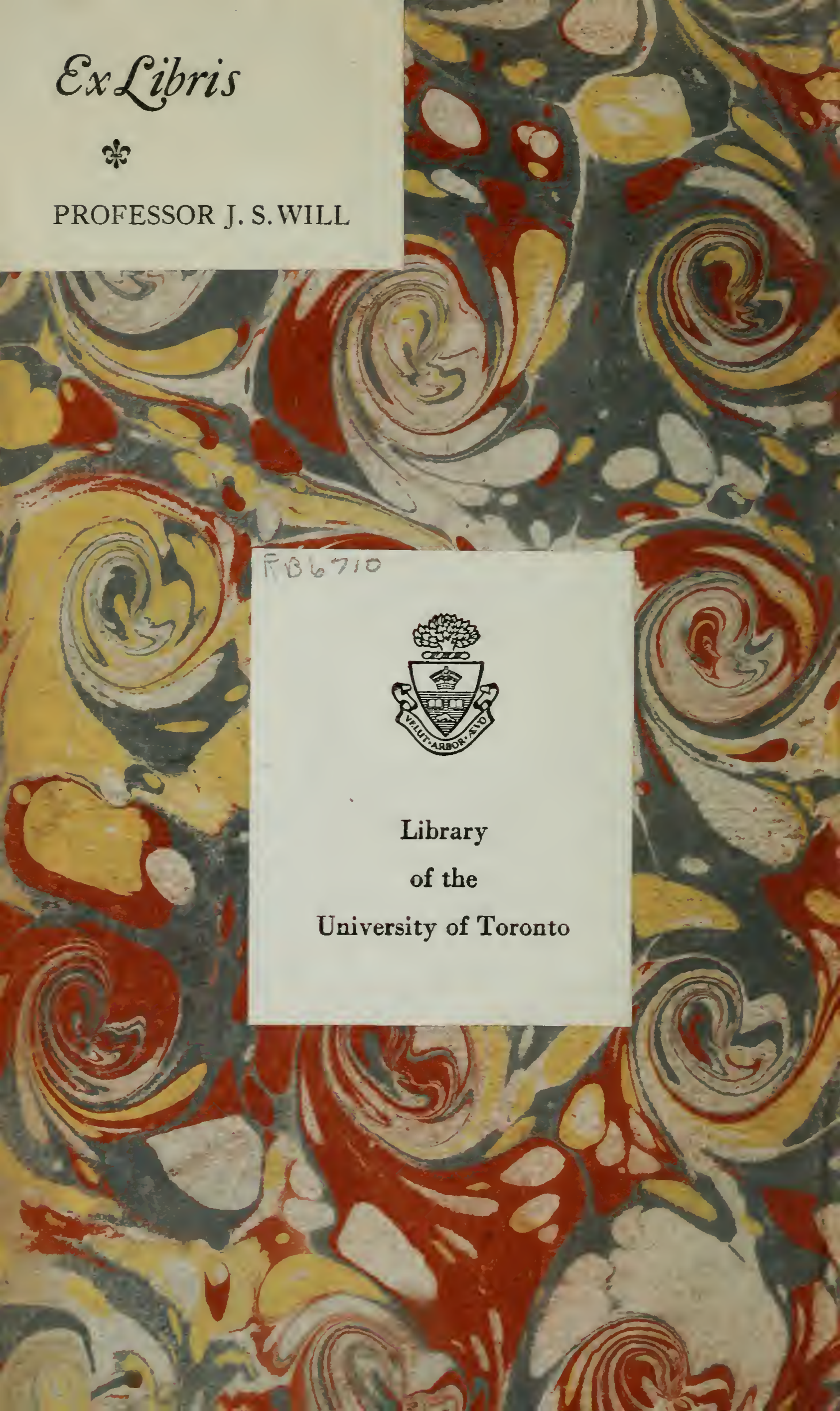




Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
FB6710
VELUT·ARBOR·ÆVO
Library
of the
University of Toronto




Pour charmer la raiſon, la gaité l'a choiſie,
L'Embellit de ſes agrémens ;
Et comme autant de fleurs, fit naître ſes talens,
Pour en offrir un Bouquet à Thalie
V...
Deſsiné par C.N. Cochin fils 1753.
Gravé par J.J. Flipart en 1762

THEATRE
DE M. FAVART,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece.

THÉATRE ITALIEN.

TOME CINQUIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXIII.

TABLE

Des PIECES *contenues dans ce cinquiéme Volume du Théâtre Italien.*

Page 38, vers 11 & 12, de la FORTUNE AU VILLAGE.

lisez, Oui, je vais chercher Hélene,
Je veux vivre sous sa loi.

LES AMOURS
DE
BASTIEN
ET
BASTIENNE,

PARODIE

DU DEVIN DE VILLAGE,

Par Madame FAVART, & Monſieur HARNY ;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 26 Septembre 1753.

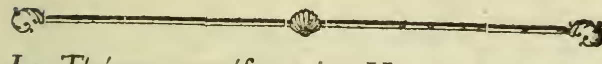
ACTEURS.

BASTIEN,	Mr. Rochard.
BASTIENNE,	Mme. Favart.
COLAS,	M. Chanville.

PAYSANTS, PAYSANNES.



LES AMOURS DE BASTIEN ET BASTIENNE, PARODIE.



Le Théatre repréſente un Hameau avec un fond de Payſage.



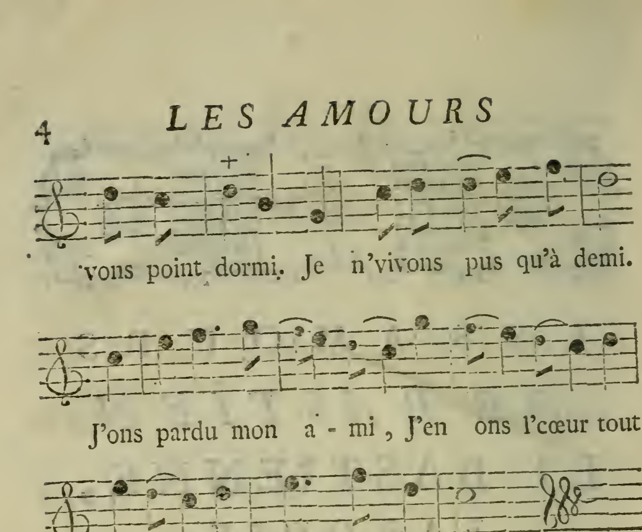
SCENE PREMIERE.

BASTIENNE *ſeule.*

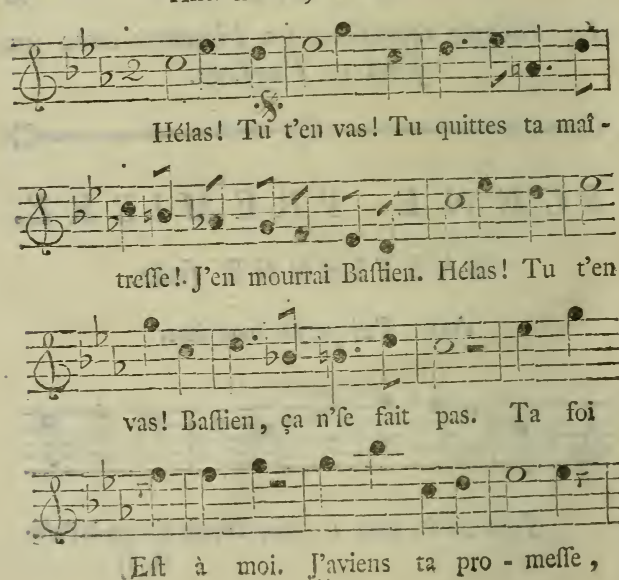
AIR. *J'ai perdu mon âne.*

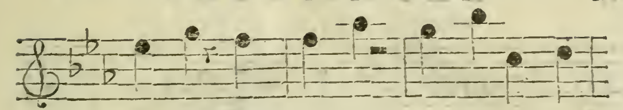


J'ons pardu mon a - mi, D'puis ç'tems-là j'n'ai

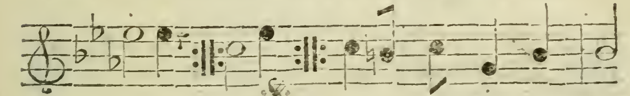


AIR. *Lucas, tu t'en vas.*





Pour rien, Mon Baſtien, Maugré ça m'dé-



laiſſe. Hélas, &c. Je l'appelle à toute heu-



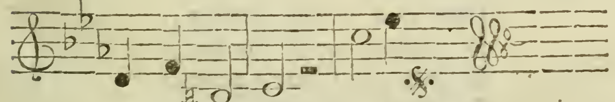
re; Quand j'y penſons, je pleure, Et



j'y penſons toujours. Pour eune plus jo-



lie, Le per-fi-de m'ou-blie; A

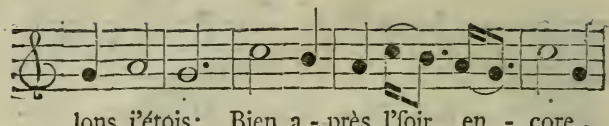


dieu mes a-mours, Hélas, &c.

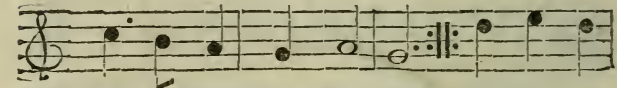
AIR. *Dans ma Cabanne obſcure.*



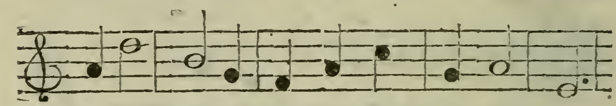
Plus ma-tin que l'Au-rore, Dans nos val-



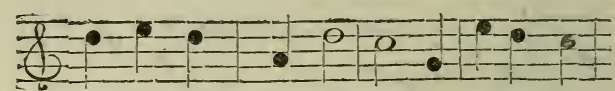
lons j'étois; Bien a - près l'ſoir en - core,



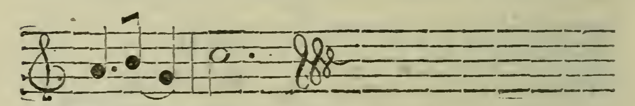
Dans vos val - lons j'reſ - tois. Le travail



& la peine, Tout ça n'me fai - ſoit rien:



Hélas! c'eſt que Baſ - tienne Etoit a -

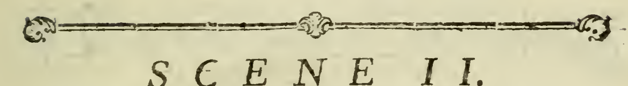


vec Baſ - tien.

Drès que le jour ſe léve,
Je voudrois qu'il fût ſoir;
Et drès que l'jour s'acheve,
Au matin j'voudrois m'voir.
D'où vient ç'que tout m'chagreine,
Et que j'nons cœur à rien?
Hélas! c'eſt que Baſtienne
N'voit plus ſon cher Baſtien.

Le chang'ment de ç'volage
Devroit bien m'dégager;

Mais j'n'en ons pas l'courage,
Et je n'ſçais qu' m'affliger :
D'un ingrat, quand on s'venge,
C'eſt ſe dédommager :
Mais hélas! Baſtien change,
Et je n'ſaurois changer.



SCENE II.

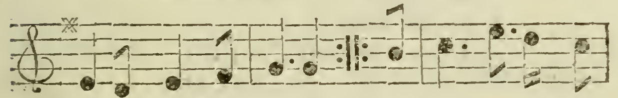
BASTIENNE, COLAS.

COLAS *deſcend d'une colline en chantant & s'accompagnant de ſa cornemuſe.*

AIR. Faut pas êtr' grand ſorcier pour ça.



Quand un tendron viant dans ces lieux, Con-
Tout mon grimoire eſt dans ſes yeux, J'y



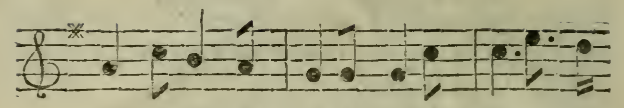
ſulter ma ſcien - ce; J'd'vinons tout nette-
liſons ce qu'ell' penſe.



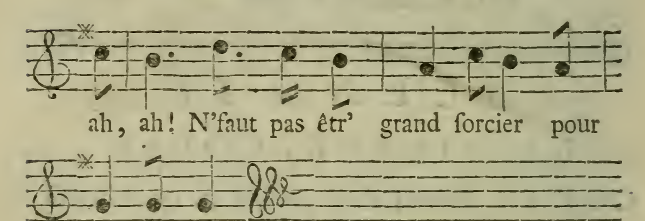
ment, Qu'pour un Amant alle en tient la, la,



la, Oh, oh! ah, ah, ah, ah! N'faut pas êtr'



grand ſorcier pour ça, la, la, Oh, oh, ah, ah,



ça, la, la.

Même air.

Liſe à Piarrot s'en va d'mandant
Pourquoi qu'alle ſoupire ?
Le gros benêt en la r'gardant,
Rit & n'fait que li dire.
J'l'inſtruiſis dans un inſtant.
D'un air content,
All' me r'mercia, la, la,
Oh, oh ! ah, ah, ah, ah !
N'faut pas êtr' grand ſorcier pour ça, la, la.

BASTIENNE.

AIR. *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Colas, voulais-vous me ſarvir ?

COLAS.

Oui-dà, ma Reine, avec plaiſir.
Voyons ; qu'exigeais-vous de moi ?

BASTIENNE.

Au chagrin qui m'poſſede,
(*En lui faiſant une grande révérence.*)
Comm ſorcier, vous pouvais, je croi,
Apporter queuqu' remede.

COLAS.

AIR. *La bonne aventure, &c.*

Vous vous adreſſais au mieux,
Je vous en aſſure :
J'ons des ſecrets marveilleux
Pour apprendre à deux beaux yeux
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

BASTIENNE.

AIR. *M. le Prévôt des Marchands.*

Monſieur Colas, j'n'ons point d'argent,
Mais d'ces blouques j'vous f'rons préſent :
All' ſont d'or fin.

COLAS.

Non, non, ma fille.

BASTIENNE.

Quoi ! vous voulais me refuſer?

COLAS.

Mon Enfant, quand on eſt gentille,
Je tiens quitte pour un baiſer.

(*Il veut l'embraſſer.*)

BASTIENNE.

AIR. *Hélas ! Maman, c'eſt bien dommage.*

Non, non, Colas, n'en faites rien :
Tout mes baiſers ſont à Baſtien,
Et je les gard' pour not' mariage :
Mais ſouffrais que j'vous conſultions :
Dites ; faut-il que je mourrions ?

COLAS.

Mourir ſi jeune, ah ! qu'eu dommage !

BASTIENNE.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

On dit par-tout qu'il m'a quittée.

COLAS.

Raſſurais vot' ame agitée.

BASTIENNE.

Se pourroit-il ? ah ! queu bonheur !..
Eſt-ç' qu'i' m'trouveroit encor belle ?

COLAS.

Il vous aime de tout ſon cœur.

BASTIENNE.

Et pourtant il eſt infidele.

COLAS.

AIR. *Pourvu que Colin, voyez-vous !*

Vot' Baſtien n'eſt qu'un peu coquet ;
N'en ayais point d'ombrage.
Ma chere Enfant, qu'eſt qu'ça vous fait ?
Votre biauté l'engage

BASTIENNE.

Mais s'il doit être mon Époux,
Dam', je n'veux point d' partage ;
Voyais-vous ?

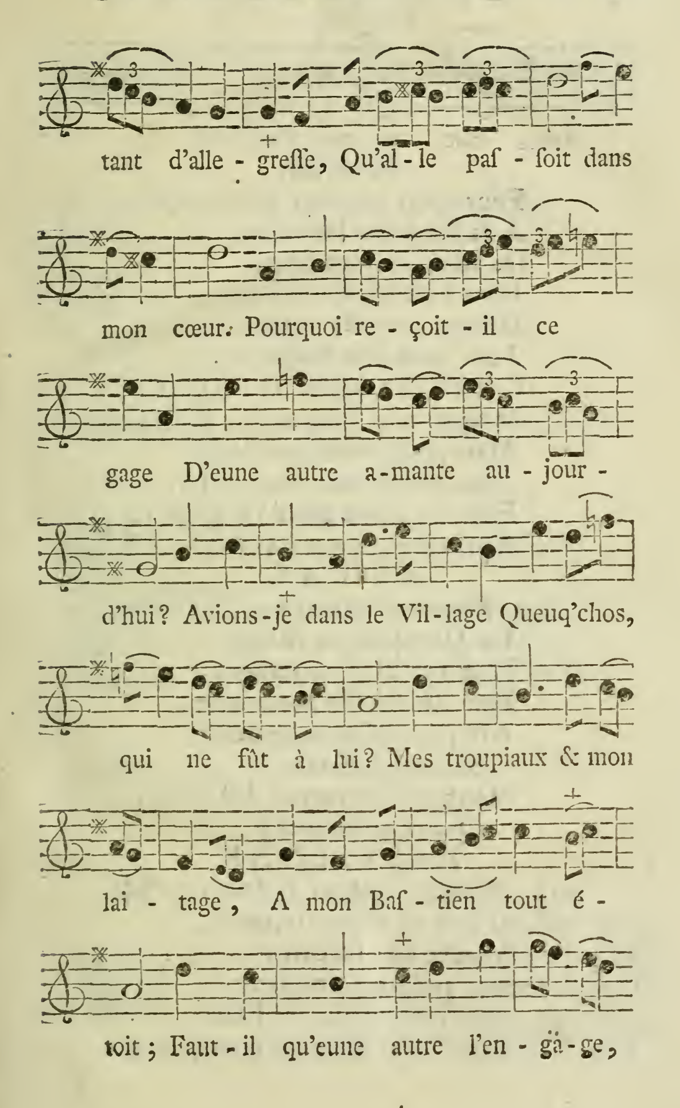
COLAS.

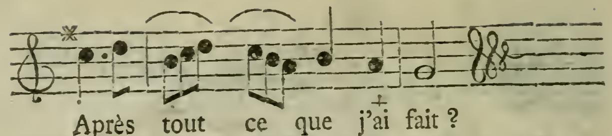
Ce cher Amant n'eſt point un parjure :
Mais il aim' la parure.

BASTIENNE.

AIR. *Ce ruiſſeau qui dans la plaine.*




tant d'alle - greſſe, Qu'al - le paſ - ſoit dans
mon cœur. Pourquoi re - çoit - il ce
gage D'eune autre a-mante au - jour -
d'hui? Avions-je dans le Vil-lage Queuq'chos,
qui ne fût à lui? Mes troupiaux & mon
lai - tage, A mon Baſ - tien tout é -
toit; Faut-il qu'eune autre l'en - gä-ge,



Même air.

Pour qu'il eût tout l'avantage
A la Fête Du Hamiau,
De ribans à tout étage
J'ons embelli ſon chapiau ;
D'eune gentille roſette
J'ons orné ſon flageolet :
Ç' n'eſt pas que je la regrette :
Malgré moi l'ingrat me plaît ;
Mais pour parer ce volage
J'ons défait mon biau corſet.
Faut-il qu'une autre l'engage, } *bis*
Après tout ce que j'ai fait?

COLAS.

AIR. *Piarrot ſe plaint que ſa Femme.*

La Dame de ce village
L'oblige bian autrement,
Pour attirer ſon hommage,
All' paye aſſez richement
Sa complaiſance.
Manque-t-on jamais d'Amant,
Quand on finance ?

BASTIENNE.

AIR. *A notre bonheur l'Amour préſide.*

Si j'voulions être un tantet coquette,
Et prêter l'oreille aux favoris,
Que je ferions aiſément emplette
Des plus galants Monſieux de Paris !
Mais Baſtien eſt l'ſeul qui peut nous plaire,

Et j'ons ſans myſtere,
Toujours répondu :
Laiſſez-nous, Meſſieux, je ſomm' trop ſage,
Sachez qu'au Village
J'ons de la vartu.

Même air.

Au déclin du jour, près d'un boccage,
Un jeune Monſieu des plus gentis
Vouloit dans un brillant équipage
Nous mener, ç' dit-il, juſqu'à Paris :
Il vouloit m'donner ribants, dentelles;
Mais toujours fidelle,
J'y avons répondu :
Laiſſez-nous, Monſieu, je ſomm' trop ſage,
Sachez qu'au Village
J'ons de la vartu.

Même air.

En honneur, je vous trouvons charmante,
Me dit un jour un petit Collet,
Venez, vous ſerèz ma Gouvernante,
Cheux moi vous vous plairez tout-à-fait.
Tous ces biaux diſcours n'étiont qu'fineſſe ;
J'ons connu l'adreſſe,
Et j'ons répondu :
Laiſſez-nous, Monſieu, je ſomm' trop ſage,
Sachez qu'au Village
J'ons de la vartu.

COLAS.

AIR. *Buveur fidele.*



qu'il ſe ren-ga-ge; Mais prenez un au-tre

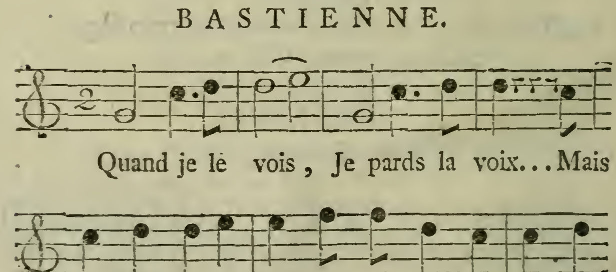
ton; Deve-nez un peu fine, Lé-gere & ba-

di-ne: Car c'eſt en ba-di-nant, En fo-lâ-

trant, Qu'on rend l'amant conſtant, Qu'on

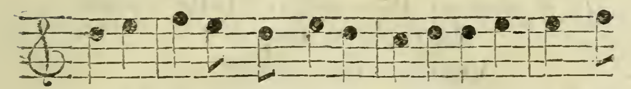
rend l'A-mant conſtant.

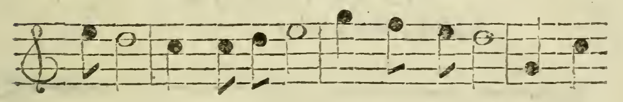
BASTIENNE.

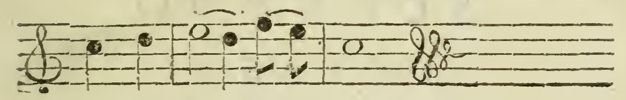


Quand je le vois, Je pards la voix... Mais

je r'gard, ſi mes manches Sont blanches, Si ma







COLAS.

Air. *Javotte, enfin vous grandissez.*

Pour ramener un inconstant,
Il faut paroître un peu coquette,
Et fair' semblant de fuir l'Amant
Que d'bonne amiquié l'on souhaite ;
Car c'est ainsi ; car c'est comm' ça,
(La leçon est utile,)
Que font, lon la, farla rira,
Les Dames de la Ville.

BASTIENNE.

Air. *Des Corsaires.*

Je sis contente :
La leçon m' sarvira.

COLAS.

S' raîs-vous reconnoissante ;

BASTIENNE *en lui faisant une réverence.*

Autant qu'il vous plaira.

COLAS *à part.*

Ah ! Qu'elle est innocente !

(*à Bastienne*) R'pernais vot' belle himeur,
Ma pauv' petite,
Vous en s'irais quitte
Pour la peur.

BASTIENNE.

Adieu, Monsieur.

SCENE III.

COLAS *seul.*

AIR. *De France & de Navarre.*

PAR ma foi, ce couple d'Amants
Paroît une marveille ;
On ne sauroit trouver qu'aux champs
Innocence pareille.
L'esprit en tout autre pays
Brille dès la lisiere ;
Fillette à cet âge à Paris,
En revend à sa mere.

AIR. *Je vous apperçus l'autre jour.*

Mais j'apperçois venir ici
Notre Amant débonnaire :
Et v'là pourtant l' mignon joli,
Qu'aux Messieurs on préfére !
Ferluquets, si fiars, si pimpants,
Cette leçon est bonne ;
Cheux vos bell' on voit des manants,
Quand pour vous gnia personne.

SCENE IV.

BASTIEN, COLAS.

BASTIEN.

AIR. *Si le Roi m'avoit donné.*

D'M'avoir inſtruit de mon bian
Je vous remarcie.
Non, ſans Baſtienne, il n'eſt rian
De biau dans la vie :
Tout cet or qu'on me promet,
J' vous l'envoye au barniquet ;
J'aime mieux ma Mie,
O gué !
J'aime mieux ma Mie.

COLAS.

AIR. *Adieu, paniers, vendanges ſont faites.*

Las d'aller conter des fleurettes,
Vous vous rendais à mes avis ;
Trop tard vous les avais ſuivis,
Adieu, paniers, Vendanges ſont faites.

BASTIEN.

AIR. *Je n' lui, je n' lui donne pas.*

Comment donc ! on a vendagé ?
Que voulais-vous me dire ?

COLAS.

Que l'on te donne ton congé.

BASTIEN.

Allais, vous voulez rire.
Pour m'ôter son p'tit cœur, hélas!
Ma Bastienne est trop tendre;
A d'autr' all' ne l' donn'ra pas.

COLAS.

Mais se laissera prendre.

BASTIEN.

AIR. *A table, je suis Grégoire, & Thircis sur le gazon.*

Bon! bon! vous m' contais eun' Fable;
Si Bastienne aime, c'est moi;
Pour me faire un tour semblable,
All' est de trop bonne foi.
Quand je la trouvons gentille,
A m' trouve aussi biau garçon,
Et Bastienne n'est pas fille
A dire un oui pour un non.

Même air.

Si j'allons dans la Prairie,
All' me guett' venir de loin;
Pour me fair' queuqu' tricherie:
All' se gliss' darrier' el foin;
All' me jette de la tarre;
Et queuq' aut' fois aussi, dà,
All' me pousse dans la marre
Ce sont des preuves que ça.

Même air.

Pis, ce jour qu'à la main chaude,
On jouoit ſur le gazon,
Moi qui ne ſis pas un Glaude,
Je m'y boutis ſans façon ;
All' toujours folle & maleine,
Pour me divartir un brin,
Courut tôt prendre eune épeine,
Et m'en tapit dans la main.

COLAS.

AIR. *Oh, oh, oh, oh!*

Mon ami, ta Maîtreſſe,
A fait un autre Amant ;
Il eſt plein d' gentilleſſe,
Il eſt poli, charmant.

BASTIEN.

Oh, oh! ah, ah!
Et d'où vient donc? Comment cela?

AIR. *Êtes-vous de Gentilli?*

Mais d'où ſavez-vous ceci?

COLAS.

De mon art.

BASTIEN.

De votre art!

COLAS.

Oui.

BASTIEN.

En ç'cas-là je d'vons vous croire,

COLAS.

Vrament, mon Compere, voire,
Vrament, mon Compere, oui.

BASTIEN.

Air. *V'là ç'que c'eſt qu'd'aller au bois.*

Ah! jarnigué! Qu'j'avons d' guignon!

COLAS.

V'là ç' que c'eſt qu' d'êt' biau garçon.
On veut avoir tout a foiſon,
Nombre de Maîtreſſes;
Biaucoup de richeſſes;
Mais un biaux jour tout fait faux bon,
V'là ç' que c'eſt qu' d'êt' biau garçon.

BASTIEN.

Air. *Que de bi, que de Bariolet.*

L'aventure eſt cruelle!
J'en demeure ſtupéfait.
Pour ravoir cette Belle,
Sauriez-vous un ſecret!

COLAS.

Air. *J'ai rencontré ma Mie.*

Ah! mes pauvres enfants,
J' vous plains fort;
Car j'aime que les gens
Soient d'accord.
Tout d'abord.
Dedans ce grimoire,
Je ſaurai ton ſort.

(Il tire de sa besace un livre de la Bibliotheque bleue, & fait en lisant plusieurs contorsions qui font enfuir Bastien.)

Manche,
Planche,
Salme,
Palme,
Vendre,
Cendre,
D'jo
Lo,
Mecre,
Necre,
Mir lar lun Brunto,
Tar la vistan voire,
Tar lata qui plo.

BASTIEN.

Air. *Ton humeur est, Catherine.*

C'est-i-fait, minon minette?

COLAS.

Oui, oui, tu peux t'approcher.
Tu vas voir ta Bargerette.

BASTIEN.

Mais pourrons-je la toucher?

COLAS.

Oui, si tu n' fait pas la bête,
Si tu prends un air galant,
Et si dans le tête à tête
Tu n'es pas un ignorant.

AIR. *Ah ! Maman, que je l'échappe belle !*

L'Amour veut que l'on ſoit téméraire,
Il faut lutiner,
Papillonner
Près d' ſa Bargere.
Quoiqu' ſouvent on faſs' tant la ſévere,
Morguene, un Tendron
Veut qu'un Garçon ſoit ſans façon.

Quand on trouve ſa Belle au boccage,
N' faut pas fair' le ſot,
Ni le magot,
Faut du langage.
La Fillette rougit, c'eſt l'uſage;
Fille qui rougit
Tout bas approuve ce qu'on dit.

Du diſcours on paſſe au badinage.
La Belle tout net
Donne un ſoufflet,
Car c'eſt l'uſage;
A prendre un baiſer ça vous engage:
Petit à petit
L'Amour ainſi fait ſon profit.

SCENE V.

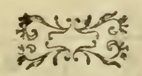
BASTIEN *seul.*

AIR. *Et j'y pris bien du plaisir.*

J'ALLONS donc de ma Brunette
Voir encor les doux appas?
J'aimons bian mieux ç'te Poulette
Que tous les plus biaux ducats.
Adieu, grandeur & richesse;
D' vot' eclat j' pardons l' souvenir,
Sans vous, près d' ma cher' Maîtresse,
J'ons cent fois bian pu d' plaisir.

Même air.

Ces Messieurs de la Finance
Qui sont envieux de tout,
Aimont tant son innocence,
Qu'ils vouliont l'avoir itou:
Sarviteur à leu puissance,
Ailleurs ils pourront choisir;
Ils n'auront qu'eun' révérence,
Et nous j'aurons tout l' plaisir.

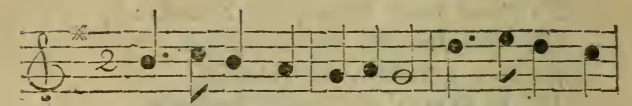


SCENE VI.

BASTIEN, BASTIENNE.

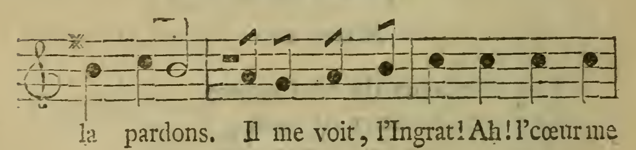
BASTIEN.

AIR. *Du Devin du Village.*



La voici... tôt décampons... Si j'fuyons, je

BASTIENNE.



la pardons. Il me voit, l'Ingrat! Ah! l'cœur me

BASTIEN.



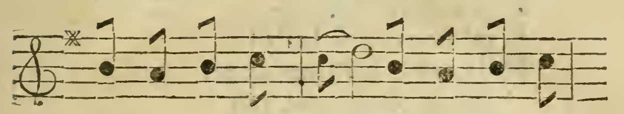
bat. Pargué je n'sçavons Ce que je f'rons.

BASTIENNE.



Sans le faire exprès, Me voilà tout près

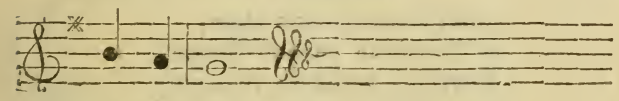
BASTIEN.



Parlons li tout net, Risquons le pa-



quet. Ah ! c'est vous ! vous vlà ! Dam', i-tout



me vlà, dà.

AIR. *Que fais-tu là-bas ?*

Bastienn', vous rêvais,
Eh ! qu'est ç' qu'vous avais ?
Est ç'que vous m' fait' la meine ?

BASTIENNE.

Je n'vous r'connois pas,
Non, Bastien.

BASTIEN.

Hélas !
R'gardais-moi donc, Bastienne.

BASTIENNE.

AIR. *Les Vendangeuses.*

Fidele,
Sans moi, mon cher Bastien
N'aimoit rien ;

Mon cœur étoit tout ſon bien,
I' m' trouvoit ſi belle!
I' m' trouvoit ſi belle!
Et les plus brillants appas
Ne le touchoient pas.
Me plaire,
C'étoit ſa ſeule affaire;
Dans tous ſes diſcours
I' n' parloit que d' ſes chers amours,
Toujours.
Tredame!
Pour attendrir ſon ame,
Si queuque grand' Dame
Pour lui plein' de flamme,
Lui f'ſoit un préſent,
I' m' l'offroit à l'inſtant.
Fidele,
Sans moi mon cher Baſtien
N'aimoit rien;
Mon cœur étoit tout ſon bien.
En vain je l'appelle,
En vain je l'appelle,
Je n'vois au lieu d'mon Amant,
Qu'un inconſtant.

BASTIEN.

Air. *C'eſt une excuſe.*

J'voyons bian ç' qui peut vous fâcher,
C'eſt qu'vous croyais qu'jons pu changer.
T'nez, c'eſt ç' qui vous abuſe:
C'étoit un ſort de queuque eſprit;
Mais le bon Colas l'a détruit.

BASTJENNE.
Mauvaiſe excuſe.

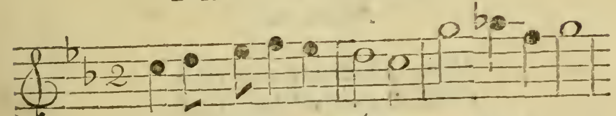
AIR. *Je ſuis malade d'amour.*

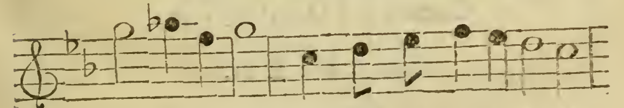
Si vous avais un ſort, eh! bien,
Pareil malheur m'obſéde ;
Mais le bon Colas n'y peut rien,
Et tout ſon art y céde ;
Baſtien, pour un ſort comme le mien
Il n'eſt point de remede.

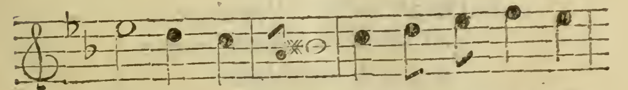
AIR. *Mon papa toute la nuit.*

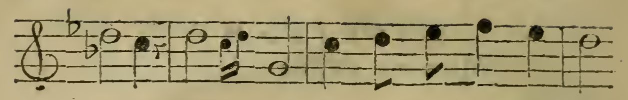
Mariais, mariais, mariais-vous.
Ça guari les ſorciléges :
Mariais, mariais, mariais-vous,
Rian n'eſt ſi bon qu'un Époux

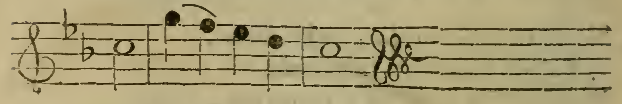
BASTIENNE.











BASTIEN.

AIR. *Raiſonnez ma muſette.*

Puiſqu'vous êt' ſi ſauvage,
A la Dam' du village
J'nous allons drès ce jour
Rendre amour pour amour.

BASTIENNE.

Même air.

Moi, j'courons à la ville;
C'eſt là qu'i'm' ſera facile
D'avoir cent favoris,
Comm' les Dam' de Paris.

BASTIEN.

Même air.

J'nag'rons dans l'opulence,
Eun' Maîtreſs' d'importance
Au gré de mes deſirs,
Va payer mes plaiſirs.

BASTIENNE.

Même air.

A Paris, la richesse
S' prodigue à la jeunesse,
Et pour en ramasser,
Tien, l'on n'a qu'à s'abaisser.

(*Ils font semblant de s'en aller & se rencontrent comme ils reviennent.*)

BASTIENNE.

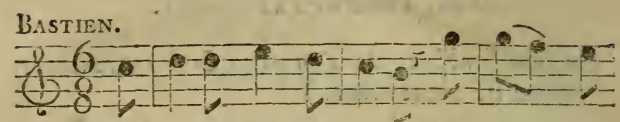
AIR. *Dans un détour.*

Quoi ! vous voilà !
Mais je vous croyois bien loin déja.
BASTIEN.
Vraiment, l'on s'en va,
J'nous apprêtons pour cela,
La.
BASTIENNE.
Vous n'aurais sûrement
Nulle peine à me fuir, inconstant.
BASTIEN.
Je vous f'rons du plaisir,
Drès que j'nous dispos'rons à partir.
BASTIENNE.
Vous agirais,
Monsieur, ainsi comm' vous voudrais.
BASTIEN.
Parlais - vous tout d'bon ?
Dois - je rester ici ?

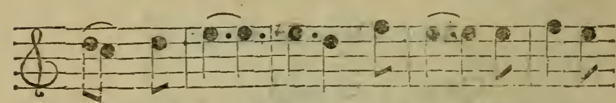
BASTIENNE.
Oui . . .
Non.

BASTIEN.

AIR. *Un brave gentizome.*

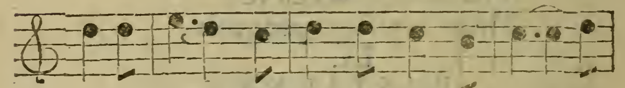


Ma peine vous rend fiere ; Mais tout de

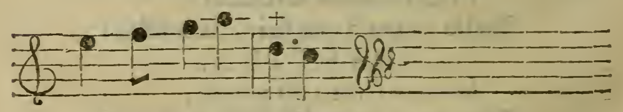


ç'pas, J'm'en vas, Morgué, j'm'en vas Me j'ter dans

BASTIENNE.



la ri - viere. Vous n'me retenais donc pas? Ah!



je'n'm'en sou-ci', guere.

BASTIEN *à part.*

AIR. *L'Amour me fait, lon lan la.*

J'serions pourtant trop bête
D'aller là nous plonger.

BASTIENNE.

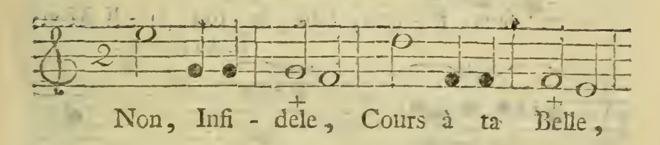
Qu'eſt-ç' donc qui vous arrête ?

BASTIEN.

Je n'ſavons pas nager ;
Et pis avant d'être mort,
J'veux vous parler encor.

BASTIENNE.

AIR. *Les niais de Sologne.*

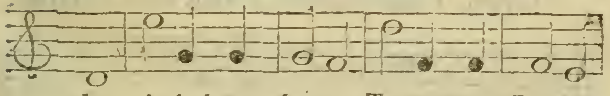


Non, Infi - dele, Cours à ta Belle,



Soins ſuper-flus, Non, Baſtien, je n'vous ai-me

BASTIEN.



plus. A la bonne heure; Tu veux que j'meure:



Eh; bien, je vais Du Hamiau ſortir pour ja-

BASTIEN. BASTIENNE.

mais. L'ingrat me quitte ; Oui, tout de

ſuite : Voudrois-tu donc Que j'allions comm'

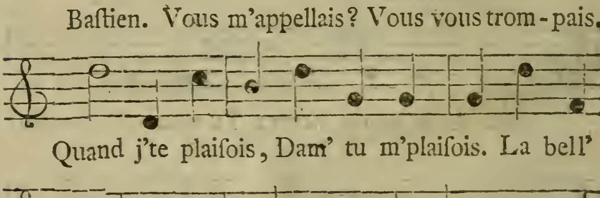
ça ſans fa-çon, Etre de ton jo-li Mon-

BASTIENNE.

ſieur, Le ſar--vi---teur. Baſtien,

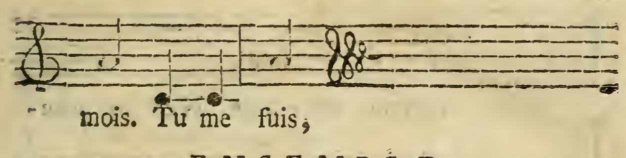
BASTIEN. BASTIENNE.

Baſtien. Vous m'appellais? Vous vous trom-pais.



Quand j'te plaiſois, Dam' tu m'plaiſois. La bell'

mar-veille; Quand tu m'ai-mois, Moi, j't'ai-mois.



ENSEMBLE.

BASTIENNE.

Va, je te rends la pa - reille. De -

BATIEN.

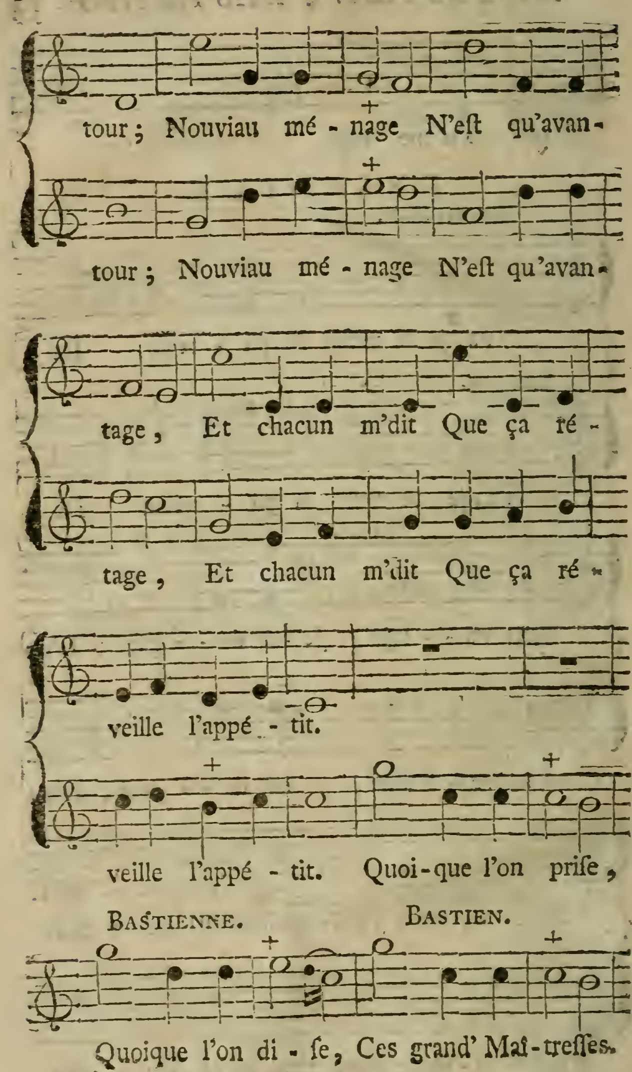
Va, je te rends la pa - reille. De -

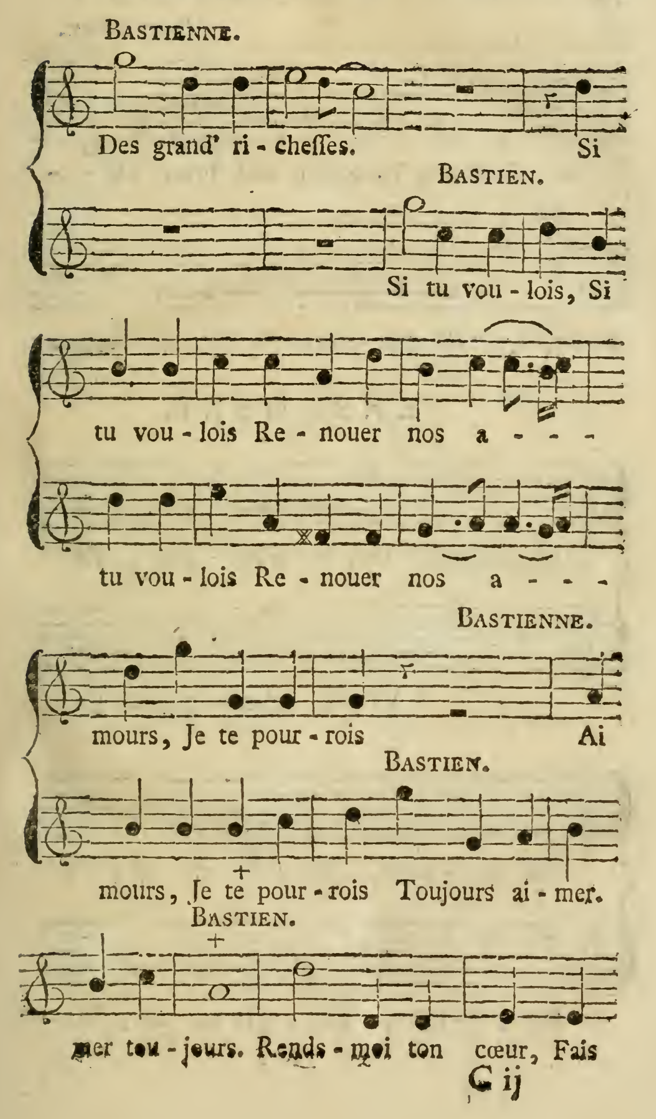
viens vo - - lage, Je me dé - - gage; D'un

viens vo - - lage, Je me dé - - gage; D'un

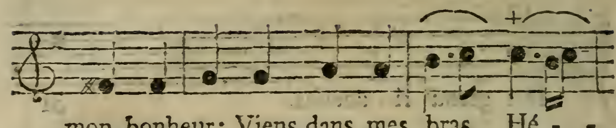
autre a - mour J'pré - tendons tâ - ter à mon

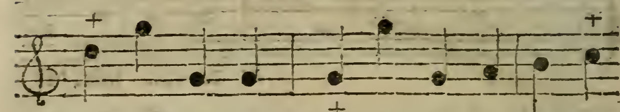
autre a - mour J'pré - tendons tâ - ter à mon


tour ; Nouviau mé - nage N'eſt qu'avan-
tour ; Nouviau mé - nage N'eſt qu'avan-
tage , Et chacun m'dit Que ça ré -
tage , Et chacun m'dit Que ça ré -
veille l'appé - tit.
veille l'appé - tit. Quoi-que l'on priſe ,
Baſtienne.
Baſtien.
Quoique l'on di - ſe , Ces grand' Maî-treſſes.


BASTIENNE.
Des grand' ri - cheſſes. Si
BASTIEN.
Si tu vou - lois, Si
tu vou - lois Re - nouer nos a - - -
tu vou - lois Re - nouer nos a - - -
BASTIENNE.
mours, Je te pour - rois Ai
BASTIEN.
mours, Je te pour - rois Toujours ai - mer.
BASTIEN.
mer tou - jours. Rends - moi ton cœur, Fais

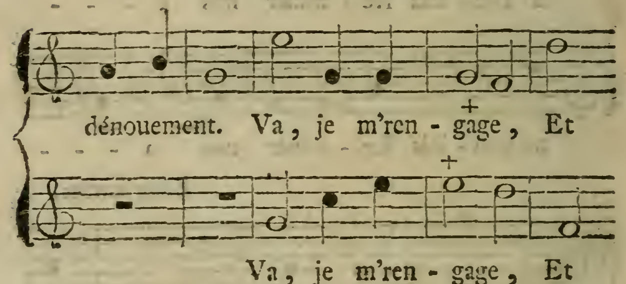
BASTIENNE.

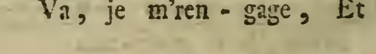


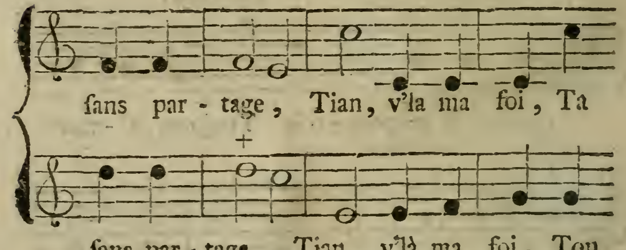


-las! Qu'il eſt char - mant De faire un heureux

ENSEMBLE.







chere Bastienne est toute à toi. Plus de lan-

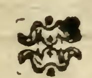
cher Baf-tien est tout à toi. Plus de lan-

gage, De varbi--age, A nos dé-

gage, De varbi--age, A nos dé-

pens Ne faisons pas rire les gens.

pens Ne faisons pas rire les gens;

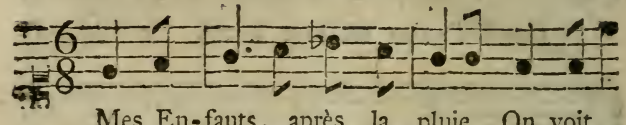




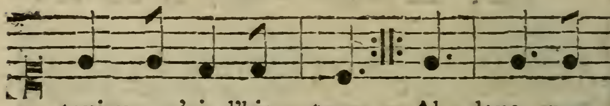
SCENE VII. & derniere.

BASTIEN, BASTIENNE, COLAS.

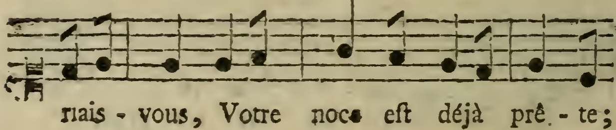
COLAS.



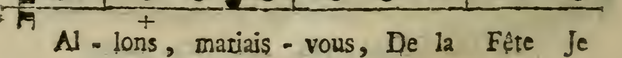
Mes En-fants, après la pluie, On voit
Rendais grace à ma Ma - gie, A la



toujours v'nir l'biau tems. Al - lons, ma -
fin vous v'la con - tens.



riais - vous, Votre noce est déjà prê - te;



Al - lons, mariais - vous, De la Fête Je



s'rons tous.

On danse.

COLAS, BASTIEN, BASTIENNE.

Même air.

Allons gai, gens de Village,
Chantais les Époux nouviaux,
Pour fêter { not' / leur } mariage
{ Faiſons / Faites } claquer { nos / vos } ſabiots.
{ Sautons, faiſons / Sautez, faites } fracas ;
Chantais Baſtien & Baſtienne :
L'hymen, grace à Colas,
{ Nous / Les } enchaîne
Dans ſes laqs.

LE CHŒUR.

Sautons, faiſons fracas,
Chantons Baſtien & Baſtienne,
L'hymen grace à Colas,
Les enchaîne
Dans ſes laqs.

BASTIEN, BASTIENNE.

Même air.

Vive la Sorcellerie
Du fameux ſorcier Colas ;
Il falloit tout' ſa magie,
Pour nous tirer d'embarras.

BASTIENNE.

Il viant d'rapatrier
Baſtien avec ſa Baſtienne.

BASTIEN.

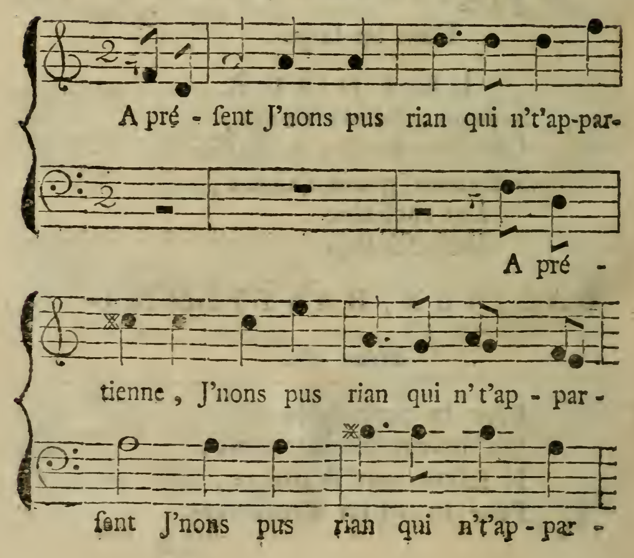
Il viant d'nous marier ;
Jarniguene,
Queu Sorcier !

LE CHŒUR.

Il viant d'rapatrier
Baſtien avec ſa Baſtienne ;
Il viant d'les marier,
Jarniguene,
Queu Sorcier !

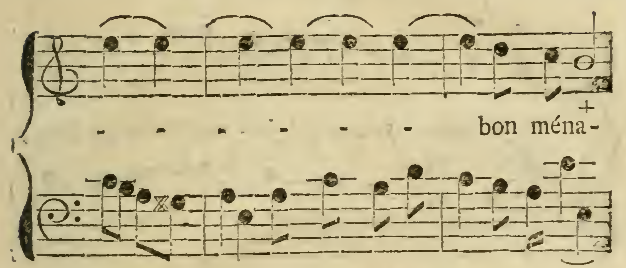
DUO.

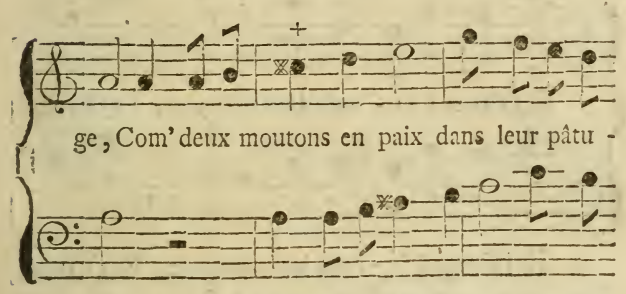
BASTIEN, BASTIENNE.

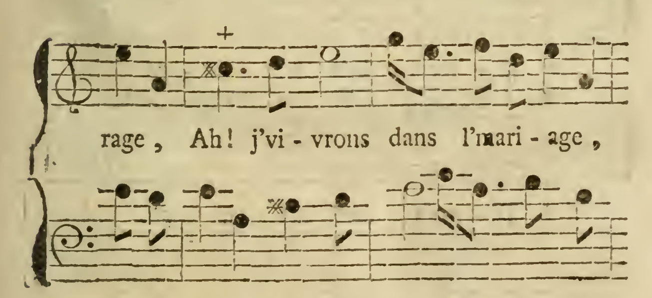


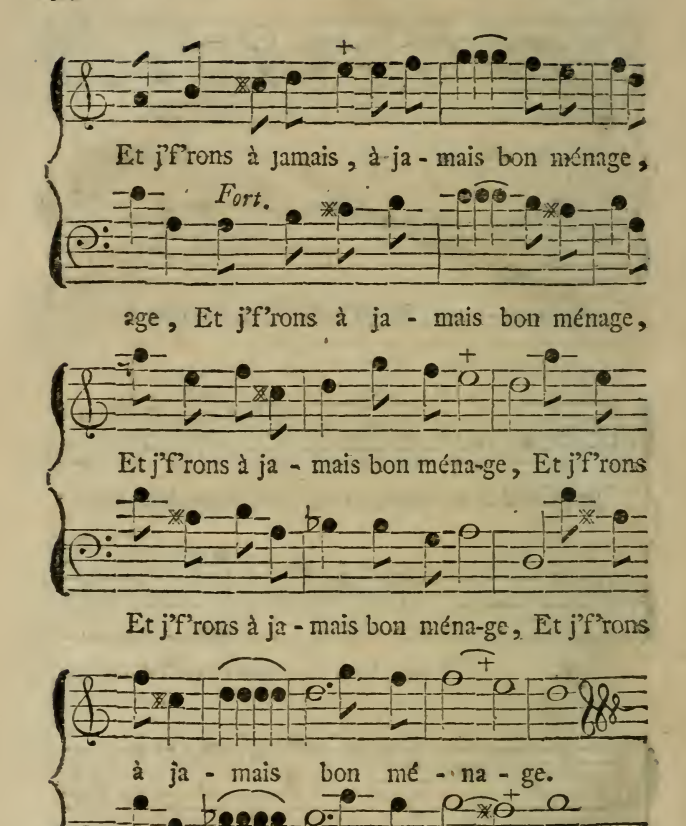

tienne, Baſtienne s'ra Baſtien,
tienne.
Et Baſtien s'ra Baſ-
Baſtienne s'ra Baſtien, Et Baſtien s'ra Baſ-
tienne,
Baſtienne s'ra Baſ-
tienne.
Baſ-
tien, Et Baſtien s'ra Baſ - tienne, Baſ-
tienne s'ra Baſ - tien, Et Baſ - tien s'ra Baſ -
tienne s'ra Baſ - tien, Et Baſ - tien s'ra Baſ -


tien - ne : ne : Com' deux moutons en
tien - ne : ne : Com' deux moutons en
paix dans leur pâtu - rage, Ah! j'vi - vrons
paix dans leur pâtu - rage,
dans l'mari - - age, Et j'f'rons à ja - mais
Ah! j'vi - vrons
bon mé - nage, Et j'f'rons à ja - - mais
dans l'mari - age, Et j'f'rons à ja - - mais


- - - - - - bon ména-
bon mé-nage, Et j'f'rons à jamais bon ména-

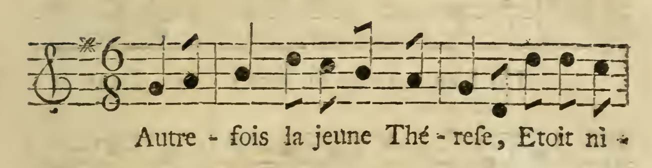

ge, Com' deux moutons en paix dans leur pâtu -
ge. Com' deux moutons en paix dans leur

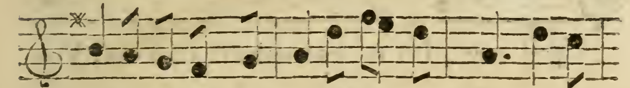

rage, Ah! j'vi - vrons dans l'mari - age,
pâtu - rage, Ah! j'vi - vrons dans l'mari -

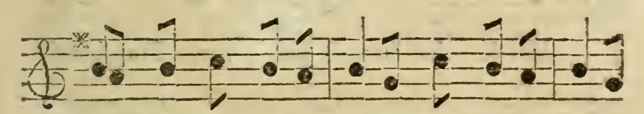

Et j'f'rons à jamais, à-ja - mais bon ménage,
Fort.
age, Et j'f'rons à ja - mais bon ménage,
Et j'f'rons à ja - mais bon ména-ge, Et j'f'rons
Et j'f'rons à ja - mais bon ména-ge, Et j'f'rons
à ja - mais bon mé - na - ge.
à ja - mais bon mé - na - ge.

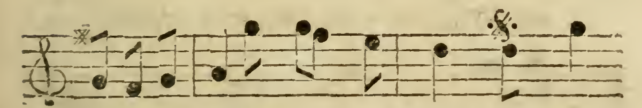
RONDE.

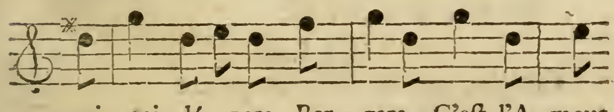
BASTIENNE.

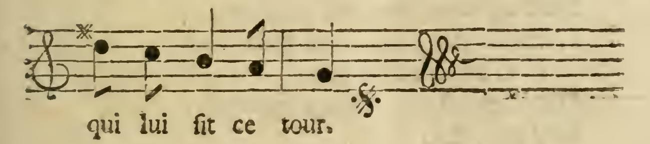




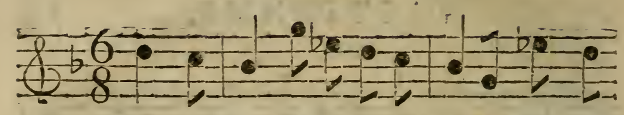




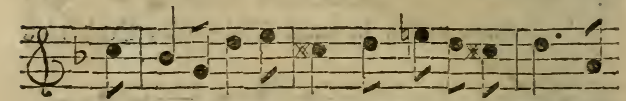




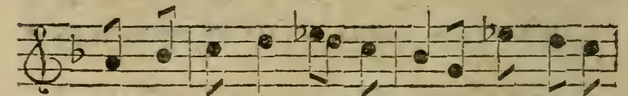
MINEUR.



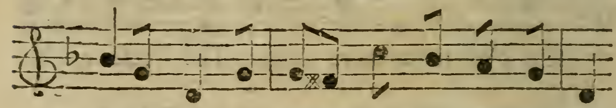
Un biau jour de ſa Barge - rie, Dans la



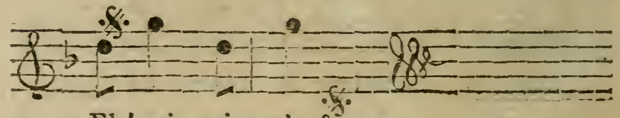
prai - rie, Un de ſes moutons s'éga - ra; Vou-



lant le chercher la pau - vrette Fort inqui -



ette, Dans le fond d'un bois s'enfon - ça.



Eh! gai, gai, gai, &c.

III.

Coridon qui de loin la guette
La voit ſeulette,
De l'agneau contrefait la voix.
L'innocente y court au plus vîte;
C'eſt dans ce gîte
Où l'attend cet amant ſournois.
Eh! gai, &c.

I V.

Le Barger s'avance vars elle,
D'abord la Belle
Le r'garde & l'écoute en tremblant;
Mais auſſitôt alle s'échappe,
Il la rattrape,
Fait un faux pas; ah! le méchant
Eh! gai, &c.

V.

Coridon deviant téméraire,
Et la Bergere
Avec ſon ſabiot ſe défend;
Mais hélas! ſon ſabiot ſe caſſe,
Queulle diſgrace!
Cheux elle all' s'en r'tourne en boitant.
Eh! gai, &c.

V I.

Au logis all' charche eune excuſe,
All' a d'la ruſe,
All' répond à tout ç'qu'on lui dit;
Et v'là comm' ſouvent à notre âge
Dans un bocage
Sans l'ſavoir on trouv' de l'eſprit.
Eh! gai, &c.

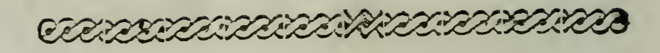
F I N.

LA
FÊTE D'AMOUR;
OU
LUCAS ET COLINETTE;
PIECE EN VERS ET EN UN ACTE.

Par Madame FAVART.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 5 Décembre 1754.

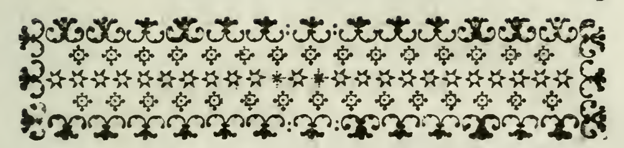
NOUVELLE ÉDITION,
Augmentée de la Musique.



ACTEURS DU PROLOGUE.

MAdame FAVART.

M. CHANVILLE.



PROLOGUE.

M. CHANVILLE.

QUE faiſons-nous dans le Foyer?
Allons nous habiller, afin que l'on commence.

Madame FAVART.

Pour un inſtant encor je demande quartier :
Si vous ſçaviez ... je ſuis dans une tranſe....
En vérité je meurs de peur.

M. CHANVILLE.

Ah! vous voulez jouer l'Auteur!

Madame FAVART.

Je ne le ſuis que trop peut être, pour ma gloire.

M. CHANVILLE.

Çà, parlons ſérieuſement;
Vous voudriez me faire accroire
Que la Piece eſt de vous?

Madame FAVART.

Je vous en fais ſerment.

M. CHANVILLE.

Tant pis, je crains qu'elle ne tombe.

Madame FAVART.

Vous me tournez l'eſprit.

M. CHANVILLE.

Quoi ! très-réellement

Vous en êtes l'Auteur ?

Madame FAVART.

Eh ! oui.

M. CHANVILLE.

Gare la bombe !

Madame FAVART.

J'en tomberai malade de chagrin ;
Il vaut mieux ne la pas donner.

M. CHANVILLE.

Quelle folie !

Après tout, il n'eſt pas certain
Qu'elle ſoit ſi mal accueillie ;
Par-ci, par-là, je crois qu'elle eſt aſſez jolie :
Eſt-elle bien de vous ?

Madame FAVART.

Ah ! voilà le refrain.
Oui ſans doute : parlez, peut-elle être riſquée ?

M. CHANVILLE.

Oui.

Madame FAVART.

D'ailleurs pour ce ſoir nous l'avons affichée.

M. CHANVILLE.

Elle pourroit fort bien ne pas l'être demain.

Madame FAVART.

Vous vous plaiſez à me voir affligée.

M. CHANVILLE.

Point du tout ; & je ſuis un ami conſolant.

(*A part.*)
Elle, une piece !

Madame FAVART.

Eh bien ?

M. CHANVILLE.

Vous avez du talent ;
Votre mari du moins l'a corrigée.

Madame FAVART.

Mais quand cela seroit ainsi,
Penseriez-vous que ce fût un grand crime ?
On doit consulter ceux qu'on aime & qu'on estime.
Où pourrois-je trouver un plus sincere ami ?

M. CHANVILLE.

Un époux pour ami ! votre Piece est mauvaise,
Et cela n'est pas théâtral.

Madame FAVART.

Qu'a-t elle donc qui vous déplaise ?
Ce n'est qu'un rien.

M. CHANVILLE.

Un rien pour le Public est mal.
Que pensez-vous des vers ?

Madame FAVART.

Je vous les abandonne.

M. CHANVILLE.

Et par quelle raison ?

Madame FAVART.

Ils ne sont pas de moi.

M. CHANVILLE.

Eh bien ! cela m'étonne.

Madame FAVART.

Je suis toujours de bonne foi :

Je n'ai point ce talent ; auſſi quand je compoſe ,
Je cherche quelque Auteur docile & complaiſant ;
Qui veuille bien donner des graces à ma proſe ,
En y jettant des vers le charme ſéduiſant.

M. CHANVILLE.

De trouver des rimeurs vous devez être ſure ,
Et l'eſſain poëtique à vous plaire excité ,
Attend l'ordre de vous : vous avez la bonté
D'écrire quelques traits jettés à l'aventure ,
Et vous dites après d'un ton de dignité :
Qu'on porte cette proſe à la manufacture ,
Et qu'on la mette en vers.

Madame FAVART.

Vous voilà bien content
De pouvoir me railler ; mais convenez pourtant
Que le plan d'une Piece eſt le plus difficile.

M. CHANVILLE.

Et celui-ci vous a donc bien couté ?

Madame FAVART.

Vous le trouvez mauvais ?

M. CHANVILLE.

Oh ! non , en vérité ;
Je ne ſuis pas aſſez habile
Pour critiquer ce qui n'exiſte point.

Madame FAVART.

Il faut prouver cela : j'inſiſte ſur ce point.

M. CHANVILLE.

Votre Piece eſt ſans fond ; c'eſt un ouvrage étique :
La Scene eſt au village ; & ſans ſçavoir pourquoi ,
Vous y campez l'Amour qui n'y fait nul emploi :
Un perſonnage auſſi métaphyſique ,

Avec trois payſans, n'eſt-il pas déplacé ?

Madame FAVART.

Je crois que pour ce Dieu c'eſt un choix très-ſenſé:
Dans les cieux il s'endort à côté des Déeſſes.
Croit on que ſur la terre il ſoit plus reſpecté ?
Vous ſçavez qu'à la ville on n'a que des foibleſſes
Que l'on prend pour la volupté.
A la Cour il ſe trouve encor plus maltraité ;
Sans être né ſenſible, on affecte de l'être ;
On jure par ſon nom ſouvent ſans le connoître ;
On l'y traite à peu près comme la vérité.
Ayant donc le deſſein de le faire paroître,
J'ai cru que le village étoit l'unique lieu
Où l'on pût décemment faire paſſer ce Dieu.

M. CHANVILLE.

Ces perſonnages-là ſont rebattus, nous laſſent :
Preſque toujours ils ſont froids à glacer.
Croyez que de l'Amour vous pouviez vous paſſer.

Madame FAVART.

Jamais les femmes ne s'en paſſent.

M. CHANVILLE.

Je leur en fais mon compliment.

Madame FAVART.

Vous autres, vous avez Phœbus qui vous inſpire ;
Vous l'invoquez pompeuſement.
Pour nous qui ne ſçavons parler que ſimplement,
Nous ſupplions l'Amour d'accorder notre lyre.
Chacun s'adreſſe au Dieu de ſon département.

M CHANVILLE.

J'eſpere qu'on lui fera grace,
Puiſque de votre eſprit il eſt le précepteur ;

C'eſt un très-bon Régent : un pareil Profeſſeur
Doit faire déſirer d'être toujours en claſſe.

Madame FAVART.

Vous voulez m'effrayer par votre ton railleur.
Mais je réuſſirai peut-être.

M. CHANVILLE.

Par adreſſe.
Je gagerois que vous avez eu ſoin
De donner des billets pour applaudir la Piéce.

Madame FAVART.

De cet expédient un Auteur a beſoin,
Lorſqu'il craint qu'on ne cherche à lui faire la guerre.
Un tel ſoupçon ne peut m'être permis ;
J'éprouve chaque jour les bontés du Parterre ;
Ses applaudiſſemens ſont pour moi des avis ;
La reconnoiſſance m'éclaire :
Plus il eſt indulgent, plus mon eſprit ſoumis
S'efforce de trouver les moyens de lui plaire.

M. CHANVILLE.

Croyez-vous pour cela qu'il ſoit fort néceſſaire
De devenir un médiocre Auteur ?

Madame FAVART.

En ce cas, ſi l'on m'épilogue,
Je vais citer un Apologue
Qui parlera peut-être en ma faveur.

M. CHANVILLE.

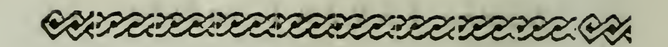
Moi, je vais m'habiller ; ma foi, c'eſt votre ouvrage ;
Le riſque eſt pour vous ſeule ; & je ne ſuis qu'Acteur.

Madame FAVART, *au Public.*

Une jeune Fauvette, un jour, dans un boccage,
Des differens oiſeaux entendoit le ramage :
Elle écoute, elle admire, elle prend des leçons.
Son goſier peu flexible, & begayant des ſons,
Manqua d'abord les traits de mélodie ;
Mais le deſir d'être applaudie
Lui donna l'art de moduler ſes tons.

Je crois que cette fable eſt faite pour m'inſtruire.
Les oiſeaux que j'entends chanter
Sont les Auteurs que l'on admire,
Et que je voudrois imiter :
Contenter le Public eſt ce que je deſire :
A mes premiers eſſais s'il daigne ſe prêter,
A faire mieux un jour je parviendrai peut-être :
Par mon peu de talent je n'oſe m'en flater ;
Mais le deſir de plaire eſt toujours un grand maître.

Fin du Prologue.



ACTEURS DE LA PIECE.

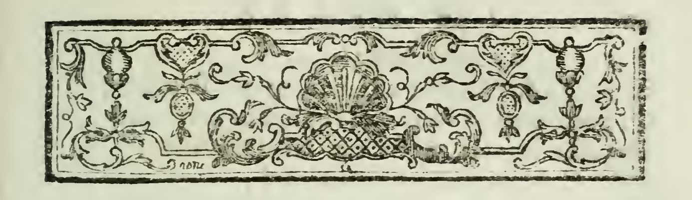
L'AMOUR.

LUBIN, *Jardinier.*

COLINETTE, *Fille de Lubin.*

LUCAS, *garçon Jardinier de Lubin, & Amoureux de Colinette.*

La Scene se passe dans le Jardin de Lubin.



LA
FÊTE D'AMOUR,
OU
LUCAS ET COLINETTE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *seul.*

L'Amour sous cet habit va regner au village :
Voici le jour où, tous les ans,
De ce hameau les heureux habitans,
Pour me faire agréer le plus sincere hommage,
Du plus digne d'entre eux ont soin de faire choix ;
Je l'inspire aussi tôt, je parle par sa voix ;
L'évenement répond à tout ce qu'il présage ;
De toute part on vient le consulter :
Moi-même j'ai voulu jouer ce personnage,
Et Colinette en pourra profiter.
De son cœur ingénu je réclame la dette :

La maniere de la payer
Eſt jolie, & l'Amour eſt un Dieu qui ſe prête ;
On porte envie à ceux qui l'ont pour créancier.
Sans oſer décider. ni former ſes demandes,
Ce jeune cœur avec naïveté,
M'adreſſe chaque jour de nouvelles offrandes
Sans le ſçavoir. Veillons à ſa félicité ;
Ma gloire paroît en dépendre.
Rien ne fait plus de tort à ma divinité,
Que le malheur d'une ame tendre.
Colinette eſt l'objet que déſire Lucas :
Je veux le prévenir contre elle ;
Si de ſa paſſion l'ivreſſe eſt bien réelle,
Tout ce que je ferai ne l'arrêtera pas.
Quelqu'un vient en chantant ; juſtement c'eſt Lucas.

SCENE II.

L'AMOUR, LUCAS, *chante dans la couliſſe.*

L'AMOUR.

BON ! voilà de la joie, & c'eſt-là ce que j'aime.

LUCAS.

Tatigué, pourrions-nous être triſte en ce jour ?
Je chantons d'tout not' cœur ; morgué, chacun fait d'même ;
C'eſt aujourd'hui la fête de l'Amour ;
Vous y préſiderais : les Bargers de ç'village

Entr'eux s'difputoient ç't'avantage ;
Mais du moment qu'ous vous êt' préfenté,
A vous choifir j'n'avons point héfité.

L'AMOUR.

Oh ! c'eft bien de l'honneur.

LUCAS.

J'ons queuqu' chofe à vous dire :
On prétend qu'en ce jour heureux,
Pour not' bonheur l'Amour infpire
Le jeun' garçon qui doit li préfenter nos vœux.

L'AMOUR.

Il eft vrai, fon efprit m'éclaire.

LUCAS.

Tant mieux ! morguene, aux amoureux
Vot' fecours s'ra bian néceffaire ;
Je fis du nombre, n'fonnais mot.'
J'aim' Colinette, alle eft not' vrai ballot :
Mais moi je n'fis pas l fian morgué, quoiqu'al'foit
l'nôtre.
C'eft la fille d'Monfieu Lubin,
L'maître Jardinier de ç'jardin :
On m'envarroit biantôt au piautre ;
Alle eft riche, all' n'eft pas pour moi.

L'AMOUR.

Que t'importe fon bien ? Laiffe le pour un autre,
Et prends Colinette pour toi.

LUCAS.

J'n'entendons rian à tout ç'biau tripotage ;
J'nous bornons à la bian r'luquer :

Mais j'noſerions nous expliquer ,
Pis qu'je n'pouvons l'aimer en but de mariage.

L'AMOUR.

Va, mon pauvre Lucas, tu n'es qu'un franc nigaud.

LUCAS.

Pour ne l'être pas tant, dit' nous donc ce qu'i' faut.

L'AMOUR.

Écoute mes conſeils, afin que tu les ſuives.
Ce jardin-ci n'eſt pas à toi.

LUCAS.

Non.

L'AMOUR.

Cependant c'eſt toi qui le cultives.

LUCAS.

Qu'en pourrais-je conclure ?

L'AMOUR.

Quoi !
La conſéquence en eſt certaine.
Le maître d'un jardin aimant l'oiſiveté ,
Jouit en pareſſeux de ſa propriété ;
De travailler lui-même il ne prend pas la peine ;
Ses Garçons en font tous les frais.
Et les maris . . .

LUCAS.

J'entends , ſont de même à peu près.
Morgué , qu'd'eſprit . comm' ça dégoiſe !

L'AMOUR.

On n'épouſe que ceux que l'on veut attrapper.

LUCAS.

Colinette n'eſt pas capable de m' tromper.

L'AMOUR.

Cependant elle a l'air d'une fine matoiſe.

LUCAS.

J'en courrerions l' riſque d' bon cœur.
Ses charmes à mes yeux avont tant de douceur ;
J' diſons toujours, quand j' la voyons paroître ;
Ah ! queu plaiſir, ſi d' tout ça j'étions maître !
Alle auroit biau me bailler du bonheur,
J' n'en aurions jamais trop.

L'AMOUR.

On doit louer ton zèle.
En ſerois-tu jaloux ?

LUCAS.

Nenni : mais j' l'épirions.

L'AMOUR.

Et ſi l'on tournoit autour d'elle,

LUCAS.

Pour l'empêcher, je la renfermerions.

L'AMOUR.

Ce ſeroit une mal-adreſſe :
Colinette pour lors perdroit ſon agrément ;
Il ſeroit effacé bien tôt par la triſteſſe.
La beauté de bien près tient à l'amuſement.
Je n'apporterai pour exemple,
Qu'un oranger jeune & chargé de fleurs :
Avec plaiſir on le contemple,
Il parfume les airs de ſes douces odeurs :

S'il eſt trop renfermé, cette fleur tombe à terre ;
Les feuilles perdent leurs couleurs ;
L'arbre jaunit, deſſeche & languit dans la ſerre ;
Et bien loin d'en jouir, le triſte Poſſeſſeur
Honteux de ſa mépriſe, & devenu docile,
Se donne bien ſouvent une peine inutile,
Pour rendre à l'Oranger la vie & la fraîcheur.

LUCAS.

Vous m' baillais de l'intelligence.
Eh ! bian, j'aurions la complaiſance,
Qu'on n' renfarmît pas l'Oranger.

L'AMOUR.

Tu tomberois dans un autre danger.
Un tourbillon de vent peut-être
Un beau matin viendroit tout ravager :
C'eſt l'image d'un Petit-maître.
Tu le verrois avec douleur
Arracher ce qu'un autre cueille,
Il ôteroit toute la fleur,
Et ne laiſſeroit que la feuille.

LUCAS.

Ça m'rend encor pus inçartain :
Faut donc vous croire comme un d'vin ?

L'AMOUR.

Si de te marier la fureur te poſſéde,
Pour devenir un ſot, je te promets mon aide.

LUCAS.

Oh ! vous voulais rire, je crois :
Ne s'aim'-t-on pas, quand on eſt en minage ?

L'AMOUR.

L'AMOUR.

C'étoit la méthode autrefois :
Mais ce ſiécle a changé l'uſage ;
On aime un mois peut-être, & jamais d'avantage.

LUCAS.

Oh ! ventreguenne, j' vous entends :
J' voulons être aimé pus long-tems :
J' devons agir en garçon ſage.
Vous riais de voir mon embarras ?

L'AMOUR.

Point du tout ; je prévois que tu te marieras.

LUCAS.

Non, morguenne : il voudroit déjà qu'on me fît piece.

L'AMOUR.

Tu conſens donc qu'un autre épouſe ta maitreſſe ?

LUCAS.

Non, tatigué, je n' voulons pas.

L'AMOUR.

Il faut pourtant que ce ſoit l'un ou l'autre.

LUCAS.

Eh ! bian, c'eſt mon affaire, & ce n'eſt pas la vôtre.
J' voulons là-d'ſſus ruminer à part-moi.

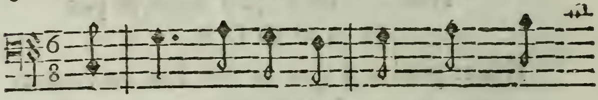
L'AMOUR.

Si le ſort des maris te cauſe de l'effroi,
Si tu crains d'être dans leur claſſe,
Pour les tromper tu ſçauras mes ſecrets ;
Tu verras que je ſçais jouer des gobelets,
Et je te montrerai mes tours de paſſe-paſſe.

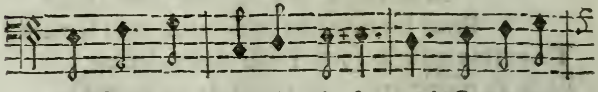
SCENE III.

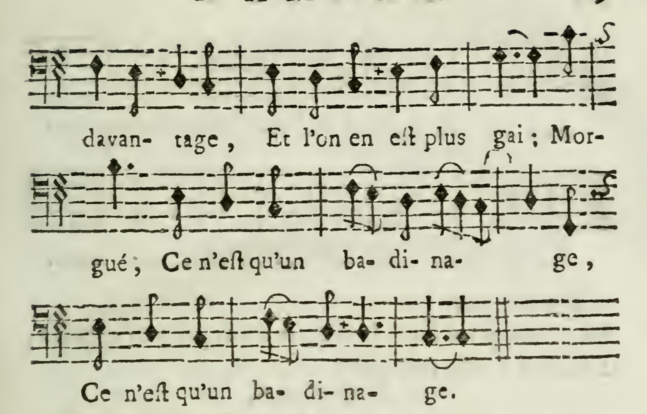
LUCAS, *seul.*

ÇA n'laiss' pas qu'd'être embarrassant :
Colinette à ç' point-là seroit-elle maleigne ?
Son minois est pourtant bian doux, bian caressant :
Oui, mais gny a pas trop d'fiate à juger par ce seigne;
Si j'en croyons ç' garçon, l' mari n'est pas heureux :
Stapendant j'avons peine à croire
Qu'on ait un mauvais cœur & de si jolis yeux :
Avec tout ça n'épousons point, c'est l' mieux ;
Mais charchons à li plaire ; i' m'viant eune avisoire;
Alle viandra ratisser avant peu ;
Prévenons-la, pernons la ratissoire ;
Ça la fatigueroit, & pour nous c'est un jeu.







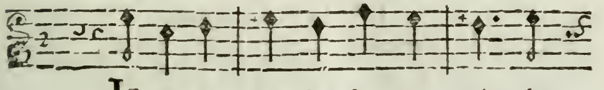


Morgué, ça va tout ſeul ; j'en ſis ſurpris moi-même;
En travaillant pour moi, mon ratiau paroît lourd ;
En travaillant pour ce que j'aime,
C'eſt eune pleume de l'Amour.
J' voyons v'nir Colinette à travers ce feuillage ;
Quand j'enviſageons ſon maintian,
Alle me fait pardre le mian :
Retournons vîte à notre ouvrage.

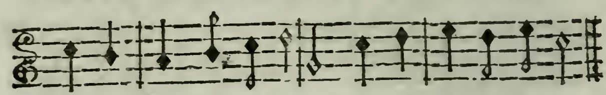
SCENE IV.

COLINETTE, LUCAS.

COLINETTE, *chante dans la Couliſſe.*







(*Elle parle.*)
Eh ! mon p'tit frer' Janot, si mon pere m'appelle,
Dis que j' vas travailler.

LUCAS.

A' m'torne la çarvelle.

COLINETTE, *chante.*

Je m'en allois dedans nos prês. (*bis.*)
J'apportois mon déjeunais,
Toureloure,
Lon lan la, toureloure.

❧

(*Elle parle.*)
Oh ! oh ! déjà Lucas est au jardin !
Stapendant il est bian matin,
Et je sis à peine éveillée ;
Mais hier j' n'eus pas l' tems d'achever mon allée,
Et je vians la finir. Ah ! mon ouvrage est fait.

LUCAS, *à part.*

De son étonnement j'avons l'ame ravie,
Alle y met un charme parfait.

COLINETTE.

Lucas, Lucas.

LUCAS.

Quoi?

COLINETTE.

J' vous r'marcie.

LUCAS.

Et d' quoi donc not' Bourgeoise ?

COLINETTE.

Mais

De ç' que pour moi vous v'nais de faire.

LUCAS.

Bon ! bon ! j' crois que vous vous moquais.
C'te b'sogn' là n'est que d' la misere ;
Je ne fais pas à biaucoup près
Toute stella que je vourois.

COLINETTE.

Il en faut demander davantage à mon pere.

LUCAS.

Ç'n'est qu'à vous que j'en d'manderions.

COLINETTE.

Mais j' n'en ai point.

LUCAS.

Oh ! ça vous plaît à dire.

COLINETTE.

Je n' vous entendons pas.

LUCAS, *en riant.*

Eh ! bian, la, j' vous croyons.

COLINETTE.

Je n' vois pas là l' petit mot pour rire.

LUCAS.

C'est que vous n'avais pas de si bons yeux que nous:
Ils sont pus biaux pourtant ; mais la, la, patience;
Ça vianra : l'on n' peut pas avoir tout' not' science.

COLINETTE.

J'en croyons sçavoir autant qu' vous.

LUCAS.

Allons, vous vous vantais.

COLINETTE.

Peur que mon per' ne s' fâche,
T'nais, Lucas, nous f'rons biaucoup mieux
De n' pus babiller tous les deux ;
Allons putôt à note tâche ;
On doit tantôt danser dans not' jardin ;
Il faut l' mettre en état.

LUCAS.

J'allons tailler ç' jasmin.

COLINETTE.

Et moi, ce myrthe.

LUCAS, *à part.*

Ah ! j'aurions bian envie
D' li parler d' mon amour.

COLINETTE.

Que dis-tu là tout bas ?

LUCAS, *à part.*

All' seroit, tatigué, le bonheur de ma vie.
Mais je n' sis pas heureux, ça n' m'arrivera pas.

COLINETTE.

Il s' parl' tout seul, quand on le questionne :
Voyais donc qu'il est impoli !

LUCAS, *à part.*

J' la trouvons agriable en toute sa personne ;
Ça vous joura pourtant des tours à son mari.
Tatigué, qu'une femme est un rian bian joli !

COLINETTE.

Pourquoi tant me r'garder ?

LUCAS.

C'eſt... c'eſt qu'vous êtes bonne
A voir ; ça réveille le goût.

COLINETTE.

Mais je n' travaillons point du tout.

LUCAS, *à part.*

Il faut pourtant li dir' que j' l'aime :
Mais j' vouderions trouver un ſtartagême,
(*A Colinette.*)
Pour am'ner ça. Tout doux ! tout bellement !
Ça n'eſt pas bian !

COLINETTE.

Comment ?

LUCAS.

Comment !
Vous alliais retrancher des branches amoureuſes.
Ne remarquais-vous pas qu'alles s'entrelaçont ?
Voyais comme alles s'embraſſont !

COLINETTE.

Il eſt vrai ; queuqu' ça ſignifie ?

LUCAS.

Que la nature les inſtruit,
Qu'alles s'aimont, & qu'il s'enſuit
Qu'alles méritont bian qu'on leux laiſſe la vie.

COLINETTE.

Tu parles bian au moins.

LUCAS.

Ç' n'eſt point là l'embarras.
C'eſt ſur l'inſtinct que ma raiſon ſe fonde :
Tout ce qui s'aime eſt néceſſaire au monde ;
Il n'en faut retrancher que ce qui n'aime pas.

SCENE V.

LUBIN, COLINETTE, LUCAS.

LUBIN.

V'LA donc vrament comme on travaille ?

COLINETTE.

Mais c'eſt mon pere : ah ! j' ſomm' pardus !

LUBIN.

J' nous doutions de s'te belle trouvaille :
Puiſque Lucas ne chantoit pus
A part-nous j'ons û défiance
Qu'i' faiſoit mieux.

COLINETTE.

Je vous jurons

LUBIN.

Silence.

LUCAS.

C'eſt vous qui nous troublais, lorſque je commencions
A li donner queuques inſtructions
Deſſus ces arbriſſiaux & deſſus leux tonture ;
J'étions à li tourner des explications
Toutes priſes dans la nature :
Vous méritais que j' la r'noncions.
Je ne prétendons pus en faire note éleve :
Alle gâtoit tout ; qu'alle acheve,
Qu'alle coupe au hazard branches, fleurs & bourgeons ;
Ce jardin ne ſera plein que de ſauvageons.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

LUBIN, COLINETTE.

COLINETTE.

VOus voyais bian d'quoi vous êt' cause !
Je ne sçaurons jamais la moindre chose ;
Lucas vouloit m'instruire, & nous l'décourageons.

LUBIN.

Hom ! Colinette, Colinette !

COLINETTE.

Vous avais biau fair' vos gros yeux ;
Ils ne m'apprenont rian, ceux de Lucas sont mieux.

LUBIN.

Sur quoi te parloit-il ?

COLINETTE.

Mais.

LUBIN.

Quoi ?

COLINETTE.

Sur ma sarpette.

LUBIN.

Prends garde à toi ; Lucas est entiché d'amour,
J'avons vu ça sur son visage.

COLINETTE.

L'amour . . . mais queu qu' c'est qu' ça ?

LUBIN, *à part.*

Faisons queuqu' varbiage

Pour la dépaïser, & pernons un détour.
Tian, l'amour... c'eſt... tu vas en être effarouchée :
C'eſt eune bête à craindre, & qui doit faire horreur.

COLINETTE.

Aga ! que m' dit' vous-là ? Mais je n' s'rois pas fâchée
De la connoître un peu, pour éviter l' malheur
D'en être à mon tour entichée.

LUBIN.

Pour en v'nir à ſes fins, douce les premiers jours,
All' flatte, all' fait la patte d'v'lours ;
Mais en d'ſſous la griffe eſt cachée.
Drès qu'alle voit que d'elle on n'a pus peur,
A vous ſaiſir alle s'apprête,
Pis tout d'un coup all' vous prend à la tête,
Pis all' ſe boute après au biau mitan du cœur ;
Et pis quand eune fois alle s'eſt là campée,
Alle s'y tiant, alle eſt là dans ſon fort ;
L'on va, l'on viant, l'on crie, alle pince pus fort ;
Et ſi par la piquié queuqu' fillette attrapée
Approche de trop près un homme atteint de ç' ſort,
Alle le gagne tout d'abord.

COLINETTE.

Et vous croyais qu'Lucas...

LUBIN.

Oui, l'amour le dévore :
Péut-être ſtapendant que li-même il l'ignore.

COLINETTE.

On dit qu' l'Amour eſt l' Dieu de ce canton ;
A l'adorer chacun ici s'accorde.

LUBIN, *à demi-voix.*

Ça ne prouve pas qu'il ſoit bon ;

On veut l'amadouer de crainte qu'il ne morde ;
En v'là justement la raison,
Pis qu' tu veux tout sçavoir.

COLINETTE.

Mon pere, i' faut vous croire :
Mais avec vous pourtant vous n'êtes pas d'accord ;
Vous m'avais dit cent fois (j'en ons bonne mémoire)
Que l'Amour ç'te bêt'-là qu'vous nous faites si noire,
Doit s' trouver en minage.

LUBIN.

Oh ! oui : j' n'avons pas tort,
J' te l'avons dit cent fois, & j' te l' disons encor ;
Pour en venir à bout, c'est là le startagême ;
Drès qu'alle est en minage, alle n'est pus la même,
Et c'est avec ça qu'on l'endort.

COLINETTE.

Oh ! bian, oh ! bian, laissais-nous faire ;
Allais, n' vous embarrassais pas,
J' l'endormirons avec Lucas :
Mariais-nous ensemble, mon pere.

LUBIN.

Fi donc.

COLINETTE.

Ç' garçon vous sart avec fidélité :
S'il mouroit, ce s'roit bian dommage :
Faut bian avoir d' la charité.

LUBIN.

Oh ! qu'i' crève, s'il veut ; j'ferions un biau mariage!
Un garçon jardignier !

COLINETTE.

Eh ! bian,
N'appellais-vous donc cela rian ?
De plus il est l' fillot du Seigneur du village.

LUBIN.

Il en est bian pus gras avec ç' bel avantage !
Si c' Garçon étoit riche, encor passe.

COLINETTE.

Mais....

LUBIN.

Tian,
Si tu m'en parles davantage,
Hom ! sçais-tu bian ç' qu'il en arrivera ?
J'entrerons dans le grand vartige ;
J'assommerons Lucas, afin qu'il se corrige,
Et je varrons après s'il te regardera.

COLINETTE.

Je n' li parlerons pus, mon pere.

LUBIN.

Ça t'afflige ?

COLINETTE.

Nennin, mon pere.

LUBIN.

Oh ! j' n'aurions qu'à voir ça.
Occupe-toi du jardinage :
Ces plantes languissent par faute d'arousage ;
Si tu ne les cultives pas,
Tian, ça t' port'ra guignon, ma fille, & c'est dommage :
Prends-y garde, ou tôt ou tard tu verras ;
Je n' t'en disons pas davantage.

SCENE VII.

COLINETTE, *seule.*

QU'ENTEND-il donc? i' me fait presque peur.
Travaillons, arrosons pour éviter malheur.
Jamais l'iau de ç' ruissiau ne me parut si claire ;
Ce s'roit un mal de la troubler :
Ma coëffure est bian simple ! il y fauroit mêler
Queuqu' petite fleur printaniere.
Ah ! qu'ça m' fait bian ! alles m'embellissont :
Je sis jeune, & ces fleurs ne faisont que d'éclore ;
Si j'en croyons ç' que nos Bargers disont,
Deux jeunesses qui s'approchont,
Paroissont pus jeunes encore.

SCENE VIII.

L'AMOUR, COLINETTE.

L'AMOUR, *tenant un bouquet.*

A (*Apart.*)
H ! voici Colinette ; il faut nous amuser ;
Développons son cœur en la faisant jaser :
Cette pauvre petite ignore
Ce que c'est que l'Amour ; mais elle en sent l'effet.

(*A Colinette.*)

Il en faudroit aussi dans le corcet.

COLINETTE.

Ah ! ne m'approchais pas.

L'AMOUR.

Qui vous rend si peureuse ?
Vous devriez être plus courageuse ;
Vous sçavez que l'Amour me dit tout en secret.

COLINETTE.

C'est pour ça, v'là justement l' fait.
J'avons peur de l'Amour, & j' sçavons sa malice ;
Vous êt' amis, ainsi j' vous croyons dangereux.

L'AMOUR.

Que voilà bien un discours de novice !

COLINETTE.

V'là-t-i' pas qu'i' me tiant des discours outrageux !
On est ç' qu'on peut, voyais-vous.

L'AMOUR.

Quoi ! ma vue
Vous cause de l'effroi ! vous détournez les yeux !
Souffrez....

COLINETTE.

Laissez-moi-là.

L'AMOUR.

Vous voilà toute émue !
Je venois seulement vous offrir un bouquet.

COLINETTE.

Si ç' n'est pas Lucas qui me l' donne,
Sçachais que j' n'en r'cevons d' parsonne.

L'AMOUR.

Que ce Lucas doit être satisfait !

COLINETTE.

Mais c'eſt un bon garçon.

L'AMOUR.

Et qui vous intéreſſe ?
Qui trouvez-vous le plus beau de nous deux ?

COLINETTE.

Vos traits avont pus de délicateſſe ;
Ceux de Lucas pourtant me plaiſont mieux.

L'AMOUR.

(Il feint de s'en aller.)
C'en eſt aſſez ; je dois céder à ſon mérite.
(Il revient.)
Dans le fond, ce bouquet a bien de la fraîcheur.

COLINETTE.

C'eſt vrai.

L'AMOUR.

Je veux le voir auprès de votre cœur ;
Mal à propos la crainte vous agite ;
Laiſſez-moi l'attacher.

COLINETTE.

Eh ! mais.. mais... mais vraiment !

L'AMOUR.

Laiſſez-moi faire, ma petite.

COLINETTE.

Ah !

L'AMOUR.

Vous ai-je fait mal ?

COLINETTE.

Oh ! que nanni.

L'AMOUR.

Comment !

Qu'avez-vous donc ?

COLINETTE.

Rian, rian ; c'eſt qu'il palpite.

L'AMOUR.

Bon ! bon ! c'eſt une idée.

COLINETTE.

Oh ! non, non ; je le ſens :
Mais ça me fait plaiſir, & je vous en r'marcie.

L'AMOUR.

J'aime à trouver des cœurs reconnoiſſans.

COLINETTE.

Je n'ſçavons ç'que ça ſignifie ;
Mais j'n'ons pus peur de vous, & j'ſentons la dedans
Queuqu'choſe qui parle, & qui nous çartifie
Que vous n'voulais qu'mon bian.

L'AMOUR.

Oui : vous avez raiſon ;
Et je vous ſerai favorable,
Auſſi-bien qu'à Lucas.

COLINETTE.

Ça s'roit bian agriable.
Mais là, Monſieu, parlais tout d'bon ;
Dit' moi, j'vous prie, êt'-vous bien véritable?
Dame, eſcuſais, j'vous demande pardon ;
Mais n'ſeriais-vous pas queuqu'fripon ?
Vous riais.

L'AMOUR.

Ne craignez rien ; pour vous je ſuis ſincere.
Aimez-vous bien Lucas ?

COLINETTE.

COLINETTE.

Oh ! oui :

Mais ce n'eſt point d'amour.

L'AMOUR.

L'Amour eſt ſi joli !

COLINETTE.

En vérité ?

L'AMOUR.

Je veux vous le faire connoître ;
Vous éprouvez ſon feu ſans le ſçavoir.

COLINETTE.

Hélas !

Tenez, cela pourroit bian être.

L'AMOUR.

Parlez ; que ſentez-vous quand vous voyez Lucas ?

COLINETTE.

Dam, je s'rois fort embarraſſée,
Tout franc, à vous expliquer ça :
Quand je l'voyons, j'n'ons pus d'penſée ;
C'eſt comme un voulvari, ma tête eſt boulvarſée ;
Je n'comprenons rian à ç'mal-là ;
D'un tas d' ſoupirs ma poitreine oppreſſée
N'peut renfarmer mon cœur ; i' trote, i' va,
I' viant ; un moment i' s'arrête,
Pour galoper après pus fort :
Si c'étoit queuque effet de ç'te maleigne bête... ;
Car en bonn' foi c'eſt pis qu'un ſort !
J'm'ſens pâlir ; après ça l'rouge m'monte ;
J'ons du courage, j'ons d'la honte ;

J'le r'gardons en m'cachant;j'voudrions approcher,
J'voudrions fuir,& je n'pouvons marcher;
J'voudrions li parler, & je n'pouvons rian dire;
J'avons envi' d'pleurer, & j'avons envi' d'rire;
Je n'sçavons si j'devons êtr' bian aise, ou m'fâcher:
Mon esprit est toujours dans l'doute;
Enfin finale j'n'y vois goute.

L'AMOUR.

Moi j'y vois clair: vous avez de l'amour.

COLINETTE.

Assurément?

L'AMOUR.

Oui: depuis plus d'un jour.

COLINETTE.

Et lui? Dit'-moi de queu magniere
Pensais-vous qu'il nous aime?

L'AMOUR.

Eh! pourroit-il se faire
Que pour vos sentimens il n'eût pas de retour?
L'amour & l'amitié rarement se répondent,
On voit bien peu naître un accord si doux:
Mais leurs couleurs & leurs traits se confondent,
Lorsque l'on peint tout ce qu'on sent pour vous.

COLINETTE.

I' m'aim' donc bian? J'en voudrions un gage.

L'AMOUR.

L'épreuve en est facile.

COLINETTE.

Et dit'-nous donc comment?

L'AMOUR.

Il vous aime sincerement,

S'il vous parle de mariage ;
Mais il éludera, s'il ne veut être amant
Que pour le ſimple amuſement.

COLINETTE.

I' n'demand'ra pas mieux que j'ſoyons en minage :
Mais mon pere y voudra bouter empêchement.

L'AMOUR.

Je me fais fort de ſon conſentement.

COLINETTE.

Le v'là, faites donc notre affaire.

SCENE IX.

L'AMOUR, LUBIN, COLINETTE, LUCAS.

LUBIN, *à Lucas.*

ACheve ton ouvrage ; il faut qu'ces lieux ſoient prêts
Dans eune heure au pus tard.

LUCAS.

J'allons nous mettre après.

LUBIN, *à Colinette.*

Acheve itou ç'qui t' eſt à faire.

COLINETTE.

Oui, mon pere.

LUBIN, *à l'Amour.*

Ah ! j'vous trouvons à propos ;

Vous avais tant d'esprit, dit-on, qu'c'est un miracle.
Chacun vous r'garde ici comme un oracle,
Et j'vians vous consulter : voici l'fait en deux mots;
C'est au sujet d'Colinette.

COLINETTE.

Ah ! ma fine,
J'l'ons déja consulté.

L'AMOUR.

Qu'elle a l'oreille fine !
C'est un présage heureux.

LUBIN, *à Colinette.*

Va travailler pus loin,
J'voulons li parler sans témoin.
[*A l'Amour.*]
Palsangué, c'est eun' petit' fille
Qui m'baille déjà du tintoin ;
A peine all' sort de la coquille,
Et déjà, pargué, ça babille
Tout comme eun' grand' parsonne ; alle veut tout sçavoir,
Qui l'a pondu, qui l'a couvé. Ça veut tout voir,
Tout entendre ; morgué, du matin jusqu'au soir,
All' nous fait des questions où je n'pouvons répondre.
Eh ! mon per', d'où viant ci ? Eh ! mon per', d'où viant ça ?
J'n'entendons pus que ç'jargon-là ;
Jarni, ça commence à m' confondre.

L'AMOUR.

Elle cherche à s'instruire, & c'est bon signe.

LUBIN.

Oh ! non.

All' a donc bian du goût pour la ſcience ?

Tout ça n'm'annonce rian de bon,

COLINETTE, *à Lucas.*

J'acoute.

LUBIN *ſe tourne, Colinette paſſe derriere ſon dos, & ſe remet vîte à ſa place ſans en être vûe.*

Hem !

L'AMOUR.

Plait il ?

LUBIN.

Rian ; c'eſt qu'j'avons d'la défiance.

Avec eune fillette, ici, darnierement

J'cauſions, nous croyant ſeul.

L'AMOUR.

Eh bien ?

LUBIN.

Apparemment

Colinette s'étoit cachée ; alle m'attrappe,

Alle fait eun éclat de rire, & preſtement

Comm' eun éclair alle s'échappe.

Qu'eſt-ç'que ça ſignifie ? Allons, inſtruiſais-nous.

L'AMOUR.

Qu'un jour elle ſçaura ſe cacher mieux que vous.

COLINETTE.

Oh ! j'vous réponds bian d'ça.

LUBIN.

N'v'là-t-y pas pas qu'alle écoute ?

COLINETTE.

Je n'vous acoutons point, j'répondons à Lucas.

Qui m'dit d'bian travailler.

LUCAS.

Sans doute ;

I' n'faut pas s'amuser.

LUBIN.

Parlons un peu pus bas :

Seroit-elle amoureuse ?

L'AMOUR.

Elle est assez gentille.

LUBIN.

Oh!biaucoup:je n'pouvons la renier pour ma fille :
Queuqu'ça conclut ?

L'AMOUR.

Elle sçait tout charmer ;
Dès qu'on est en âge de plaire,
On est en âge d'aimer.
Colinette est vive, elle est tendre ;
Un cœur que l'on contraint est souvent excité.

COLINETTE.

Ah ! vous avais bian d'la bonté
D'parler pour nous.

LUBIN.

All' viant de tout entendre,
La petit' Masque ! allons d'eun aut' côté.
[*A Lucas & Colinette qui se font des mines.*]
M'est avis que tous deux vous vous faites des meines?

COLINETTE.

Mon pere, point du tout.

LUCAS.

Oh ! je n' l'oserions point.

LUBIN, *à Lucas.*

Acoute, j'n'aimons pas les parſonnes ſi feines ;
Prends-y garde, Lucas, ſois exact en ce point ;
Avec les yeux j'voyons que tu badeines ;
Mais moi j'plaiſante avec mon poing.

COLINETTE.

Tout fin dret devant vous j'allons marcher, mon pere.

LUBIN.

Non, non ; j'vous défendons de v'nir ;
Vous vouderias vrament jaſer, & ne rian faire :
Reprenais vot' ouvrage, il eſt tems de l' finir :
Venais ici ; vous là : mais chantais l'un & l'autre ;
Ce ſera ſeigne alors que vous n'vous dirais rian,
Et qu' vous travaillerais.

COLINETTE.

Je ne chantons pas bian,
Et je pardons la voix, quand j'entendons la vôtre.

LUBIN.

Oh ! ne barguignons point, ou ſinon je varrons,
Je ſerons à portée, & je vous entendrons :
Un ſeul inſtant ſi l'on s'arrête,
Je r'vians avec un bon bâton :
Lucas, je te parlons d'eune magniere honnête :
Mais on n'eſt pas toujours auſſi doux qu'un mouton.



SCENE X.

COLINETTE, LUCAS.

LUCAS.

COMMENT ferons-nous, Colinette ?

COLINETTE.

J'nous regard'rons.

LUCAS.

Ça n'fait pas d'bruit.

COLINETTE.

I' m'viant eun expédient ; l'occasion instruit.

LUCAS.

J'gagerions qu'il est bon à ta meine finette.

COLINETTE.

Je chanterons tout haut, & j'parlerons tout bas.

LUCAS.

C'est bian trouvé.

LUBIN, *dans la coulisse.*

Pourquoi ne chantais-vous donc pas ?

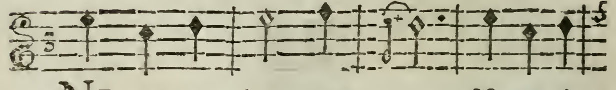
COLINETTE.

Nous charchons des chansons, mon pere.

LUBIN, *dans la coulisse.*

Allais toujours, point tant d'mistere.

LUCAS.



NE m'enten- dais- vous pas, Ma pe-ti-


te Breu- net-te ? Si ma bouche eſt mu-
ette, Mes yeux ne le ſont pas : Ne
m'enten- dais- vous pas ?
COLINETTE.
LE lan- gage des yeux Eſt d'un char-
mant u- ſa- ge ; A deux cœurs bian é-
pris il offre mils ap- pas ; Mais à
quoi ſart ç'lan- ga- ge ? (*On parle.*)

LUCAS.

Il eſt parti.

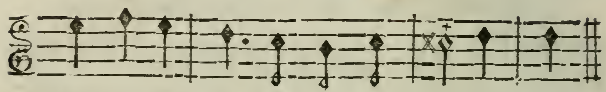
COLINETTE.

Non, le v'là qui nous r'garde.

LUCAS.

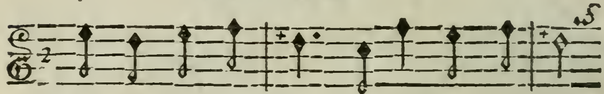
Oh ! ventreguenne !

COLINETTE.

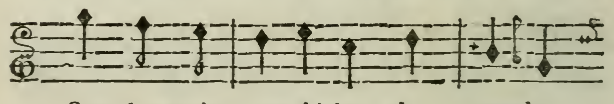


Prenons gar- de ſi l'on n'nous entend pas.

LUCAS.



L'Amoureuſe ar- deur, L'argent & l'honneur,



Sont les trois mo- bi-les du monde,



Et ſur eux tout notre eſ- poir ſe fon- de.



L'avare, en ſerrant ſon ar- gent, Dit. . .

[*A demi-voix en parlant.*]

Ah ! Colinette , que t'es jolie !
T'es mon trésor , t'es ma folie.

[*Il chante.*]



L'ambi- tieux en dé-si- rant....

[*Il parle à demi-voix.*]

Ah ! Colinette , queu bonheur ,
Si l'on trouvoit place en ton cœur !

[*Il chante.*]



Et l'Amou-reux en sou-pi- rant....

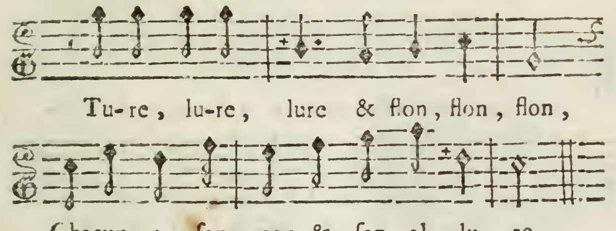
[*Il parle à demi-voix.*]

Colinette , si tu m'aimais bian ,
Tians , je n'vourois jamais d'autr' bian.

LUBIN *tousse dans la coulisse.*

Hem , hem.

LUCAS *chante.*



COLINETTE *chante.*

L'Aut'jour Ca- tin ap- parce- vant Guil-
Fu- rent s'ca- cher dar-riere un gros tas

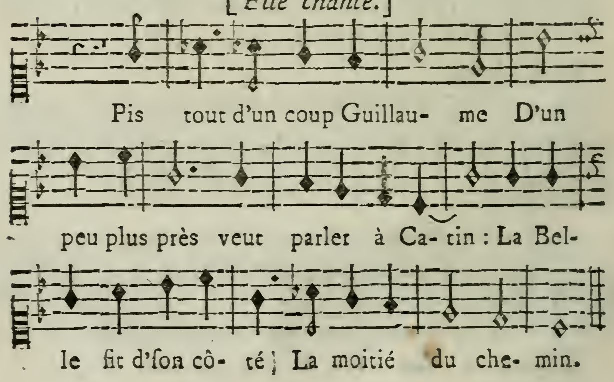
laume ; L'aut'jour Guillaume ap- parce-
d'chaume ; Et pis tout bas Guillaum' dit

vant Ca- tin,
à Ca- tin.

[*Elle parle à demi-voix.*]

Tians , Lucas , on a biau m'défendre
De m'trouver ſeulette avec toi ;
Je n'pouvons obéir , & je n'ſçavons pourquoi
J'avons tant d'plaiſir à t'entendre.

[*Elle chante.*]



LUCAS *chante.*

Même air, second Couplet dérimé.

Avanç' ta main.

COLINETTE.

Avance aussi la tienne.

LUCAS.

Morgué la v'là.

COLINETTE.

Tians, v'là la mienne itou.

LUCAS.

Tians, j'vourois bian, si tu voulois, ma chere.

COLINETTE.

Que vourois-tu ?

LUCAS.

J'vouderions la baiser.

[*Il parle à demi-voix.*]

Mais ça t'fâch'ra, peut-être.

COLINETTE *parle aussi à demi-voix.*

Oh ! non ;
Bais'-là, si tu veux, mon garçon.

LUCAS *baisant la main de Colinette, dit à demi-voix.*

Ah ! la jolie petit' menon !
Par la morguenne, qu' v'là qu'est bon !

[*Il chante.*]

Pis tout d'un coup Guillaume
S'avance encor pour li baiser la main.

COLINETTE.

La Belle fit d'son côté la moitié du chemin.

[*Elle donne encore sa main à Lucas en disant, pendant qu'il la lui baise :*]

Est-ce bian mon per' ?

LUBIN.

Fort bian : chantais toujours comm' ça.

COLINETTE, *à Lucas.*

Tu vois bian qu'il est toujours là :-
N'badinons pas, il nous obsarve.

LUBIN.

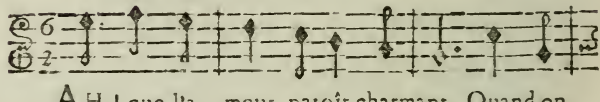
Continuais donc.

LUCAS, *baisant encore la main de Colinette.*

Oui, nous y v'là.

COLINETTE.

Finis, faut qu'j'ayons d'la résarve.



AH ! que l'a- mour paroît charmant, Quand on

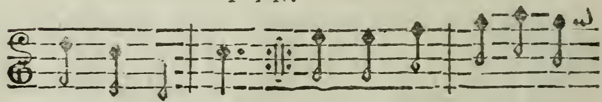


s'aime bien tendre- ment ! Tout devient un a-

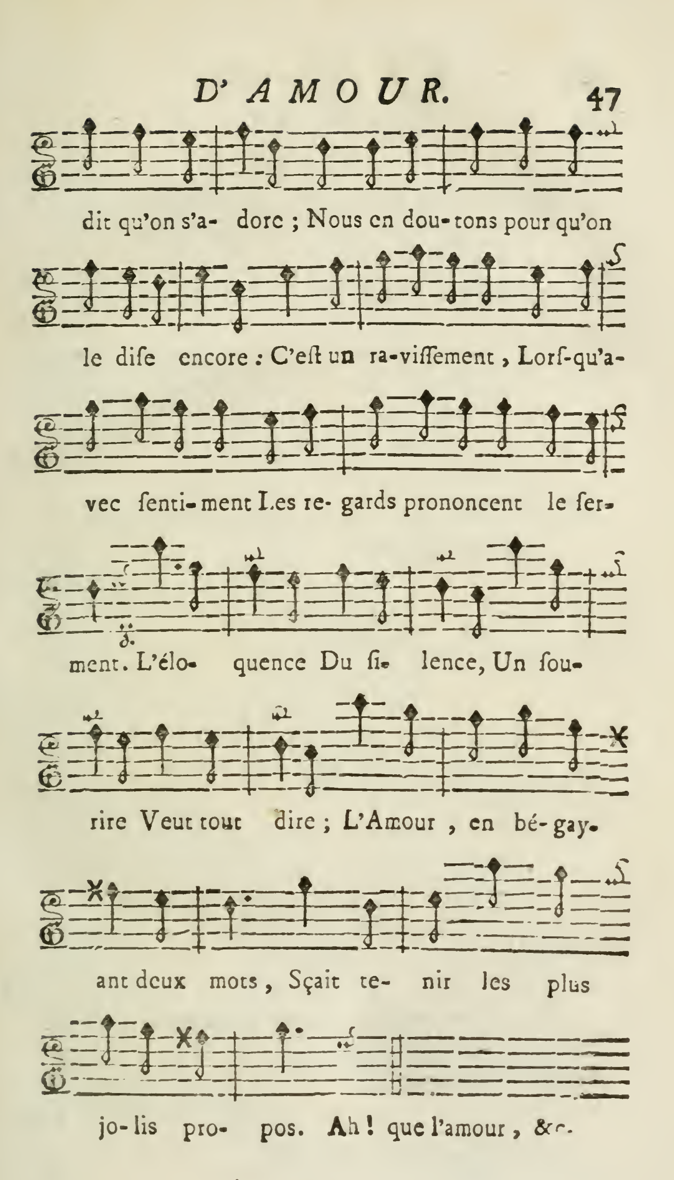


muse- ment ; Pour un A- mant Un jour

FIN.



n'est qu'un mo- ment. Cent & cent fois on se-


dit qu'on s'a- dore ; Nous en dou- tons pour qu'on
le dise encore : C'est un ra-vissement, Lors-qu'a-
vec senti- ment Les re- gards prononcent le ser-
ment. L'élo- quence Du si- lence, Un sou-
rire Veut tout dire ; L'Amour, en bé- gay-
ant deux mots, Sçait te- nir les plus
jo- lis pro- pos. Ah ! que l'amour, &c.

LUCAS.

Même air.

N'envions point le ſort des Grands ;
Leurs plaiſirs nous ſont indifférens :
On peut aimer dans tous les rangs ;
L'Amour ſuffit au bonheur des Amans.

En blanc corcet, en petite cornette,
En jupon court, j'aime à voir ma brunette ;
Un tas d'ajuſtemens,
Et de vains ornemens
Cacheroit ſes gentils agrémens.

COLINETTE ET LUCAS.

N'envions point, *&c.*

LUCAS.

La fortune
Importune :
Les Ducheſſes,
Les Princeſſes,
Pour jouer avec les Amours,
Se débarraſſent de leurs atours.

COLINETTE ET LUCAS.

N'envions point les ſort des Grands ;
Leurs plaiſirs nous ſont indifférens :
On peut aimer dans tous les rangs ;
L'Amour ſuffit au bonheur des Amans.

LUCAS.

J'pouvons parler, ayons l'eſprit tranquille.
V'là ton per' tout là-bas au bout de ç't'eſpalier
Avec l'jeune homme.

COLINETTE.

COLINETTE.

Oh ! oh ! ç'jeune homme est bian habile !
Par ma fi, j'crois qu'il est sorcier :
Sçais-tu qu'il a d'viné que j't'aime ?

LUCAS.

Tu m'aimes, Colinette ! quoi ! . . .

COLINETTE.

Eh ! oui, vraiment ; je n'm'en doutois pas, moi.
I' dit qu'tu m'aim' itou tout d'même,
I' dit que j'nous aimons d'amour.

LUCAS.

I' t'a dit ça ?
Jarnigué j'en sommes bian aise !

COLINETTE.

I' dit qu'l'Amour est bian joli.

LUCAS.

Oui dà!

COLINETTE.

Et qu'i me l'f'ra connoître.

LUCAS.

Oh ! ne vous en déplaise,
Ce s'ra moi.

COLINETTE.

Toi ! tu l'connois donc ?

LUCAS.

Aga !
Si je l'connois ! drès qu'j'ons vû Colinette,
J'avons connu l'Amour.

COLINETTE.

Dis donc à la franquette.
Comme il est fait.

LUCAS.

Tians, il est dans mes yeux.

COLINETTE.

O ciel !

LUCAS.

Et dans mon cœur.

COLINETTE.

Avec ça t'es joyeux ?

LUCAS.

Oui,quand j'te vois,autrement ça m'fait rage.

COLINETTE.

J'ſçavons un r'mede à ça.

LUCAS.

Quel eſt-il ?

COLINETTE.

C'eſt l'mariage.

LUCAS, *à part.*

On m' l'avoit dit : aye ! alle a lâché l'mot
Que j'craignons tant.

COLINETTE.

Qu'as tu donc ?

LUCAS.

Ça m'aſſomme.
Parler d'mariage avec un honnête homme ;
[*A part.*]
Je m'ſouvians bian d'la l'çon , morgué je n'ſis pas ſot.

COLINETTE.

Mais qu'as-tu donc ? J'n'y pouvons rian connoître.

LUCAS.

Vous n'm'aimais pas.

COLINETTE.

Si fait.

LUCAS.

Nanni.

COLINETTE.

Moi j'te dis qu'si :
Je l'dois sçavoir mieux qu'toi, peut-être.

LUCAS.

T'nais, quand on aim' queuqu'un, on n'agit pas ainsi,
Mademoiselle ; ou c'est qu'on a l' cœur traître.

COLINETTE.

Tu n'me crois donc pas ?

LUCAS.

Non.

COLINETTE.

Ah ! le vilain ingrat !
Il a r'fusé l'mariage ; i' n'fait d'moi nul état.
Eh bian ! oui, je n' t'aim' pas.

LUCAS.

Oh ! v'là c'en qu' c'est qu' les femmes !
Palsanguene avec leux doux yeux,
All' sçavont allumer des flammes,
Et c'est pour s'en gausser : hom, je sis furieux,
Je r'prends ma b'sogne, & je n' veux pus rian dire.

COLINETTE, *à part.*

Eh bian ! la, n'v'là-t'y pas qu'à présent je soupire ?
Et j' sis fâchée itou d' le voir fâché :
A li mon cœur s'est attaché,
Je n'le sens qu'trop. Ah ! queu martyre !
[*Haut.*] Lucas.

LUCAS, *à part.*

Bon ! all' reviant ; tenons not' fiar.

COLINETTE.

Lucas,
Lucas.

LUCAS, *à part.*

Morgué ! n'répondons pas.

[*Lubin paroît dans le fond du Théâtre, & les écoute.*]

COLINETTE.

Peur que mon pere n'nous surprenne,
Chante donc.

LUCAS.

Non ; j'n'ons pus envi' d'chanter.

COLINETTE.

Eh bian ! il faut qu' j'en prenn' la peine.

Air : *L'autre jour le gros Colas.*

Qu'j'aurons d'plaisir à sauter
A la fête du Village !
[*Elle parle.*]
Quoi ! tu ne veux pas répéter ?
Comment, tu boudes ?

LUCAS.

Oui ; j'enrage.

COLINETTE.

Va, Lucas, c'est que j'badinions.

LUCAS, *sans regarder Colinette.*

Tu me trompes.

COLINETTE.

Non.

LUCAS, *sans la regarder.*

Si.

COLINETTE.

Mais du moins l'on regarde.

LUCAS.

J'nous en baillerons bian de garde ;
J'te croirions, si j'te r'gardions.

COLINETTE.

R'aime ta Colinette ; allons, Lucas.

LUCAS, *sans la regarder.*

Friponne.

COLINETTE.

Eh ! bian ! je nous en allons donc.

LUCAS, *à part.*

S'en iroit-elle ? Au fond alle n'est pas trop bonne.

COLINETTE *fait semblant de s'en aller, passe de l'autre côté, & se trouve vis-à-vis Lucas.*

Le nigaud qui croyoit que j'm'en allions tout d'bon!

LUCAS.

Tu m'attrapes toujours ; mais va, tians, j'te l'pardonne ;
Pour fair' la paix, baill'-nous un p'tit baiser.

SCENE XII.

COLINETTE, LUBIN, LUCAS.

(*LUBIN qui s'est approché doucement, avance la tête au moment qu'ils vont s'embrasser, de façon que Lucas rencontre sa joue au lieu de celle de Colinette.*)

COLINETTE.

Miséricorde !

LUCAS.

Où fuir ?

LUBIN, *à Lucas.*

Je pense

Que ça t'a paru bon.

COLINETTE.

Pourquoi vous aviſer
D'nous acouter, auſſi ?

LUBIN.

J'ons vû la manigance.

LUCAS *chante.*

Mi, mi, fa, re, mi,
Chantais, mon ami.

LUBIN.

Oh ! c'eſt aſſez chanter ; i' faut maint'nant qu'tu danſe.
Oh ! n'eſpere pas échapper.

LUCAS.

Oh ! qu'nanni.

COLINETTE, *voulant fuir.*

Stapendant j'n'avons rien d'mieux à faire.

LUBIN, *courant aprés Colinette.*

Tu prétends fuïr itou ?

COLINETTE.

J'vous craignons, mon cher pere.

LUCAS, *voulant fuir.*

Sans doute.

LUBIN.

Doucement, je ſçaurons t'attraper.

COLINETTE.

Quand vous vous boutais en colere,
Tenais, vous n'ètes pas ſi biau que d'ordinaire.

LUBIN.

Enfin j'vous t'nons tous deux ; contais-nous vos raiſons.
Monſieu Lucas, c'eſt donc là l'jardinage
Dont vous baillais de ſi bonnes leçons ?
Eh ! mais ; alle promet pour ſon apprentiſſage.

COLINETTE.

Eſt-ç'qu'i'gni avoit du mal à ce que je faiſions ?

LUBIN.

La bonne piece avec ſon doux langage !
Ah ! ſi gni avoit du mal ?

COLINETTE.

Dam', ça s'roit bien dommage ;
Car c'eſt bian amuſant.

LUCAS.

Mon bourgeois.

LUBIN.

Sans façon,
Qu'on détale d'ici.

LUCAS.

Mon maître.

LUBIN.

Ais-en eun autre.

COLINETTE.

Ah ! mon pere, Lucas eſt un ſi bon garçon !

LUBIN.

Oui, c'eſt le tian à toi ; mais ce n'eſt pas le nôtre.

SCENE XIII. & *derniere.*

L'AMOUR, LUBIN, LUCAS, COLINETTE.

L'AMOUR.

QU'AVEZ-VOUS donc ? D'où vient tout ce fracas ?

LUBIN.

Al' ſe gobarge de ſon pere ;

J'l'avons ſurpriſe encor jaſant avec Lucas.

LUCAS.

V'là bian d'quoi ſe mettre en colere !

LUBIN.

Que l'on décampe.

LUCAS.

Eh ! bian ! j'en ons peu d'embarras ;
Ici je n'ſis r'venu que pour voir Colinette ;
Car morgué, ma forteune eſt faite.

LUBIN.

Comment ?

LUCAS.

Sur vous j'aurons le pas.
Mon parrein, l'Seigneur du village,
Me fait ſon maître Jardignier ;
Tantôt en vous quittant j'ons trouvé ç't avantage.

L'AMOUR, *à Lubin.*

Lucas n'eſt plus à dédaigner :
Donnez-lui Colinette.

LUBIN.

Oui-dà, ça s'pourroit faire.

COLINETTE, *à Lubin.*

Vous voyais qu'à préſent il eſt bian établi.

LUBIN.

Dans l'fond, Lucas, j'goutons aſſez ton caractere ;
Tu ſçais vivre, d'ailleurs t'es un garçon poli,
Et ſi tu m'as dit vrai, j'veux bian t'bailler ma fille.

COLINETTE.

Mon pere, grand marci.

LUCAS, *à part.*

(*A l'Amour.*) Jarni qu'alle eſt gentille !
Je m'ſens bian tenté.

L'AMOUR, *bas à Lucas.*

Songe à ce que tu feras.

LUCAS.

(Bas à l'Amour.) *(Haut.)*
Oui. Je n'ſomm' pas encor preſſé d'être en famille.

LUBIN.

Tu n'en veux point ?

LUCAS.

Non morgué, j'n'en veux pas.

COLINETTE.

Ah ! j'n'y tians pus, ça m'déſeſpere.

LUBIN.

Comment ! morgué, quand j'te préfere. . . ?

L'AMOUR, *à Lubin.*

Si vous voulez qu'elle ait un époux de ma main,
J'en connois un plus riche.

LUBIN.

I' l'épous'ra drès d'main.

L'AMOUR, *à Colinette.*

En ſerez-vous bien aiſe ?

COLINETTE, *en pleurant.*

Oh ! oui.

LUBIN.

Ç'pendant tu pleure.

COLINETTE, *en pleurant.*

C'eſt d'plaiſir ; mais n'faudra pas que j'demeure
Avec Lucas, dé à.

LUBIN.

Pourquoi ?

COLINETTE.

T'nais, c'eſt que j'l'aimerions toujours maugré moi-même ;
J'veux m'en aller bian loin, bian loin.

LUCAS.

Oh ! jarnigoi !

[*A Colinette.*]

N'ſouffrons pas ça. Vous ſçavais que j'vous aime.

COLINETTE, *en ſanglottant.*

A tes ... à tes diſcours j'avois ajouté foi.
Je n'oublierons jamais ta ... ta ... par ... parfidie ;
Ça fait l'malheur de ... de ... d'ma vie.

LUCAS.

Ouf ! je n'parmettrons pas qu'on faſſe ç'mariag'-là :
J'frons eun' ſotiſe, on l'dit ; mais ça n'importe :
Qu'il en arrive ç'qui pourra,
Sur les dangers mon amiquié l'emporte.
Sans Colinette enfin je n'vivrois pas content :
L'mariage n'a pus rian que j'craigne ;
J'épous'rons Colinette, & morgué j'l'aim'rons tant,
Qu'il fauroit qu'all' fût bien maleigne,
Et qu'all' fût d'un penchant
Bian traître, bian méchant,
Pour me jouer queuqu' tour indeigne.
L'Amour eſt un ſecret qui rend toujours chéri ;
Et c'eſt toujours la faute du mari,
Lorſque ſa femme le dédaigne ;
Tant qu'j'aim'rons bian, ce s'ra not' régne.

L'AMOUR, *à Lucas.*

Quelque jour tu ſeras fâché.

LUCAS.

Je n'vous entendons pus, morguene j' ſis lâché :
Si j'avons Colinette, & qu'un galant l'approche,
Tatiguene ... je n' dirons mot ;
A not' moitié je n'frons aucun reproche,
A not' rival je n'baill'rons point taloche ;
Mais j'n'agirons pas comme un ſot ;
D'amour & d'amiquié je r'doublerons la doſe ;
Qu'un nouviau courtiſan s'préſente après, s'il oſe,

Colinett' varra, jarnigoi,
Si queuqu'un peut l'aimer mieux qu'moi.

LUBIN.

Je n'comprends rian à ça.

L'AMOUR.

(*A Lucas.*) De tout je ſuis la cauſe.
C'eſt où je t'attendois : va, Lucas, ne crains rien :
Colinette eſt ſenſible, & ſon ame eſt ſans feinte ;
Avec ſimplicité ſa tendreſſe s'eſt peinte ;
Je lui devois un cœur digne du ſien :
J'ai voulu t'effrayer, pour éprouver le tien.
A préſent il eſt tems de me faire connoître ;
Je ſuis l'Amour ſous cet habit champêtre :
Faites votre bonheur, & vous ferez le mien.

LUBIN.

Oh! pour ſtilà c'eſt not' maître.

COLINETTE.

Mon cher per', c'eſt donc là ç'te bêt' qui mord ?

LUBIN.

Sans doute.

COLINETTE.

Alle paroît ſous eune aimable forme.
Mon p'tit Lucas, éveillons-la ſi fort
Que jamais alle ne s'endorme.

LUBIN.

J'voyons vot' joie avec raviſſement :
J'allons charcher les filles du village,
Et les garçons itou, pour célébrer gaiment
L'heureux jour de vot' mariage.

LUCAS.

Ne perdais donc pas un moment.

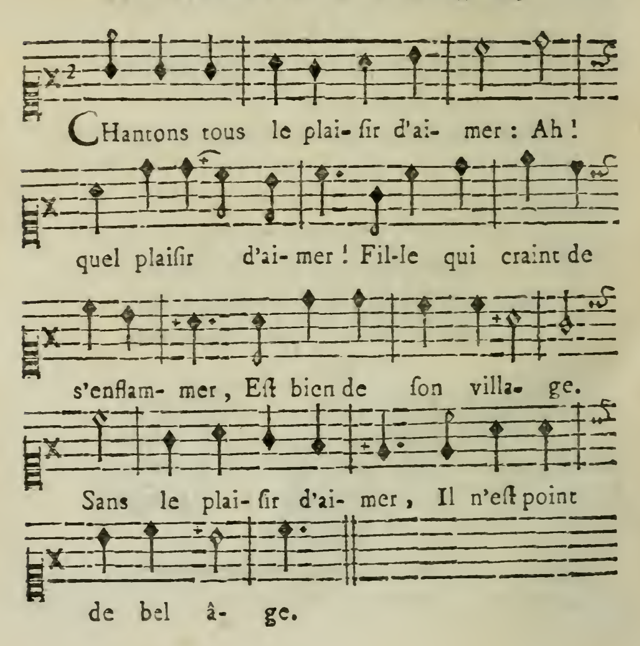
L'AMOUR.

Du bonheur le plus pur devenez les modeles ;
Fixez-moi près de vous pour filer vos momens :
C'eſt bien ſouvent la faute des amans,
Si je me reſſouviens que je porte des aîles.

DIVERTISSEMENT.

[*Les habitans du village & des hameaux voiſins viennent rendre hommage à l'Amour. Lucas & Colinette paroiſſent en habit de nôces ; l'Amour les unit.*]

VAUDEVILLE.



On voit Gothon ſe gendarmer :
Ah ! quel plaiſir d'aimer !
Un Berger va bientôt calmer
Une humeur ſi ſauvage.
Sans le plaiſir, &c.

Pourquoi, dit-il, vous allarmer !
Ah ! quel plaiſir d'aimer !
L'Amour a ſçu tout animer,
Et tout lui rend hommage.
Sans le plaiſir, &c.

Le Bailli veut tout réprimer :
Ah ! quel plaiſir d'aimer !
Quand il va chez lui s'enfermer,
Il change de langage.
Sans le plaiſir, &c.

Le Magiſter qui veut blâmer
Le doux plaiſir d'aimer,
Et d'autres qu'on n'oſe n'ommer,
Vont chanter à l'ombrage ;
Sans le plaiſir, &c.

Gothon ſe laiſſe déſarmer :
Ah ! quel plaiſir d'aimer !
Et ſent le deſir s'allumer ;
Son Berger l'encourage.
Sans le plaiſir, &c.

Leurs yeux ne ſont plus qu'exprimer ;
Ah ! quel plaiſir d'aimer !
Ils chantent juſqu'à s'enrhumer,
Chaque ſoir, au boccage ;
Sans le plaiſir, &c.



AUTRE.

PAr un Di- manche, Mar- got, drès

le ma- tin, En cotte blan- che, Sus

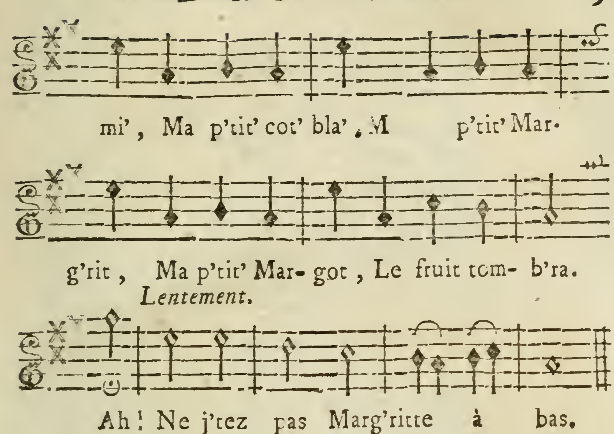
l'prunier d'not' voi- ſin, Y croquoit la

preune ; Le voi ſin paſ- ſa : Oh ! la

belle Breune ! Oh ! que faites- vous

là ? Se couons l'arbre, Secouons la

branche, Eh ! oh ! l'pied, haut, Ma p'tit' m'a-



Ah! la friponne!
Ah! vous nous volais donc!
Mais j'te pardonne,
Et de tout j'te fais don;
Pour tout je n'te d'mande
Qu'un baiser mignon,
Et la p'tit' friande
Ne répondit pas non.
Secouons l'arbre, &c.

V'là la fillette
Qui tombe dans ses bras;
Mais la pauvrette,
All' ne se blessit pas:
Oh! Monsieu, dit-elle,
J'vous pri' de m'laisser:
La voyant si belle,
I voulit l'embrasser.
Secouons l'arbre, &c.

On ſe fatigue
De réſiſter en vain ;
Et moitié figue,
Et puis moitié raiſin ;
All' tendit l'oreille :
Deux baiſers il prit ;
Et plein eun' corbeille ;
Al' remportit du frit.

Secouons l'arbre,
Secouons la branche.
Eh ! oh ! l'pied, haut,
Ma p'tit', m'ami',
Ma p'tit' cot' blanche,
Ma p'tit' Marg'rit',
Ma p'tit' Margot,
Le fruit tomb'ra, ah !
Ne j'tez pas Marg'rit' à bas.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

LES

ENSORCELÉS,

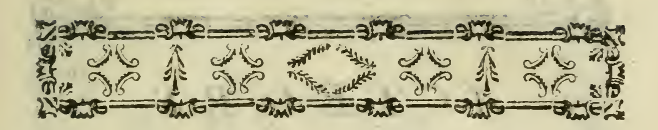
OU

JEANNOT ET JEANNETTE,

PARODIE

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi premier Septembre 1757.

NOUVELLE ÉDITION.



A MADAME

LA PRINCESSE

DE GALITZIN.

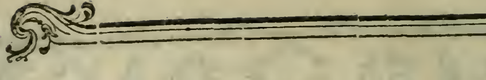
MADAME,

Vous avez autant de droits ſur les talents que ſur les cœurs; vous êtes née pour encourager les uns & pour gagner les autres: voilà l'impreſſion que vous avez produite en France; vous nous y avez fait connoître le plaiſir ſi rare d'aimer ce qu'on eſt obligé de reſpecter. Je profite pour le publier de la permiſſion que vous m'avez donnée de vous offrir l'hommage de cette petite Piece: ce n'eſt qu'un rien; mais ce rien devient quelque choſe pour une âme auſſi belle que la vôtre, quand c'eſt le cœur qui le préſente.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

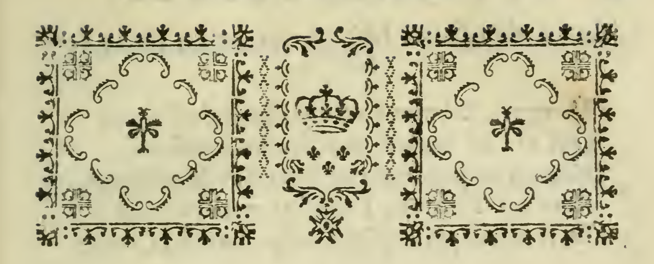
Votre très-humble & très-obéiſſante Servante, FAVART.



ACTEURS.

JEANNOT.
JEANNETTE.
Madame D'ORVILLE.
GUILLAUME.

La Scene se passe au Château de Madame d'Orville.



LES

ENSORCELÉS,

OU LA NOUVELLE SURPRISE DE L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

GUILLAUME.

AIR Noté N°. 1.

ÉPouse jolie
Me plait fort,
Quand il faut en faire la folie;
Épouse jolie
Me plaît fort;
Mais fou qui s'oublie
Sur le coffre fort.

J'ai le cœur en joie, & ſtapendant, ma boutique n'en va pas mieux.

AIR : *Ah! ſi t'en tât', ſi t'en goût', ſi t'en as!*
N°. 2.

Morgué, l'Amour eſt un chien de ſorcier
Qui m'f'ra bientôt oublier mon métier :
Moi qu'on nommoit la fleur des Marichaux,
Pour un' Fillette, j'néglige mes ch'vaux,
Et je n'fais plus qu'm'occuper de mes maux.

Même air.

Pauvre Guillaume, en dépit de ton ſoin,
L'Amour te donne à ton tour du tintoin :
Tous tes efforts, tout ton art, tout ton temps
T'obtiendront-ils un tendron de quinze ans,
Qui n'entend rien aux tourments que tu r'ſens!

Même air.

Ah! ma poitreine eſt un'forge d'l'Amour,
Dont mes ſoupirs ſouflent l'feu nuit & jour;
D'un' flâme ardente j'm'ſens embraſer;
Pour l'appaiſer, j'm'efforçons d'l'arroſer;
Mais j'ons beau boire, ç'a n'fait qu'l'attiſer.

Madame d'Orville, de qui j'ai l'honneur d'être le Marichal, eſt la Maraine de Jeannette; c'eſt elle qui baille la dot; il faut que je li faſſe ma cour : alle vient de m'envoyer charcher; c'eſt apparemment pour me propoſer de lui vendre ma petite jument dont elle a envie. Voilà une bonne occaſion pour li parler de Jeannette.

SCENE II.

MDE. D'ORVILLE, GUILLAUME.

Madame D'ORVILLE.

AH! vous voilà, maitre Guillaume.

GUILLAUME.

Prêt à vous obéir, Madame. Drès que j'ons ſu que vous aviez beſoin de mes ſervices, j'ons quitté la grande cavale de Colas, le Meunier, qui a les avives, pour me rendre aux ordres de Madame.

Madame D'ORVILLE.

Je vous ſuis obligée de la préférence.

GUILLAUME.

Madame ſait que depuis quatre ans en ça que j'ai l'honneur de ferrer ſes chevaux, je me ſuis toujours fait un plaiſir de mettre les fers au feu pour elle.

Madame D'ORVILLE.

Maître Guillaume, on diroit que je ſuis de votre diſtrict.

GUILLAUME.

Oh, Madame! on ſait bien que vous ne vous déferrez pas ſi aiſément. Tant y a que me v'là pour ſavoir en quoi mon petit miniſtere peut vous être agriable.

Madame D'ORVILLE.

Oh! çà, maître Guillaume : on dit que vous avez de la conſcience.

GUILLAUME.

Je m'en pique autant que d'habileté dans ma profeſſion, & ſans vanité, je ne fais pas mal mes affaires.

Air. *De Grimaudin.*

Guillaume dans le voiſinage
N'a point d'égal,
Je ſuis de tout notre village
Le Marichal;
Mais ma ſcience & mes travaux,
Ne s'bornont pas à des chevaux.

Madame D'ORVILLE.

Je le crois.

GUILLAUME.

Même air.

Du Baume unique de Simone,
J'ai le ſecret;
Chacun en veut, & l'on s'étonne
De ſon effet.
Avec quatre mots de Latin,
Je pourrions être Médecin.

Madame D'ORVILLE.

Oui, vous êtes un homme merveilleux; mais il ne s'agit point ici de votre ſcience. J'ai un marché à vous propoſer.

GUILLAUME.

Et moi itou, Madame.

Madame D'ORVILLE.

Vous avez une petite Jument....

GUILLAUME.

Vous avez une petite Filleule....

Madame D'ORVILLE.

Qui me plaît beaucoup.

GUILLAUME.

Et à moi itou, Madame.

Madame D'ORVILLE.

Il faut avouer que c'eſt la plus jolie petite bête.....

GUILLAUME.

Oh! Madame, alle n'eſt pas ſi bête, elle n'a que d'l'innocence; mais quand je l'aurons dreſſée, avec votre bon plaiſir, il n'y aura pas de femme ni de fille dans le village qui la vaudra, je m'en vante.

Madame D'ORVILLE.

Eſt-ce que la tête vous tourne! De qui parlez-vous?

GUILLAUME.

Eh! Pargué, de Jeannette.

Madame D'ORVILLE.

Je vous parle, moi, de votre petite Jument qu'il faut me vendre.

GUILLAUME.

Air. *Belle Iris, vous avez deux pommes.*

Hé! bien, c'eſt une affaire faite,

Et j'allons terminer en bloc :
Alle eſt à vous ; j'demande en troc,
Que vous m'bailliez la p'tit' Jeannette.
J'entends Jeannette avec ſa dot.

Madame D'ORVILLE.

Vous n'auriez pas un mauvais lot.

GUILLAUME.

Dame, Madame, quoique Jeannette ſoit bien gentille, une bonne dot embellit encor bien un viſage.

Madame D'ORVILLE.

Vous êtes un Parti très-convenable pour elle ; mais je ne veux point gêner l'inclination de Jeannette, & je me ſuis apperçue qu'elle en avoit pour Jeannot, le Fils de mon Fermier.

GUILLAUME.

Bon, Madame ! ce ſont des enfants qui ne ſavent pas encore ce qu'ils reſſentont l'un pour l'autre. Ils ſont venus ſéparément pour me conſulter là-deſſus.

Air. *L'autre jour me promenant.*

Tous les deux, fort déſolés,
M'avont conté leur ſouffrance ;
Ces pauvres cervaux troublés
Se croyont enſorcelés.
Il vont r'venir à l'inſtant
Pour me d'mander queuqu'allégeance,

Et j'en profit'rons d'autant.

Madame D'ORVILLE ET GUILLAUME.

Ah ! ah ! ah ! rien n'eſt ſi plaiſant.

Madame D'ORVILLE.

Que leur direz-vous ?

GUILLAUME.

Que leur maladie deviendra mortelle, s'ils ne s'abſentiennent de ſe voir.

Madame D'ORVILLE.

Pour ces ſortes de maux-là, M. Guillaume, je crois que les remedes ſont plus efficaces que le régime.

GUILLAUME.

Quoi qu'il en ſoit, ſi Madame le permet, j'entreprendrai Jeannette.

Madame D'ORVILLE.

Volontiers, & moi, je me charge du ſoin de guérir Jeannot.

GUILLAUME.

C'eſt bian dit, il eſt juſte qu'une Dame de Paroiſſe faſſe du bian dans ſon village.

Madame D'ORVILLE.

Mon cœur s'intéreſſe à ce jeune homme, & s'il répond à mes intentions, je ferai ſon établiſſement.

Air. *Je n'ai ſus jamais ben chanter* : N°. 3.

J'ai de le voir un deſir preſſant;

C'eſt un ſujet fort intéreſſant,
Lors qu'à ſon âge un cœur innocent
Sent
Un amour naiſſant.
On eſt d'un feu ſi pur
Sûr.
Ces étourdis actifs,
Vifs,
Sont ſouvent des galants
Lents,
Qui n'ont aucuns talents.

Monſieur Guillaume, voyez Jeannot, vous me rendrez compte de ce qu'il vous aura dit; je vous attends chez moi.

(*Elle ſort.*)

GUILLAUME.

Oui, Madame.

SCENE III.

GUILLAUME.

MAdame d'Orville & moi, nous voilà donc Médecins d'Amour. Je penſe à dire vrai, que ſes ordonnances ſeront plus fortes que les miennes; ç'eſt pas que je ne ſache ce qui convient aux femelles.

Air. *V'la l'plaiſir des Dames.*

Toujours danſer,
Se trémouſſer,
V'là l'plaiſir des filles.
Des violons,
Et des chanſons,
Propos joyeux,
Et petits jeux,
Bouquets, ribans, & des garçons bons drilles,
V'là l'deſir
Des filles,
V'là l'plaiſir.

J'apperçois Jeannot, voyons en quel état eſt ſon cœur.



SCENE IV.

JEANNOT, GUILLAUME.

JEANNOT.

Air. *Romance de Daphné.*

HÉlas, nuit & jour j'ſoupire,
Dans mon cœur y a d'l'embarras;
Il brûle, il bat, & c'qu'eſt de pire,
Quand j'm'en plains on s'met à rire.
Eſt-c' donc un mal qu'on n'dit pas?

Ah! c'eſt vous que je charche, maître Guillaume.

GUILLAUME.

Hé bian, mon pauv' Jeannot, comment va la ſanté?

JEANNOT.

Hem! Fort mal, Monſieur Guillaume. Je n' mange plus, je n' dors plus.

Air N°. 4.

La nuit quand j'penſe à Jeannette,
On diroit qu'j'ai dés couſins;
J'fons des ſauts dans ma couchette
A réveiller les voiſins;
Comme l' battant d'une horloge,
Mon pouls va toujours trotant;
Comme un chevreau hors ſa loge,
Mon cœur va toujours ſautant.

GUILLAUME.

Que je te plains!

JEANNOT.

Même air.

Je ſens, quand j'voyons Jeannette,
Du plaiſir & du chagrin;
Je n'ſais pas ce que j'ſouhaitte,
Et le deſir va ſon train:
Quand al' me r'garde, je grille,
Ç'a m' fait perdre la raiſon.
Les yeux tant doux d'une Fille,

Avont-ils queuque poiſon?

GUILLAUME.

Pauv' malheureux!

JEANNOT.

Même air.

Je buvons de belle iau claire,
Pour appaiſer ce grand feu;
J'nous jettons dans la riviere,
Et j'n'y reſtons pas pour peu:
Je mettons dans not' ſalade
Des herb's de toutes façons;
Et j' n'en ſuis pas moins malade;
Ces r'med'-là ſont pourtant bons.

GUILLAUME.

Voilà un tarrible ſort qu'on t'a jetté là mon Enfant.

JEANNOT.

Et vous croyez qu'ça vient de Jeannette?

GUILLAUME.

Sans doute.

JEANNOT.

Mais alle eſt bien jeune pour ſavoir jetter des ſorts.

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que la ſcience viant d'bonne heure aux Filles?

JEANNOT.

Mais alle a l'air ſi ſimple.

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que les Filles cachont leux ſcience ?

JEANNOT.

Mais je n'y ai rien fait à Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt à cauſe de ça.

JEANNOT.

Pourquoi donc m'auroit-elle jetté un ſort ?

GUILLAUME.

Pour ſon plaiſir.

JEANNOT.

Qu'eſt-ce qui lui en reviendra ?

GUILLAUME.

Pas grand'choſe, du caractere dont je te connois.

JEANNOT.

Voyez ! qu'eſt-ce qui diroit ça de Jeannette ?

GUILLAUME.

Toutes les Filles ſont d'même : ces petites ſorcieres-là ne cherchont qu'à faire enrager les garçons.

JEANNOT.

Alles avont pourtant l'air ſi doux, ſi avenant !

GUILLAUME.

Tu n'as qu'à t'y fier.

JEANNOT.

Alles avont tant de charmes !

GUILLAUME.

C'eſt avec des charmes qu'on baille des ſorts.

JEANNOT.

Comment, Monſieur Guillaume, toutes ces petites gentilleſſes qui ſont venues à Jeannette depuis queuque temps....

GUILLAUME.

Sont des charmes diaboliques.

JEANNOT.

Ah! vous avez raiſon; car quand je regarde ça, je ſuis tout partroublé.

GUILLAUME.

Air. *Adieu, ma chère Maîtreſſe.*

Tian, ſi tu la r'garde encore,
Te v'là perdu ſans eſpoir.
Pour guarir l'mal qui t'dévore,
J't'avions défendu d'la voir.

JEANNOT.

Même air.

Ah! Guillaum' votre recette,
Ne m'eſt pas d'un grand ſecours:
J'ons biau n'pas r'garder Jeannette;
Hélas! je la voyons toujours.

GUILLAUME.

AIR N°. 5.

Hé! bian, pauvre fou,
Vois-la tout ton ſaoul,
Sois comme un matou

Qui court le guildou,
Ou comme un hibou,
Gémis dans ton trou.

JEANNOT.

Ah! je frisonne.

GUILLAUME.

Je t'abandonne :
Tu prendras la forme d'un loup-garou,
Et le diable après te tordra le cou.

JEANNOT.

Miséricorde ! je ne veux plus voir Jeannette.

GUILLAUME.

C'est le bon parti.

JEANNOT.

Mais ses charmes m'attireront encore maugré moi ; vous savez qu'un sorcilége est pus fort que nous ; si j'mettions du sel sur moi, Monsieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Tu ne ferois pas mal.

JEANNOT.

A propos de ça : j'ai entendu dire qu'on pouvoit renvoyer un sort sur celui qui l'a jetté.

GUILLAUME.

Cela se peut.

JEANNOT.

Apprenez-moi donc à renvoyer un sort, Monsieur Guillaume.

GUILLAUME.

Voilà ce qu'il faut faire : Tu t'enfermeras chez toi pendant quinze jours.

JEANNOT.

Tout ſeul ?

GUILLAUME.

Tout ſeul.

JEANNOT.

Sans voir Jeannette ?

GUILLAUME.

Sans voir Jeannette.

JEANNOT.

Oh ! je n'irai pas juſqu'à la quinzaine, Monſieur Guillaume, je mourrai.

GUILLAUME.

Oh ! que non. Enſuite tu mettras ſous ta cheminée un cœur de Tourterelle que tu larderas d'éguilles.

JEANNOT.

Oh ! je ne veux point. C'a f'roit mourir Jeannette. Donnez-moi d'autres ſecrets.

GUILLAUME.

Hé ! bien, ſi all' t'attire encor par ſes charmes, tu n'as qu'à lui tourner le dos en diſant : *Abracadabra.*

JEANNOT.

Abracadabra ?

GUILLAUME.

Oui, & tu t'enfuiras.

JEANNOT.

Et je ferai guéri ?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait ; mais tu iras trouver Madame d'Orville qui achevera ta guérison.

JEANNOT.

Air. *Quand le péril est agréable.*

Que me f'ra Madame d'Orville ?

GUILLAUME.

Al' te baillera des leçons;
Pour ôter le sort aux garçons,
C'est une femme habile.

JEANNETTE *dans la coulisse.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah ! M. Guillaume, v'là Jeannette qui donne à manger à ses petits poulets.

GUILLAUME.

Va-t-en.

JEANNETTE *dans la coulisse.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah ! Monsieur Guillaume, que ne suis-je un petit poulet !

GUILLAUME.

Tu fais de biaux souhaits ! c'est pour

leux couper le cou, que Jeannette les engraiſſe & les careſſe. Prens la fuite avant qu'elle te voye.

JEANNOT.

Mais, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Veux-tu t'en aller. Te voilà déja tout pâle.

JEANNOT.

Oui! Monſieur Guillaume. *Abracadabra.*



SCENE V.

GUILLAUME, JEANNETTE.

GUILLAUME.

AH, ah, ah, le pauvre innocent! v'là qui tourne bien pour moi.

JEANNETTE.

Monſieur Guillaume, n'ai-je pas vu Jeannot avec vous? Ce garçon-là me fait une peur terrible.

GUILLAUME.

Eh! c'eſt à cauſe de ça que vous venez le chercher?

JEANNETTE.

Dam' c'eſt pus fort que moi. J'ai tou-

jours envie d'être avec lui. Mes Compagnes disont que c'est l'tourment d'amour.

GUILLAUME.

Oui, c'est une maladie bian dangereuse pour les Filles.

JEANNETTE.

AIR No. 6.

Jeannette, hélas! n'fait plus qu'languir,
Si cela dure, il faut mourir. (*bis.*)
A chaque instant mon trouble augmente.

GUILLAUME.

Je n'avois pas tort.

JEANNETTE.

C'est un sort.

GUILLAUME.

C'est un sort!

JEANNETTE.

C'est un sort.
C'est un sort!

GUILLAUME.

C'est un sort.

JEANNETTE.

Oui, c'est un sort qui me tourmente.
Jeannette, hélas! n'fait plus qu'languir,
Si cela dure, il faut mourir. (*bis.*)

GUILLAUME.

Tatigué, que ce s'roit bian dommage! ça me fait peine de vous voir comme ça. Baillez-moi votre pouls.

JEANNETTE.

AIR N°. 7.

Ah! queu martyre!

GUILLAUME.

C'eſt un délire.
Vous n'dormez pas?

JEANNETTE.

La nuit, hélas!
Mon mal empire.

GUILLAUME.

Ou ou s'tiant ç'bobo là?

JEANNETTE.

Là, là.

GUILLAUME.

Et ce mal commença?

JEANNETTE.

Là, là.
Daignais me dire
Un r'mede à ça.

GUILLAUME.

AIR N°. 8.

Jeunette Jeannette,
Petite brunette,
J'trouvrons aiſément,
Vot' ſoulagement.
Jeunette Jeannette,
Petite brunette,
La bonne recette,
C'eſt un bon amant.

JEANNETTE.

Un Amant! Queuqu'c'eſt qu'ça, Monſieur Guillaume?

GUILLAUME.

Un Amant, c'eſt comme qui diroit un amoureux. Moi, par exemple.

JEANNETTE.

Oh! vous n'êtes pas un amoureux, vous.

GUILLAUME.

Pourquoi non?

JEANNETTE.

C'eſt qu'on dit que ce ſont les Amoureux qui baillent des ſorts, & vous n'êtes pas aſſez méchant pour être ſorcier.

GUILLAUME.

Il y a des Amoureux qui baillent des ſorts, & d'autres qui les guériſſent; les uns rendont les Filles triſtes, & les autres les rendent gaillardes. Moi, je ſuis de ceux qui les font rire.

JEANNETTE.

Ah! Monſieur Guillaume, vous ne pourrez jamais me faire rire, tant que j'penſerons à Jeannot.

GUILLAUME.

Pour vous en deshabituer, il faudra toujours être avec moi.

JEANNETTE.

C'a n'y f'roit rian, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Eſt-ce que vous'ennuyez avec moi ?

JEANNETTE.

Non pas à préſent, nous parlons de Jeannot.

GUILLAUME.

Eh! morgué, laiſſez-là vot' Jeannot; parlons de moi, ça vaut mieux.

Air. *Je n'irai plus à l'école.*

Viens, Jeannette,
Sur l'herbette,
Nous joûrons à mille petits jeux;
Tian, Guillaume
Eſt un homme
Qui rendra tous tes moments heureux.
A ton âge
Quel dommage
De céder aux ſoucis ennuyeux!
Bannis la mélancolie,
Le plaiſir rend plus jolie,
Eſſaye un peu de folie,
Et tu t'en trouveras beaucoup mieux.

JEANNETTE.

Oh! laiſſez-moi, je n'ai pas l'cœur à la danſe.

SCENE VI.

MDE. D'ORVILLE, GUILLAUME, JEANNETTE.

Madame D'ORVILLE.

MAître Guillaume, avez-vous parlé à Jeannot?

GUILLAUME.

Oui, Madame; il eſt toujours occupé de ſa ſorcellerie, ainſi que Jeannette.

Madame D'ORVILLE.

Hé! bien, ma petite, qu'eſt-ce que c'eſt? On dit qu'il t'a enſorcelée, ce méchant Jeannot.

JEANNETTE.

Oui, ma Maraine.

Madame D'ORVILLE.

Comment cela eſt-il donc arrivé?

JEANNETTE.

Ce fut tout dretement depis la Fête du Village. Jeannot m'apportit une petite corbeille garnie de ribans avec un bouquet.

GUILLAUME.

Un bouquet!.... juſtement.

JEANNETTE.

Ma Maraine, il voulit me l'attacher li même à mon côté; je l'laissai faire sans penser à mal.

Air. *Par des Fleurettes.*

Dans mon corset i' l'place ;
Mais drés qui m'touche, hélas !
Je sens eun' flâme, eun' glace,
Un trouble, un embarras.
Madame D'ORVILLE.
Ainsi l'on prend les Fillettes.
JEANNETTE.
J'en perds la tête à l'instant.
GUILLAUME.
On ensorcelle souvent
Par les Fleurettes.

JEANNETTE.

J'ons encor ce bouquet-là, ma Maraine, j'vous le ferai voir. Je crois que le sort est toujours dedans; car quand je le vois, je soupire.

Madame D'ORVILLE.

Défaites-vous de cela bien vîte, petite Fille.

GUILLAUME.

Je l' condamnons au feu.

JEANNETTE.

Ce n'est pas tout : en m'donnant un

bouquet, pour achever de m'enſorceler, il m'a donné encor un baiſer.

Madame D'ORVILLE.

Un baiſer!

JEANNETTE.

Oui, ma Maraine, je n'me défiois de rian, moi.

GUILLAUME.

Ce Jeannot eſt un petit drôle bien dangereux.

JEANNETTE.

Depuis ce temps-là...

Madame D'ORVILLE.

Depuis ce temps-là....

JEANNETTE.

AIR. N°. 9.

Dès que je vois paſſer Jeannot,
Tout auſſitôt j'm'arrête;
Quoique Jeannot ne diſe mot,
Près d'lui chacun m'paroît bête.
Quand il m'r'garde, il m'interdit,
J'deviens roug' comme eun' fraiſe:
Apparemment que l'on rougit,
Lorſque l'on eſt bien aiſe.

Madame D'ORVILLE.

Air. *Une faveur, Liſette; ou, Non, tu ne m'aime pas.*

Eh, comment donc, bien aiſe!

GUILLAUME.

Mais, vous n'y penſez pas.

JEANNETTE.

Dam', ne vous en déplaiſe,
Quand Jeannot ſuit mes pas...

Madame D'ORVILLE.

Vous en êtes contente ?

JEANNETTE.

Ça n' m'empêch' pas d'ſouffrir;
Mais quoique ç' mal tourmente,
Ça fait toujours plaiſir.

Madame D'ORVILLE.

Air. *Un ſoir revenoit Cadet; ou, c'eſt bien la faute du Guet.*

Plaiſir !

GUILLAUME.

Plaiſir !

JEANNETTE.

En un mot,
D'où viant qu' mon cœur ſaute ?

GUILLAUME.

C'eſt un charme de Jeannot.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute.

GUILLAUME.

Pour li vot' cœur va le trot.

Madame D'ORVILLE.

Vous brûlez pour ce marmot.

JEANNETTE.

C'eſt la faute de Jeannot,
Ce n'eſt pas ma faute.

Madame D'ORVILLE.

Il faut vous venger de lui, ma Filleule.

JEANNETTE.

Je n' ſaurions, ma Maraine; plus il m' fait de peine, moins j'ons de rancune; tout ce que je crains, c'eſt qu'il ne me faſſe encore queuque ſorcellerie.

Madame D'ORVILLE.

Pour éviter ce malheur, il faut rompre tout commerce avec lui.

GUILLAUME.

C'eſt mon avis.

Madame D'ORVILLE.

Il faut lui renvoyer tous les préſents qu'il vous a faits.

GUILLAUME.

Oui, tout ce qu'il baille eſt enſorcelé.

JEANNETTE.

Air. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Je ferai ce qu'on me conſeille :
Je lui rendrai ſes ribans, ſa corbeille,
Et ſon bouquet quoique fané.

GUILLAUME.

Fort bien.

Madame D'ORVILLE.

Je vous le recommande.

JEANNETTE.

Mais le baiſer qu'il m'a donné,

Faudra-t-il auſſi que j' l'lui rende.

GUILLAUME.

Non, non, c'eſt à moi à qui vous le rendrez.

JEANNETTE.

Oh ! Monſieur Guillaume, il appartient à Jeannot; faut d' la conſcience.

Madame D'ORVILLE.

Monſieur le Maréchal, voilà un ſort qui me paroît difficile à lever.

GUILLAUME.

C'eſt vrai, Madame; mais i' n'faut déſeſpérer de rian.

Madame D'ORVILLE.

Allez donc chercher Jeannot & me l'envoyez, afin qu'il me conſulte à mon tour.

GUILLAUME.

Oui, Madame.

Il ſort.

SCENE VII.

Mdme. D'ORVILLE, JEANNETTE.

Madame D'ORVILLE.

ET vous, Jeannette, je vous défends de ſonger à lui, & d'écouter ce qu'il vous dira.

AIR. N°. 10.

Écouter, c'eſt ſe rendre,
Et vous en auriez après
Des regrets ;
L'amour peut vous ſurprendre,
N'éprouvez jamais
Ses traits.
Hélas par innocence,
Vous pourriez, ſans y ſonger,
Vous engager :
Par mon expérience,
J'en connois le danger.

Adieu, mon Enfant, allez vous divertir avec vos petites Compagnes, & n'ayez plus aucun ſouci.

SCENE VIII.

JEANNETTE.

OH ! divertiſſez-vous : c'eſt bien aiſé à dire.

AIR. N° 11.

Étant jeunette,
J'm'amuſois à de petits jeux,
La climuſette,
M'rendoit l'cœur joyeux,
Mon eſprit charche & travaille,
Et je bâille,
Oh ! dam' moi,
Je n'ſais pourquoi.
Queuqu'part qu'j'aille,
L'ennui
Me ſuit aujourd'hui.
Quand on eſt grande,
Si les p'tits jeux
Sont ennuyeux,
Je me demande
Ç'qu'il faut fair' de mieux.

AIR N°. 12.

L'alouette
Guillerette,
Chante tout le jour :
L'moineau qui vous la guette,
Voltige à l'entour ;

Le cocq, près d'ſa poulette,
Va s'ragaillardir,
Elle fait co, codette,
Et c'eſt de plaiſir;
Nos pigeons, s'ébattons,
Roucoulons,
Et s'bectons;
Not' troupeau ſur l'herbette,
Toujours jouant, ſautant,
A l'air content,
A l'air content,
Et n'y a qu'la pauv' Jeannette
Qui, bien loin d'en faire autant,
N'a qu'du tourment,
N'a qu'du tourment. (*bis.*)

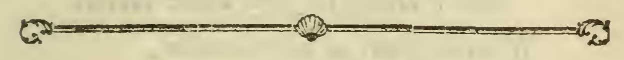
J'apperçois Jeannot, v'là l'émotion qui me r'prend. Obéiſſons à ma Maraine : il faut rompre tout commerce avec lui, & pour commencer, j'allons charcher les préſents qu'il m'a faits, pour les lui rendre.

SCENE IX.

JEANNOT.

MOrgué! tatigué! je n'ſaurois durer davantage com'ça, il faut qu'ça finiſſe. J'voulons voir Jeannette pour la derniere fois, & ſi alle ne veut pas m'ren-

dre ma liberté, à préſent que je ſais repouſſer un ſort, nous varrons beau jeu. La voilà, je ſuis déja tout tremblant. Allons, Jeannot, de la fermeté.



SCENE X.

JEANNOT, JEANNETTE *avec un panier où il y a des rubans & un bouquet.*

JEANNETTE.

AH! je ſuis bian aiſe de vous trouver, Monſieur Jeannot.

JEANNOT.

Hé bien... & moi itou, Mademoiſelle Jeannette. Courage.

JEANNETTE.

J'voudrois bian ſavoir, Monſieur Jeannot pourquoi vous me traitez de la magniere que vous faites?

JEANNOT.

J'voudrois bian ſavoir, Mademoiſelle Jeannette, d'où viant qu'vous me choiſiſſez pour le ſujet d'vot' malice?

JEANNETTE.

Moi d'la malice?

JEANNOT.

Pargué! qui de nous deux a jetté un ſort à l'autre?

JEANNETTE.
Tu le ſais bian, méchant, c'eſt toi.
JEANNOT.
C'eſt bian toi-même.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

Tous les jours tu m'enſorcelle,
Par tes charmes, par tes ſoins.
JEANNETTE.
Oh ! j'ai plus de cent témoins
Que c'eſt toi......
JEANNOT.
C'eſt toi, Cruelle.
JEANNETTE.
Ça, Jeannot, en bonne foi.....
JEANNOT.
Qu'eſt-ç' qui m' trouble la çarvelle ?
Ça Jeannette, en bonne foi,
Diras-tu que ç' n'eſt pas toi ?

JEANNETTE.
Air : *Je m'en vais à la riviere.*
Souvians-toi d'un jour de Fête,
Que tu m' donnis un bouquet ;
M'l'attachant d'un air honnête,
M'embraſſant quand ça fut fait.
Ça, Jeannot, en bonne foi,
Qu'eſt-ç' qui m' fait tourner la tête ?
Ça, Jeannot, en bonne foi,
Diras-tu que ç' n'eſt pas toi ?

JEANNOT.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*
Dis-moi quel pouvoir m'attire

Dès l'Aurore ſur tes pas ?
Je m' déplaît où tu n'es pas,
Je languis & je ſoupire.
Ça, Jeannette, en bonne foi,
Qu'eſt-ç' qui cauſe mon martyre ?
Ça, Jeannette, &c.

JEANNETTE.

Air : *Je m'en vais à la riviere.*

La nuit, pour peu que j'ſommeil!e,
Dans mes rêves, je te vois ;
En ſurſaut, j'prête l'oreille,
Croyant entendre ta voix.
Ça, Jeannot, en bonne foi,
Si matin, qu'eſt-ç' qui m'éveille ?
Ça, Jeannot, &c.

JEANNOT.

Air : *Dans le fond d'une Ecurie.*

D'ma volonté tu diſpoſe,
Je n'ſuis plus maître de moi,
Tout c' que tu m' dis eſt un' loi,
Tout c' que tu fais m'en impoſe.
Ça, Jannette, en bonne foi,
De tout ça qu'eſt-ç' qu'eſt la cauſe ?
Ça, Jeannette, &c.

JEANNETTE.

Air : *Je m'en vais à la riviere.*

Ce n'eſt qu'avec moi qu' tu cauſe,

Et tu m' baille des présens,
A moi seul' tu donne queuqu' chose:
Tian, n'v'là t-il pas tes ribans?
Ça, Jeannot, en bonne foi,
D'mon tourment quelle est la cause?
Ça, Jeannot, en bonne foi,
Diras-tu que c' n'est pas toi?

JEANNOT.

Air: *Un jour sur la Fougere.* N°. 13.

Au moment que j't'écoute,
Je m' sens encor troubler,
JEANNETTE.
Moi, j'te troublons?
JEANNOT.
Sans doute,
Et Je n'veux plus t'parler.
JEANNETTE.
C'est moi que l'mal oppresse,
Tu t' plais à m'voir souffrir.
JEANNOT.
Me feras-tu languir sans cesse?
JEANNETTE.
Me feras-tu mourrir.

JEANNOT.

Tu n'veux donc pas avoir pitié de Jeannot?

JEANNETTE.

Tu n'veux donc pas avoir pitié de Jeannette?

Air. *L'Allemande Suiſſe.*

V'là qu'eſt fini,
Tu s'ras puni
Du ſorcilege
Qui m'tendoit un piege.

JEANNOT.

Allons au fait :
Je n'ai rien fait.

JEANNETTE.

Va, va, je ſais de bout en bout,
Tout.

JEANNOT.

Tu m'perçois le cœur
En douceur.
Queu noirceur ! (*à part.*)
Une couleuvre eſt moins cruelle
Qu'elle.
(*à Jeannette.*)
Moi qui t'aimois,
T'eſtimois,
Plus qu' jamais......
Hélas ! je m'croyois près de toi,
Roi.

JEANNETTE.

Quand j'te voyois,
J'te croyois
Avec moi
D'ſi bonne foi !
J'étois du ſoin qui t'occupe,
Dupe.
Rompons tous deux.

JEANNOT.

Je le veux ;
Tiens, Jeannot,

Sans dir' mot,
S'enfuira s'il t'apperçoit.

JEANNETTE.

Soit.
J'n'écout'rons plus ton caquet.
(Elle jette à Jeannot, le bouquet, les rubans, & le panier.)
V'là ton bouquet,
Ton paquet
D'ribans ;
J'envoy' tout au barniquet,
V'là tes présents
Que j'te rends,
Prends.

JEANNOT *s'éloignant tout épouvanté.*

Je s'rois niais
Si j'y touchois ;
L'y a d'l'artifice,
Du maléfice,
Et tu fais
Ça tout exprès ;
Sur d'autres jette tes sorts,
Sors.

JEANNETTE.

Sors toi-même, je suis chez ma Maraine.

JEANNOT.

Hé bian, c'est ta Maraine qui m'a envoyé chercher pour me guérir.

JEANNETTE.

Pour te guérir?

JEANNOT.

Ça te fache? Oui, pour me guérir,

& pour m'empêcher de t'aimer encore.

JEANNETTE.

Eh! si tu m'aimes, mon cher Jeannot.....

JEANNOT.

Mon cher Jeannot! ah la traîtresse! v'là ma fievre qui augmente.

JEANNETTE.

Qu'est-ce que tu y gagneras quand j's'rons mort?

JEANNOT.

Air: *Mam'sel' Javot'.*

Mam'sel' Jeannett' finissez donc;
Car ça m'trouble,
Car ça r'double,

JEANNOT ET JEANNETTE.

Mam'sel' Jeannett', } finissez donc
Monsieur Jeannot, }
Car ça m'trouble la raison. (*fin.*)

JEANNETTE.

Eh! qu't'a fait c'te pauv' Jeannette?

JEANNOT.

Eh! qu't'a fait ce pauv' garçon?

JEANNETTE.

Moi qui t'caressois.

JEANNOT.

Moi qui t'cherissois.

JEANNETTE.

Agit-on
De cette façon?

JEANNOT ET JEANNETTE.

Mam'sel' Jeannett', } finissez donc;
Monsieur Jeannot, }
Car ça m'trouble la raison. (*fin.*)

JEANNOT.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

J'étouffe.

JEANNOT.

Tiens, Jeannette, prends garde à toi: tu ne ſais pas que j'avons itou le pouvoir de la ſorcellerie.

JEANNETTE.

Je ne le ſais que trop.

JEANNOT.

Hé bien, rends-moi mon repos de bonne grace.

JEANNETTE.

Rends-moi le mien.

JEANNOT.

Ah! tu veux donc toujours te gobarger de moi? Morgué, c'en eſt trop: r'pouſſons l'ſort, tournons-lui l'dos. *Abracadabra.*

JEANNETTE.

Ah! le voilà qui dit des paroles.

JEANNOT.

Oh! c'n'eſt pas tout: j'avons un cœur de tourterelle.

JEANNETTE.

Ah! le malheureux!

JEANNOT.

Avec des éguilles.

JEANNETTE.

Au ſecours, ma Maraine, au ſecours.

JEANNOT.

Abracadabra.

JEANNETTE.

Ecoute, Jeannot.

JEANNOT.

Ne m'approche pas.

JEANNETTE.

J'allons nous plaindre au Procureur Fiſcal de tes méchancetés.

JEANNOT.

J'frons itou not' plainte.

SCENE XI.

Mdme. D'ORVILLE, JEANNETTE. JEANNOT.

Madame D'ORVILLE.

QU'eſt-ce qu'il y a donc, mes enfants? Vous êtes en querelle!

JEANNETTE.

Ma Maraine, c'eſt Jeannot qui n'ceſſe de m'tourmenter avec ſa ſorcellerie. Je vians d'lui rendre tous ſes préſents & l'ſort ne ſe paſſe pas; j'ai toujours du plaiſir à voir Jeannot.

Madame D'ORVILLE.

Et vous, Jeannot?

JEANNOT.

Et moi auſſi, Madame; car c'eſt elle qui eſt une enchanteuſe.

JEANNETTE.

Tais-toi, méchant, je ſuis dans une colere.... dans une agitation..... Oh! j'te battrois de bon cœur, ſi j'n'avois pas peur de t'faire du mal.

Madame D'ORVILLE.

Modérez-vous, Jeannette; vous, Jeannot, dites-moi....

JEANNOT.

Ah! Madame, je ne peux rian dire, je n'peux pas parler....

Madame D'ORVILLE.

Pourquoi?

JEANNOT.

C'eſt que Jeannette eſt toujours là. Fi, n'eſt-elle pas honteuſe d'être jolie com' ça pour le tourment du pauvre monde.

Madame D'ORVILLE.

Retirez-vous, Jeannette.

JEANNETTE.

Je n'ſaurois, ma Maraine, Jeannot m'en empêche; dites-lui qu'il s'en aille le premier.

Madame D'ORVILLE.

Que de raiſons! obéiſſez.

JEANNETTE.

Oh! le vilain Jeannot!

Madame D'ORVILLE.

Encore!

SCENE XII.

Madame D'ORVILLE, JEANNOT.

JEANNOT.

NE la grondez pas, Madame.

Madame D'ORVILLE.

Tu es bien bon de me parler pour elle.

(A part, en regardant Jeannot.)

La jolie taille !

JEANNOT.

Oui, je n'le devrois pas après ce qu'elle m'a fait; car c'eſt bien vrai qu'elle m'a jetté un ſort.

Madame D'ORVILLE.

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Oui, oui, j'en ſais l'hiſtoire,
Ce fut par un baiſer.

JEANNOT.

Quelle malice noire !
M'y devois-je expoſer ?
Mais eſt-ce que ça s'devine !
Ce baiſer plein d'douceur,
Hélas ! fut une épine
Qui me perça le cœur.

Madame D'ORVILLE *à part.*

Les beaux cheveux !

JEANNOT.

Air : *Ma Mere a du pouvoir beaucoup.*

Pour à ç'al fin d' chaſſer mon mal,
J'ons conſulté Guillaume l'Maréchal.

Madame D'ORVILLE.

Il faut qu'un autre y remédie,
Il n'entend pas ta maladie.

JEANNOT.

Guillaume eſt pourtant bien ſavant, Madame ; car vous vous ſouvenez bien que l'an paſſé tous les animaux de not' farme crevions d'un maléfice qu'un envieux leux avoit jetté. Guillaume les a ſauvés, & m'eſt avis que puiſqu'il a bien guéri not' bétet, il me guérira bien itou.

Madame D'ORVILLE.

Va, j'en ſais là-deſſus plus que Maître Guillaume.

AIR. N°. 14.

De l'amour, c'eſt un charmant délire ;
Tôt ou tard, tout ce qui reſpire,
Doit l'éprouver à ſon tour.
Ces Troupeaux,
Ces Oiſeaux,
Tout ſoupire.
Tout reſſent l'empire
De l'amour.

JEANNOT.

Comment, ces chevreaux, ces moutons ?......

Madame D'ORVILLE.

Bondiſſent d'amour.

JEANNOT.

Ces oiſeaux ? ......

Madame D'ORVILLE.

Gémiſſent d'amour. Tout dans l'univers eſt ſujet au tourment d'amour.

JEANNOT.

Et comment ſe guériſſent-ils ?

Madame D'ORVILLE.

Tout naturellement.

Air : *Sans le ſavoir.*

Ce que ton cœur ſent pour Jeannette,
Eſt une influence ſecrette.

JEANNOT.

J'avons peine à vous concevoir.

Madame D'ORVILLE.

C'eſt une pente naturelle,
Rien ne réſiſte à ſon pouvoir ;
Enfin l'un & l'autre on s'enſorcelle,
Sans le ſavoir.

Tu m'as déja enſorcellée plus d'à moitié, mon cher Jeannot.

JEANNOT.

Moi, Madame !

Madame D'ORVILLE.

Toi-même ; mais cela ne m'inquiete pas.

JEANNOT.

Ce n'eſt donc pas la faute de Jeannette ſi......

Madame D'ORVILLE.

Pas plus que la tienne.

JEANNOT.

Je vais au plus vîte lui demander pardon de ce que j'lui ai dit.

Madame D'ORVILLE.

Ne t'expoſe pas davantage à la voir, reſte avec moi.

Air : *Ah ! Nicolas, ſois-moi fidele.*

Tout autant qu'elle j'ai des charmes.

JEANNOT.

Quoi ! vous avez des charm' auſſi !
I' n' fait pas bon pour nous ici :
Adieu.

Madame D'ORVILLE.

D'où naiſſent tes allarmes ?

JEANNOT.

C'eſt qu'mon tourment d'viendroit plus fort ;
C'eſt bien aſſez pour moi d'un ſort.

Madame D'ORVILLE.

Raſſures-toi, nous nous guérirons enſemble.

JEANNOT.

Eſt-c' que je n'pourions me guérir de même avec Jeannette ? Vous li montrerez vos ſecrets.

Madame

Madame D'ORVILLE.

Oh ! non. Ecoute-moi, Jeannot ; je veux faire ta fortune. Quoique tu sois le fils d'un Fermier, tu es d'une famille honnête, & quand je t'aurai fait donner une éducation convenable, je t'épouserai. Je ne te guérirai qu'à cette condition ; y consens-tu ?

JEANNOT.

Tout comme il vous plaira, Madame, pourvu que je sois quitte de ce maudit tourment d'amour.

Madame D'ORVILLE.

Je vais parler à ton pere à ce sujet. Prends courage, ton sort s'en ira comme il est venu.

AIR : N° 15.

Que l'innocence
Doit plaire dans ce jeune Amant !
Mais s'il trahit notre espérance,
C'est un grand défaut en aimant,
Que l'innocence.

SCENE XIII.

JEANNOT, JEANNETTE.

JEANNOT.

AH ! te voilà, Jeannette ; il y a bien des nouvelles, va.

JEANNETTE.

J'ons tout acouté. Ma Maraine eſt donc auſſi enſorcelée ?

JEANNOT.

Dam' c'n'eſt pas ma faute ; elle dit qu'on s'enſorcelle ſans le ſavoir ; par ainſi je n'te voulons plus d'mal.

JEANNETTE.

Ni moi non plus.

JEANNOT.

Tu n'avois pas deſſein de m'tourmenter.

JEANNETTE.

Le mal que j'te veux m'arrive. Tout ce qui me fâche, c'eſt de t'voir ſouffrir.

JEANNOT.

Madame d'Orville & moi j'nous guérirons de compagnie.

JEANNETTE.

Et, qu'eſt-ce qui me guérira moi ?

JEANNOT.

Hé ! bien, eſſayons de nous guérir enſemble, il en arrivera tout ce qui pourra.

JEANNETTE.

C'eſt bien dit ; mais comment faut-il s'y prendre ?

JEANNOT.

AIR : *Frappons fort.*

Regardons ces troupeaux,

C'eſt d'amour qu'ils bondiſſent;
Écoutons ces oiſeaux,
C'eſt d'amour qu'ils gémiſſent.
Comme eux chantons,
Et ſautons,
Pour qu'nos peines finiſſent.

ENSEMBLE.

Comme eux chantons & danſons,
Profitons d'leux l'çons.

JEANNOT.

Sais-tu quelques chanſons, Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, écoute, j'vais commencer.

Ronde. AIR: N° 16.

Près d'un ruiſſeau dans le vallon,
La verdrillon, la verdrille;
Il étoit une jeune fille,
Verdrillon, verdrillette, verdrille.
Qui vouloit prendre un papillon,
La verdrillette, la verdrillon.

Qui vouloit prendre un papillon,
La verdrillon, &c.
La v'là qui court & qui ſautille,
Verdrillon, &c.
Faiſant voler ſon cotillon,
La verdrillette, &c.

Faiſant voler ſon cotillon,
La verdrillon, &c.
Dans le jonc ſon pied s'entortille,

Verdrillon, &c.
Et la v'là dans l'eau tout d'ſon long,
La verdrillette, &c.

Et la v'là dans l'eau tout d'ſon long,
La verdrillon, &c.
A ſon ſecours vint un bon drille,
Verdrillon, &c.
Qui la r'péchit comme un poiſſon,
La verdrillette, &c.

Qui la r'pêchit comme un poiſſon,
La verdrillon, &c.
Réconnoiſſante autant qu'gentille,
Verdrillon, &c.
El' l'en r'mercie à la maiſon,
La verdrillette, &c.

Ça t'guérit-il, Jeannot ?

JEANNOT.

Non, Jeannette.

JEANNETTE.

Ni moi non plus.

JEANNOT.

Hé! bien ; ſautons comme nos chevres, & courons l'un après l'autre.

(Ils ſautent, danſent & courent l'un après l'autre.)

JEANNETTE.

Ça t'guérit-il, Jeannot?

JEANNOT.

Non, Jeannette.

JEANNETTE.

Ni moi non plus.

JEANNOT.

Tiens, v'là des moutons qui dorment là-bas, c'eſt peut-êtr' comm' ça qu'ils ſe guériſſent naturellement ; eſſayons de dormir.

JEANNETTE.

Eſſayons.

JEANNOT.

Allons nous aſſeoir ſur ce gazon ; toi d'un côté, moi de l'autre.

JEANNETTE.

C'eſt bien dit : bon ſoir, Jeannot.

JEANNOT.

Bon ſoir, Jeannette.

JEANNETTE.

AIR : *L'amour me fait un lon lan la.*

Ah ! le maudit ramage
Qui trouble not' repos !
Mais voyez quel tapage
Font ces petits oiſeaux !
Laiſſez-nous donc dormir,
Nous voulons nous guérir.

JEANNOT.

Même air.

Ces moutons dans la plaine
Se battront-ils toujours ?
Vents, r'tenez votre haleine,
Cigales, taiſez-vous.
Laiſſez, &c.

DUO.

AIR : N°. 17.

JEANNETTE.

Ah ! dors-tu, Jeannot ?
JEANNOT.
Paix donc, ne dis mot.
JEANNETTE.
Comme eſt-ce que ton cœur va ?
JEANNOT.
C'eſt même ſouffrance.
JEANNETTE.
Je perds toute eſpérance.
JEANNOT.
Si j'approchions là ?
JEANNETTE.
Eh ! bien qu'eſt qu'ça f'ra ?
Tien,
Tout ca n'vaut rien,
Quittons-nous vîte.
Mon cœur palpite.
Quittons-nous vîte.
JEANNOT.
Le mien s'agite.
Hélas ! Jeannette, hélas !
Ne nous r'butons pas :
Mets ta main dans la mienne.
JEANNETTE.
Ah ! qu'à ça n'tienne.
JEANNOT.
Oh ! tatidienne !
Mon cœur, mon cœur va le trot.

JEANNETTE.
C'en eſt trop,
Jeannot;
J'ſouffrons davantage.
JEANNOT.
Efforts ſuperflus !
Je n'ſais rien de plus :
J'enrage.
Par la mordienne !
R'mets ta main dans la mienne.
Ne t'en déplaiſe,
Faut que j'la baiſe.
JEANNETTE.
Tian, bais'-la ſi tu veux,
Bais-les tout' lés deux
JEANNOT.
L'tourment s'appaiſe.
JEANNETTE.
Prenons courage.
JEANNOT.
Ah ! ça m'ſoulage.
Oui,
Quand j'bais' ta main,
Je ſens ſoudain
Qu'mon mal s'appaiſe.
JEANNETTE.
Moi ça m'fait plaiſir.
JEANNOT.
C'eſt qu'j'allons guérir.
JEANNETTE, JEANNOT.
Enſemble. { Je ris, je ris d'aiſe.
{ Je ris, je ris d'aiſe.

JEANNETTE.
Oui, ça m'fait plaisir.

JEANNOT.
C'est qu'j'allons guérir.

JEANNETTE, JEANNOT.

Ensemble. { Je ris, je ris d'aise.
Je ris, je ris d'aise.

JEANNETTE.

Ecoute, Jeannot ; v'là eun' drôle de maladie, au moins.

JEANNOT.

Ca m'fait songer à c'que m'a dit ta Maraine. Un sort s'en va comme il est venu.

AIR : N°. 18.

Tu sais que l'sort qui nous dévore
Nous est venu par un baiser.
Il faut, pour l'appaiser,
T'en donner un encore.
Veux tu, Jeannette ?

JEANNETTE.
Eh ! mais, oui-dà.

JEANNOT.
Voyons, voyons, comment ça f'ra.
Essayons ça.
M'en coûtât-il la vie,
Contentons mon envie.

GUILLAUME.
Alte-là.

Lorsqu'ils sont prêts à s'embrasser, Guillaume paroît & les en empêche.

SCENE XIV. & derniere.

JEANNOT, JEANNETTE, GUILLAUME, Me D'ORVILLE.

GUILLAUME.

AH! ah! tatigué, j'arrivons bien à propos.

AIR : *Eh! n'v'là-t-il pas que j'aime?*

Morgué Jeannot n'eſt pas ſi ſot.
Madame D'ORVILLE.
Comment donc!
JEANNETTE.
Ma Maraine,
J'voulions, en guériſſant Jeannot,
Vous épargner c'te peine.

Madame D'ORVILLE.

Vous êtes trop obligeante! C'eſt un devoir dont je veux bien me charger en l'épouſant. Et vous Jeannette;

AIR. *Eh! marions-nous donc.*

Pour chaſſer votre maladie,
Avec Guillaume on vous marie.
GUILLAUME.
Oui, c'eſt l'antidote qu'il faut,
Marions-nous au plutôt.

Madame D'ORVILLE.

L'acceptez-vous ?

JEANNETTE.

Oui, ma Maraine,
Pourvu que j'puiſſe après ſans gêne,
Toujours voir Jeannot.

GUILLAUME.

En ce cas
Ne nous marions pas.

Madame D'ORVILLE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jeannot, moi qui t'aime ſi fort !.....

JEANNOT.

Je ne me plains plus de mon ſort.

GUILLAUME *à Madame d'Orville.*

J'ons pris mon parti, prenez l'vôtre.

Madame D'ORVILLE *à Jeannot.*

Moi qui voulois te ſecourir !

JEANNOT *montrant Jeannette.*

J'aim' mieux avec elle en mourir,
Que d'en guérir avec une autre.

Madame D'ORVILLE.

C'en eſt fait, mes enfants, vous vous aimez de trop bonne foi, pour que je vous ſois contraire ; c'eſt vous deux que je marie.

JEANNOT.

AIR : *Près du Cours, un fiacre habile.*

Que ferois-je en mariage ?

Madame D'ORVILLE.
Te voilà dans l'embarras.
GUILLAUME.
On n't'en dit pas davantage;
Mais bientôt tu t'inſtruiras,
Je m'l'imagine:
Ce que l'eſprit ne fait pas,
Le cœur le d'vine.

Madame D'ORVILLE.

Allons, que tous les garçons & les filles du Village ſe raſſemblent pour célébrer ici le mariage de Jeannot & de Jeannette.

QUATUOR.

AIR: *Si Margoton avoit voulu.*

JEANNOT & JEANNETTE.
Ma cher' Jeannette, } d'nos amours
Mon cher Jeannot, }
Rien ne pourra troubler le cours;
Je t'aimerai toujours,
Tous ensemble. Oui toujours, toujours, toujours;
Jamais de nos amours
Rien ne troublera le cours.
GUILLAUME.
Mes chers enfants, à vos amours
Guillaume laiſſe un libre cours.
(*à part.*) Ça n'dur'ra pas toujours.
La, la, la, la, la, la, la,
Ça n'dur'ra pas toujours;
Les amours ont beſoin d'ſecours.

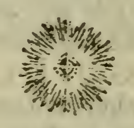
Madame D'ORVILLE.

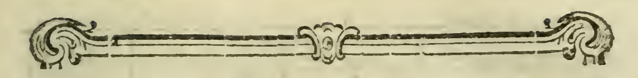
Tous ensemble.
Mes enfants, que de vos amours
Rien ne puisse troubler les cœurs;
Il faut s'aimer toujours.
Oui, toujours, toujours, toujours;
Jamais de vos amours
Rien ne troublera le cours.

DIVERTISSEMENT.

AIR : *Chantons les amours de Jeanne.*

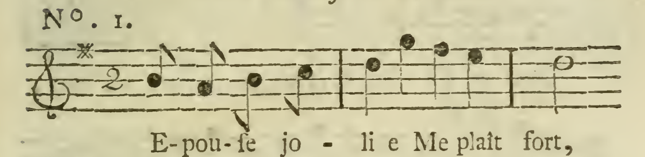
Chantons Jeannot & Jeannette;
Chantons Jeannette & Jeannot.
On n'est pas dupe, étant jeunette;
Quand on est jeune on n'est pas sot.
Chantons Jeannette;
Chantons Jeannot.
Chantons les amours de Jeannot, Jeannette;
Chantons à l'envi Jeannette & Jeannot.

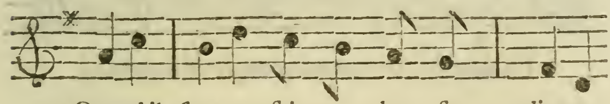


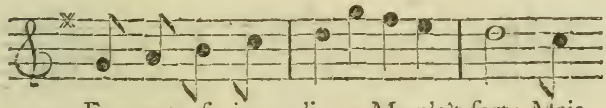


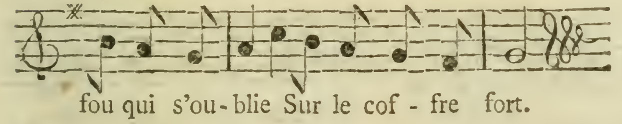
AIRS
Des Enſorcelés.

N°. 1.

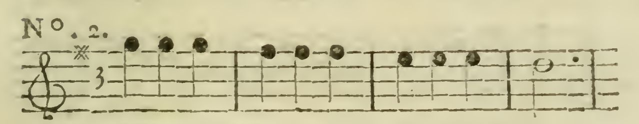








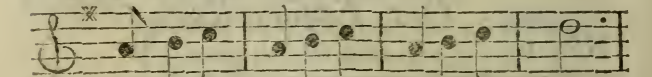
N°. 2.







Moi qu'on nommoit la fleur des Maré - chaux,



Pour un' Fil - let - te, j'né - gli - ge mes ch'vaux,

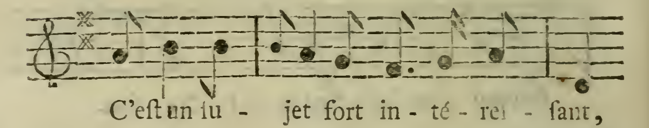


Et je n'fais plus qu'm'occuper de mes maux.

N°. 3.



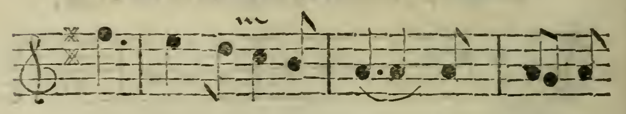
J'ai de le voir un de - ſir preſ - ſant;



C'eſt un ſu - jet fort in - té - reſ - ſant,



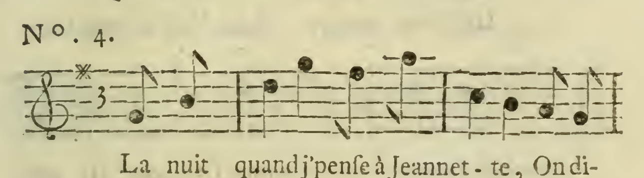
Lors qu'à ſon âge un cœur in - no - cent

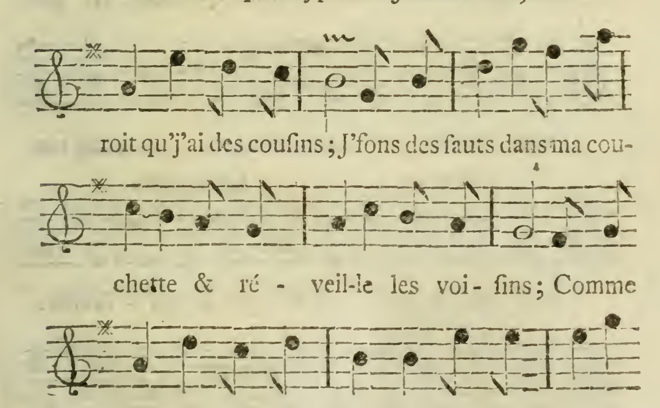


ſeul. Un amour naiſ - ſant. Ou eſt d'un


feu si pur, Sur. Ces é- tour- dis ac-
tifs, Vifs, Sont sou - vent des Ga- lants Lents,
Qui n'ont au - cuns ta - lents.

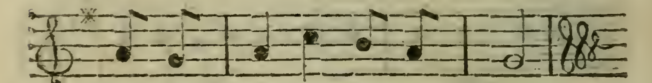
N°. 4.


La nuit quand j'pense à Jeannet - te, On di-


roit qu'j'ai des cousins; J'fons des sauts dans ma cou-
chette & ré - veil-le les voi- sins; Comme
l'battant d'une hor - lo - ge, Mon pouls va tou-

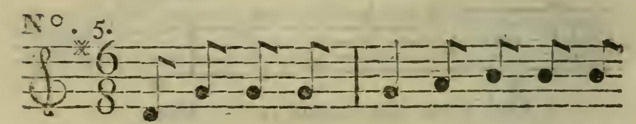


jours tro- tant; Comme un Chevreau hors ſa loge,

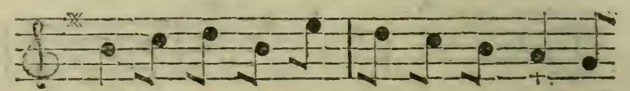


Mon cœur va tou- jours ſau - tant.

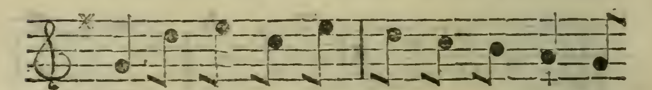
N°. 5.



Hé! bian, pauvre fou, Vois là tout ton

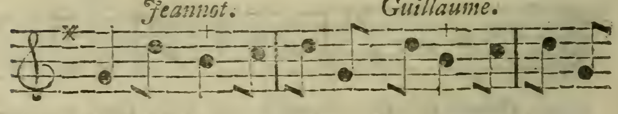


ſaoul, Sois comme un ma - tou Qui court le guil-

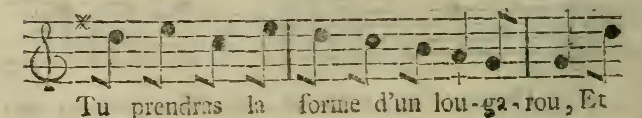


dou, Ou comme un hi - bou, Gé-mis dans ton

Jeannot. *Guillaume.*

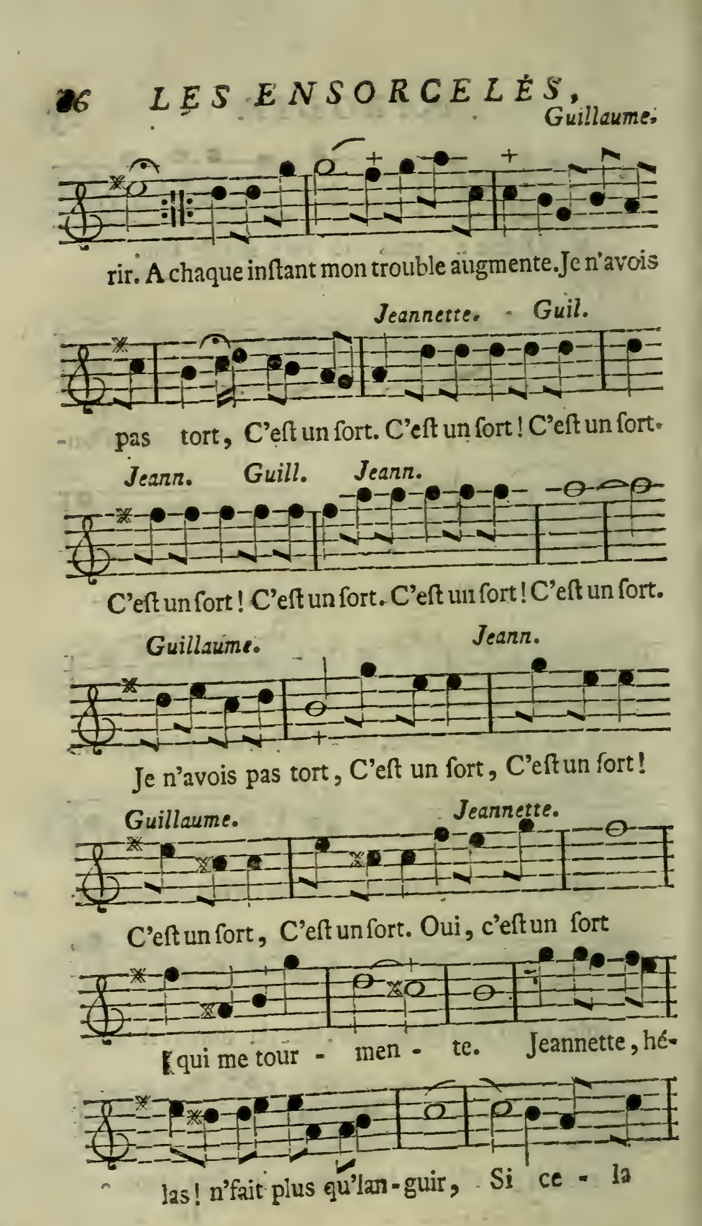


trou. Ah! je friſ- ſonne. Je t'aban - donne:



Tu prendras la forme d'un lou-ga-rou, Et


le Diable a - près te tor- dra le cou.
N°. 6.
Jeannette, hé - - las! n'fait plus qu'lan-
gu - ir: Si ce - la dure, il faut mou-
rir. Jean - nette, hé - las! n'fait plus qu'lan-
guir, Jeannette, hé-las! n'fait plus qu'lan-
guir, n'fait plus qu'languir, si ce-la dure, il faut
mourir, Si ce - la dure, il faut mou -


Guillaume.
rir. A chaque inſtant mon trouble augmente. Je n'avois
Jeannette. Guil.
pas tort, C'eſt un ſort. C'eſt un ſort! C'eſt un ſort.
Jeann. Guill. Jeann.
C'eſt un ſort! C'eſt un ſort. C'eſt un ſort! C'eſt un ſort.
Guillaume. Jeann.
Je n'avois pas tort, C'eſt un ſort, C'eſt un ſort!
Guillaume. Jeannette.
C'eſt un ſort, C'eſt un ſort. Oui, c'eſt un ſort
qui me tour - men - te. Jeannette, hé-
las! n'fait plus qu'lan-guir, Si ce - la

dure, il faut mou - rir, Si ce - la dure,

il faut mou - rir.

N°. 7. *Jeannette.* *Guillaume.*

Ah! queu mar - - ty - re! C'eſt

un dé - li - re. Vous n'dor-mez pas?

Jeannette

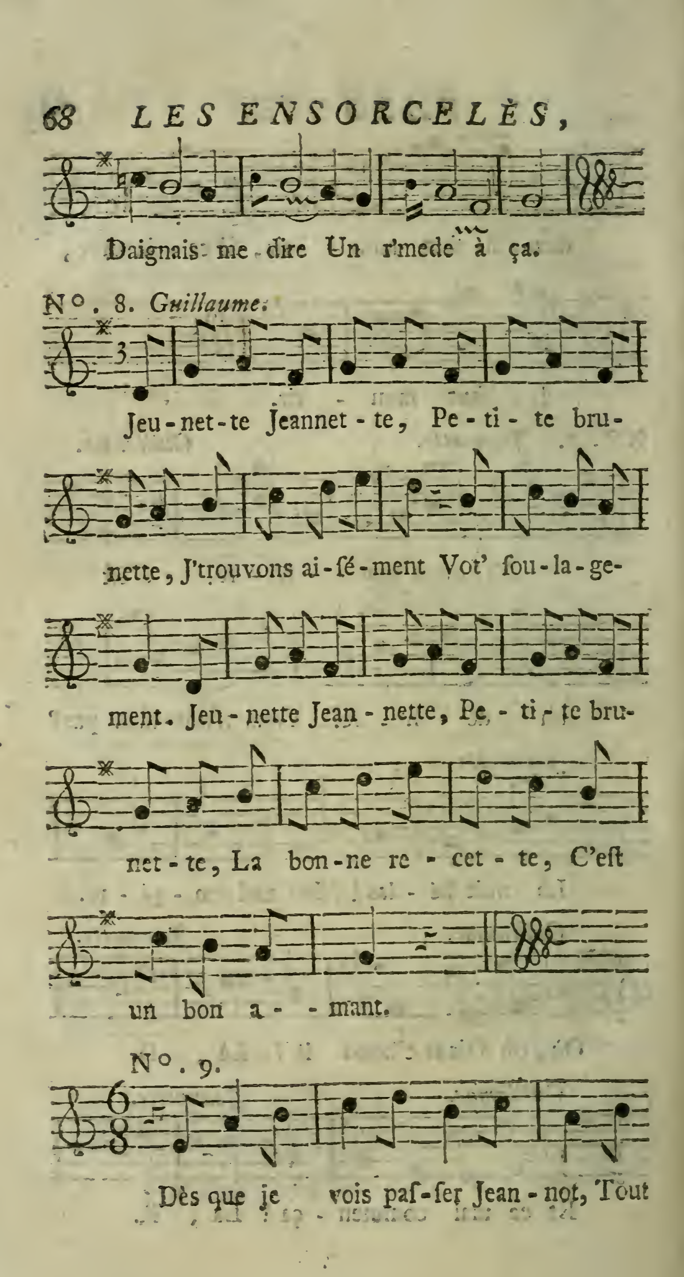
La nuit hé - las! Mon mal em - pi - re.

Guillaume. *Jeannette.*

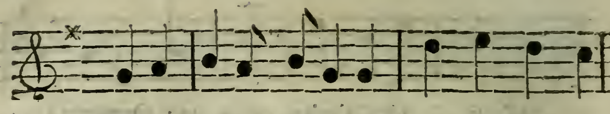
Où, où s'tiant c'bobo là? Là, là.

Guillamue. *Jeannette.*

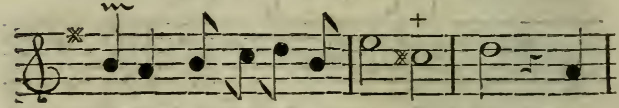
Et ce mal commen - ça? Là, là.


Daignais me dire Un r'mede à ça.
N°. 8. *Guillaume.*
Jeu-net-te Jeannet-te, Pe-ti-te bru-
nette, J'trouvons ai-sé-ment Vot' sou-la-ge-
ment. Jeu-nette Jean-nette, Pe-ti-te bru-
net-te, La bon-ne re-cet-te, C'est
un bon a- -mant.
N°. 9.
Dès que je vois paf-fer Jean-not, Tout

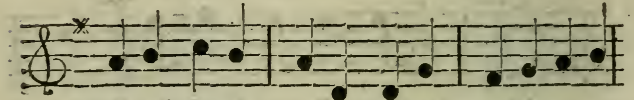

auſ - ſi - tôt j'm'ar - rê - te; Quoique Jean-
not ne di - ſe mot, Près d'lui chacun m'paroît
bê - te. Quand il me r'garde il m'inter-
dit, J'deviens roug' comme enn' frai - ſe :
Ap - pa - remment que l'on rou - git lorſque l'on
eſt bien ai - - - ſe.
Nº. 10.
E - couter, c'eſt ſe rendre, Et vous en au-



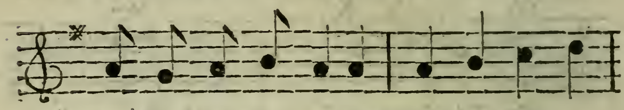
riez a-près Des regrets; L'Amour peut vous ſur-



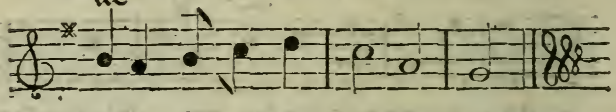
prendre, N'éprouvez jamais ſes traits. Hé-



las! par in-no - cence, Vous pourriez ſans y ſon-

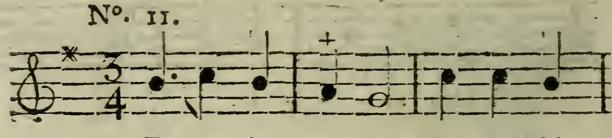


ger, Vous en - ga - ger: Par mon ex - pé - ri-

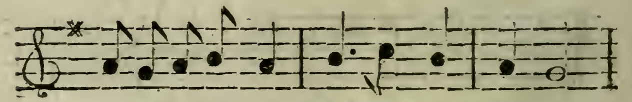


ence, J'en connois le dan - ger.

N°. 11.



E - tant jeu - net - te, J'm'a-mu-ſois



à de pe-tits jeux, La Cli - mu - ſet - te,


M'rendoit l'cœur joy - eux. Mon eſ - prit
charche & tra - vail-le, Et je bail-le,
Oh! dam moi, Je n'ſais pourquoi. Queuqu'part
qu'j'aille, l'en-nui Me ſuit au - jour - d'hui.
Quand on eſt grande, Si les ptits'
jeux ſont en - nuyeux, Je me de - mande
S'qu'il ſaut fair' de mieux, Je me de - man-de

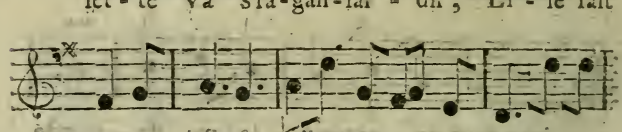
C'qu'il faut fair' de mieux.

N°. 12.

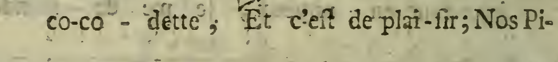
L'Alouet-te Guille - ret - te Chante

tout le jour; L'Moineau qui vous la guette,

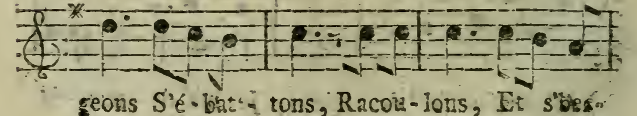
Voltige à l'en - tour; Le Cocq près d'sa pou-



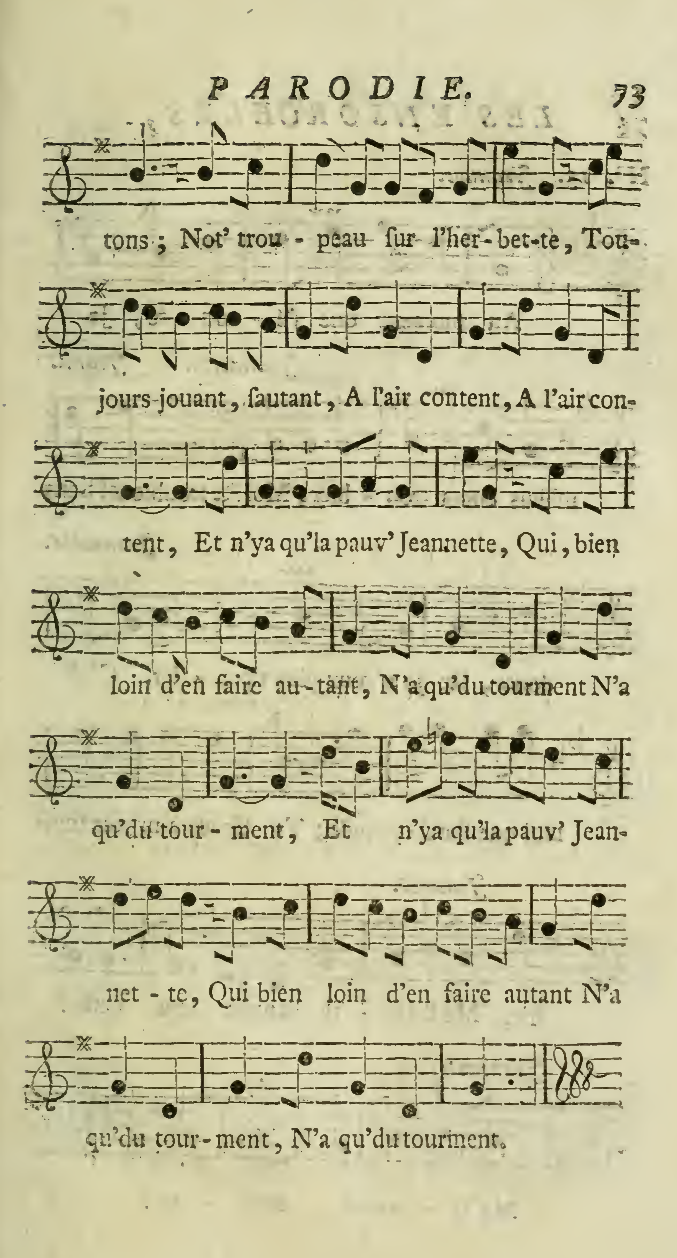
let - te Va s'ra-gail-lar - dir, El - le fait



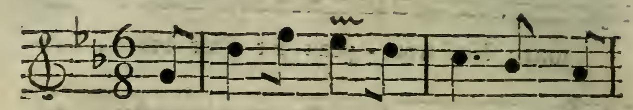
co-co - dette; Et c'est de plai-sir; Nos Pi-



geons S'é-bat- tons, Racou-lons, Et s'bec-

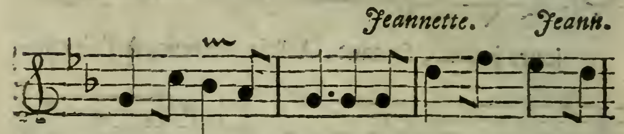

tons; Not' trou - peau sur l'her-bet-te, Tou-
jours jouant, sautant, A l'air content, A l'air con-
tent, Et n'ya qu'la pauv' Jeannette, Qui, bien
loin d'en faire au-tant, N'a qu'du tourment N'a
qu'du tour - ment, Et n'ya qu'la pauv' Jean-
net - te, Qui bien loin d'en faire autant N'a
qu'du tour-ment, N'a qu'du tourment.

Nº. 13. *Jeannot.*



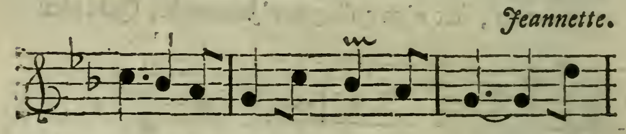
Au moment que j'é - cou - te, Je

Jeannette. *Jeann.*

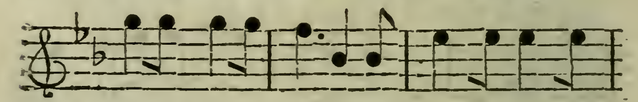


m'ſens encor trou - bler, Moi j'te troublons? Sans

Jeannette.

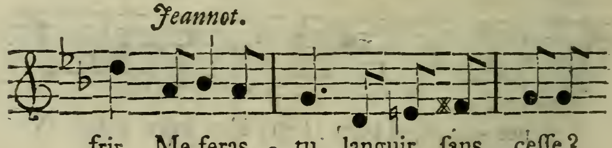


doute, Et je n'veux plus t'par - ler. C'eſt



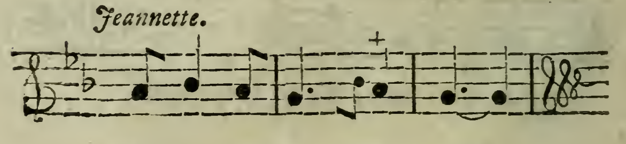
moi que l'mal oppreſſe; Tu t'plais à m'voir ſouf-

Jeannot.



frir. Me feras - tu languir ſans ceſſe?

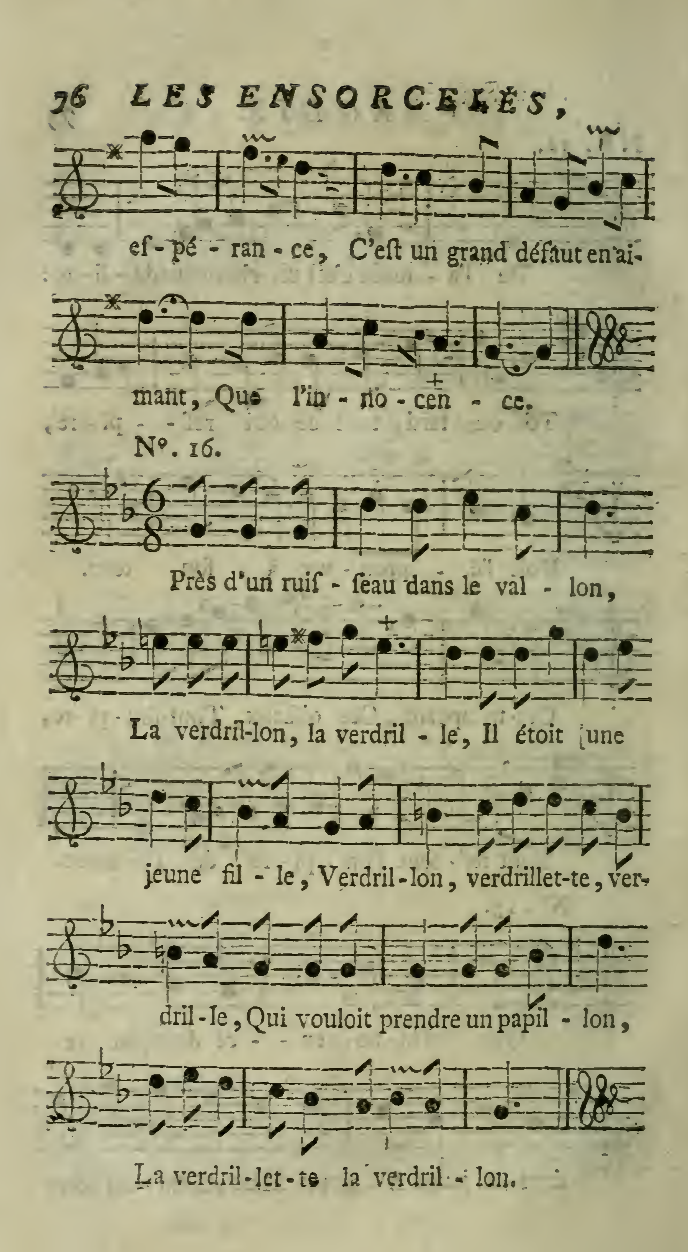
Jeannette.



Me fe - ras - tu mou - rir?

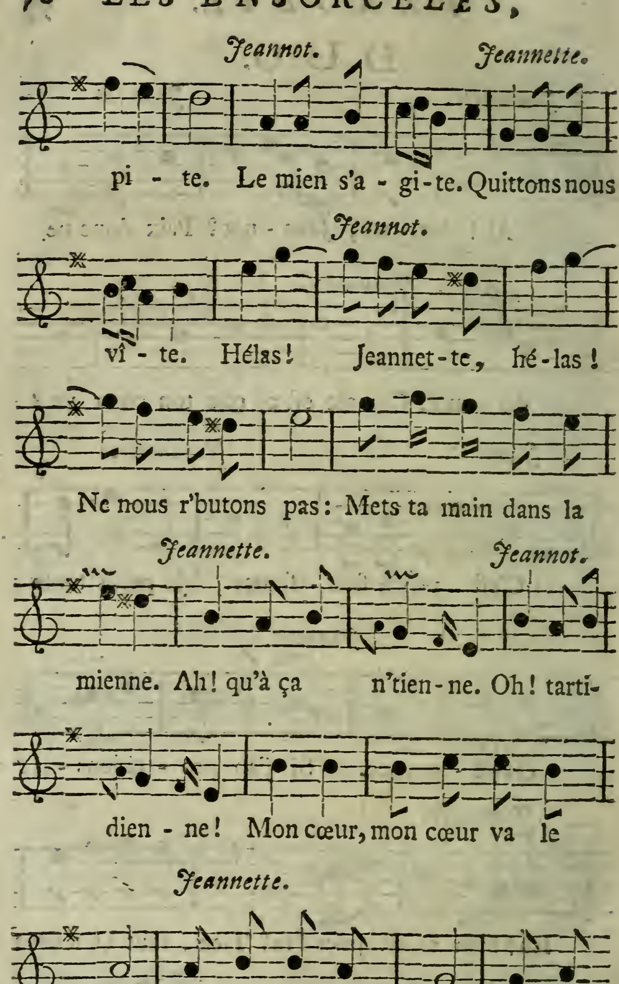
N°. 14.


De l'a - mour c'eſt un charmant dé - li - re:
Tôt ou tard, tout ce qui reſ - - pi - re,
Doit l'é - prou - ver à ſon tour.
3
3
3
Ces troupeaux, Ces oiſeaux, Tout ſou - pi - re,
3
3
Tout reſ - ſent l'em - pi - re de l'a - mour.
N°. 15.
6
8
Que l'in - no - cen - - ce doit plai - re
dans un jeune A - mant! Mais s'il tra - hit notre


ef - pé - ran - ce, C'eft un grand défaut en ai-
mant, Que l'in - no - cen - ce.
N°. 16.
Près d'un ruif - feau dans le val - lon,
La verdril-lon, la verdril - le, Il étoit une
jeune fil - le, Verdril-lon, verdrillet-te, ver-
dril-le, Qui vouloit prendre un papil - lon,
La verdril-let-te la verdril - lon.

DUO.


Jeannette.
Jeannot
Ah! dors-tu, Jean-not? Paix donc ne
Jeannette.
dis mot. Comme eſt-ce que ton cœur va?
Jeannot.
Jeannette.
C'eſt même ſouf-france. Je perds toute
Jeannot.
eſ-pé-ran-ce. Si j'ap-pro-chions-là?
Jeannette.
Eh! bien qu'eſt qu'ça f'ra? Tien, tout ça n'vaut
rien, Quittons nous vîte. Mon cœur pal-


Jeannot.
Jeannette.
pi - te. Le mien s'a - gi - te. Quittons nous
Jeannot.
vî - te. Hélas! Jeannet - te, hé - las!
Ne nous r'butons pas: Mets ta main dans la
Jeannette.
Jeannot.
mienne. Ah! qu'à ça n'tien - ne. Oh! tarti-
dien - ne! Mon cœur, mon cœur va le
Jeannette.
trot. C'en eſt trop, Jean - not; J'ſouffrons


Jeannot.
da - van - ta - ge, Efforts ſu - per-
flus! Je n'ſais rien de plus: J'en - ra - ge.
Par la mor - dienne! R'mets ta main dans la
mienne. Ne t'en dé - plai - ſe, Faut
Jeannette.
que j'la bai - ſe. Tian, bais' - la ſi tu
Jeannot.
yeux, Bais' - les tout' les deux. L'tourment s'ap-

Jeannette. *Jeannot.*

paiſe. Pre-nons cou - ra - ge. Ah ! ça m'ſou-

la - ge. Oui, quand j'bais' ta main Je

ſens ſou - dain Qu'mon mal s'ap - pai - ſe.

Jeannette. *Jeannot.*

Moi, ça m'fait plaiſir, C'eſt qu'j'allons gué - rir.

Jeannette.

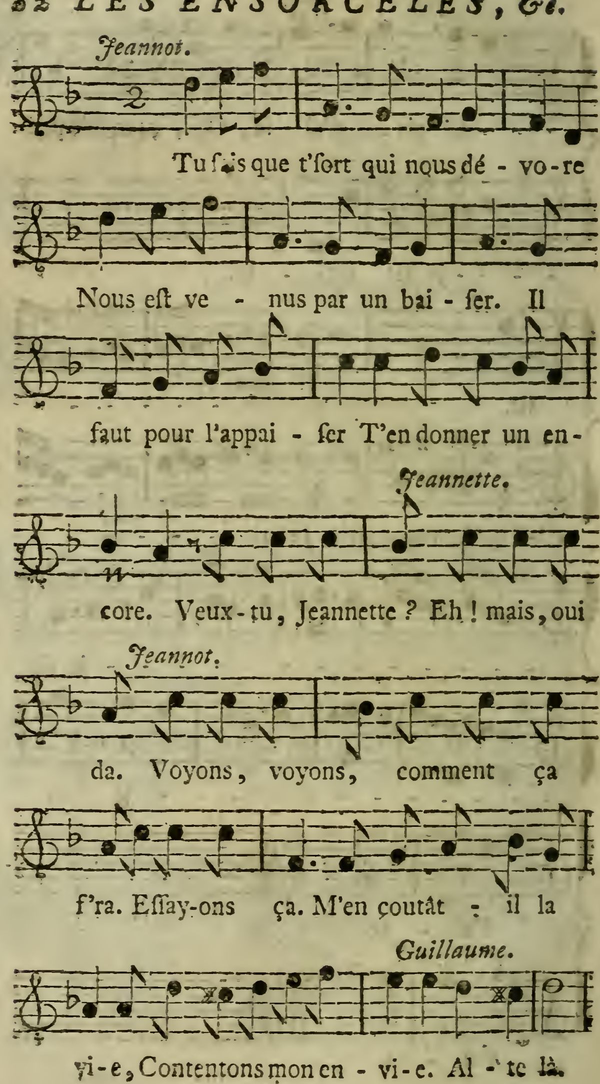
Je ris - - - - - - - - - -

Jeannot.

je ris - - - - - - - - - -

je


- - - je ris d'ai - ſe, Oui, ça m'fait plai-
- - - - je ris d'ai - ſe.
ſir. Je ris - - - - - - -
C'eſt qu'j'allons guérir. Je ris - - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - je ris
- - - - - - - - - - - - - je ris
d'ai - ſe.
d'ai - ſe.



Jeannot.
Tu que t'ſort qui nous dé - vo-re
Nous eſt ve - nus par un bai - ſer. Il
faut pour l'appai - ſer T'en donner un en-
Jeannette.
core. Veux-tu, Jeannette ? Eh ! mais, oui
Jeannot.
da. Voyons, voyons, comment ça
f'ra. Eſſay-ons ça. M'en coutât - il la
Guillaume.
vi-e, Contentons mon en - vi-e. Al - te là.

FIN.

LA FILLE MAL GARDÉE,

OU

LE PEDANT AMOUREUX,

PARODIE DE LA PROVENÇALE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi le 4. *Mars* 1758.

ACTEURS.

LE MAGISTER, *Tuetur de Nicolette.*

NICOLETTE.

Me. BOBINETTE, *Gouvernante du Magiſter.*

LINDOR, *Amant de Nicolette.*



LA FILLE MAL GARDÉE, PARODIE.

SCENE PREMIERE.

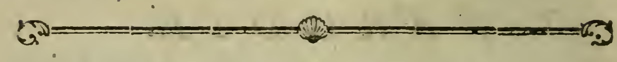
LE MAGISTER.

ARIETTE. N°. 1.

D'Un trait vainqueur
L'Amour me blesse,
Le plus grand cœur
A sa foiblesse.
Le fier César
En idolâtre,
De Cléopatre
Suivoit le Char.
Hercule file, (*bis.*)
Le brave Achille
Pour Briseïs
Verse des larmes;
Le Dieu des armes
Aime Cypris,

Et moi, grave Magiſter,
Magis, magis, magis, ter,
Je brule pour Nicolette,
Je gémis de ma défaite,
Et je cede ſans effort.
Omnia vincit amor.

Oui, tous les grands hommes ont aimé, & *nos cedamus amori.*



SCENE II.

Me. BOBINETTE, LE MAGISTER.

Me. BOBINETTE.

AIR : *Réveillez-vous.*

QUel lutin ſitôt vous éveille ?
Où courez-vous toute la nuit ?

LE MAGISTER.

Je crois, d'abord que je ſommeille,
Voir Nicolette qui s'enfuit.

C'en eſt fait, ma chere Madame Bobinette, il n'y a plus de repos pour moi.

Me. BOBINETTE.

Seigneur Pancrace, tout éveillé que vous ſoyez, il me paroît que Nicolette l'eſt encore davantage.

ARIETTE. N°. 2.

La garde d'une fille
Jeune, vive & gentille
Cauſe un grand embarras;
Un jaloux ne vit pas.
A tout prêtant l'oreille,
Il s'inquiette, il veille,
Sans ceſſe il vient, il va.
Qui va là? Qui va là?

Un geſte, une parole,
Une mouche qui vole
Lui trouble la cervelle,
Il eſt en ſentinelle,
Et quand ce loup garou
Eſt à la découverte,
L'Amour bien plus alerte
Attrape le vieux fou. (*fin.*)

Un geſte, une parole, &c. (*au mot fin.*)

Voilà ce que c'eſt que d'aimer une Jeuneſſe, au lieu d'avoir un attachement ſolide & raiſonnable.

LE MAGISTER.

Je vous entends, mon aimable Gouvernante; mais, *neceſſitas non habet legem.* Nicolette eſt une petite orpheline qui m'a été confiée.

Me. BOBINETTE.

Je le ſais.

LE MAGISTER.

Elle a quelque bien dont il faudroit rendre compte.

Me. BOBINETTE.

Cela est juste.

LE MAGISTER.

Il s'est un peu embrouillé avec le mien.

Me. BOBINETTE.

Rien de plus naturel.

LE MAGISTER.

Et pour éviter l'embarras du calcul, je me vois dans la nécessité de l'épouser.

Me. BOBINETTE.

Vous avez raison.

LE MAGISTER.

Je dois redoubler de vigilance, de crainte que cette jolie proie ne m'échappe.

Me. BOBINETTE.

à part.

Le vieux renard!

LE MAGISTER.

Je suis dans les plus grandes inquiétudes.

Me. BOBINETTE.

Je le crois.

LE MAGISTER.

ARIETTE. No. 3.

Au bord de l'eau sur le soir,
Lorsque le temps est bien noir,
J'entends une voix qui chante :
Venez, venez, beauté charmante,
St, st, st, st, je suis au long du mur,
Venez, venez, Beauté charmante,
Le hibou dort, l'instant est sûr.

Me. BOBINETTE.

Il y a à parier que c'eſt un compliment que l'on vous fait; mais ſur qui vos ſoupçons peuvent-ils tomber? depuis que Nicolette eſt en âge de plaire, vous avez renvoyé tous vos Ecoliers; vous ne donnez plus de leçons qu'en ville, & perſonne ne vient ici qui ne ſoit du genre féminin. (*à part*) Cela commence beaucoup à m'ennuyer.

LE MAGISTER.

Je ſoupçonne tout le monde, & principalement ce petit fripon de Lindor, ce jeune Etudiant en Droit, qui venoit ici ſous prétexte d'apprendre le Grec.

Me. BOBINETTE.

Et qui vouloit apprendre à parler François à Nicolette.

LE MAGISTER.

Je l'ai bien vîte congédié.

Me. BOBINETTE.

Il étoit plus Grec que vous.

LE MAGISTER.

C'eſt lui qui a commencé à donner l'éveille à ma pupille; depuis ce temps elle eſt inquiette; le moindre bruit fixe ſon attention.

ARIETTE. N°. 4.

Quand une fille a l'eſprit curieux,
Son cœur s'entend avec ſes yeux. (*bis.*)

Tu ſais que ma maiſonnette
Tient aux murs de la Guinguette ;
Les Dimanches, Nicolette
Y prête l'oreille, & guette ;
Elle écoute des chanſons,
Elle hauſſe les talons,
Ses yeux alors font leur rôle.
Je ne ſais pas ce qu'elle voit,
Elle ſe mord le bout du doigt,
En s'écriant : Ah ! que c'eſt drôle !
Quand une fille a l'eſprit curieux,
Son cœur s'entend avec ſes yeux. (*bis.*)

Me. BOBINETTE.

Cela ne doit pas vous étonner ; le plaiſir eſt pour cet âge, ce qu'un joli chat eſt pour une jeune chatte.

Air : *Lorſque le plaiſir ſe préſente.* N° 5.

Quand un beau minet ſe préſente
Une chatte miaule après lui ;
Plus elle a reſſenti d'ennui,
Plus elle eſt vive & ſémillante.

Quand un beau, &c.

LE MAGISTER.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je prétends que le mariage
Ce ſoir avec elle m'engage,
Et pour en bien goûter les fruits,
Et me voir ſûr de cette Belle,
Je paſſerai toutes les nuits
A me poſter en ſentinelle.

Me. BOBINETTE.

Croyez-moi, il vaut mieux que ce ſoit moi qui faſſe la garde.

LE MAGISTER.

Air : *De M. de Catinat.*

Pourrai-je ſans danger me confier à toi ?

Me. BOBINETTE.

Oui, oui, mon intérêt vous répond de ma foi.
Des galants qui viendront demander de l'emploi,
J'aurai grand ſoin qu'aucun n'ait affaire qu'à moi.

LE MAGISTER.

Je vais y mettre ordre.

Me. BOBINETTE.

En attendant, je vous conſeille, pour ne point effaroucher Nicolette, de vous rendre aimable à ſes yeux; mais c'eſt là le plus difficile.

LE MAGISTER.

Comment, le plus difficile ?

Me. BOBINETTE.

Par exemple, puiſque vous n'avez plus ici d'Ecoliers, pourquoi garder à la maiſon cet attirail pédanteſque ?

LE MAGISTER.

A l'exemple de Denis de Syracuſe, j'aime à conſerver les attributs du deſpotiſme; il eſt bon de ſe faire reſpecter; je ne veux point être de ces maris dont la complaiſance tourne toujours à leur déſavantage. Nicolette eſt encore un enfant;

c'eſt un tendre arbriſſeau que je veux ployer à ma fantaiſie, & je ſuis déja parvenu à diſpoſer ſon eſprit à recevoir....

Me. BOBINETTE.

Vous le croyez ?

LE MAGISTER.

Sans doute Par exemple, quoiqu'elle ſoit jolie au ſuperlatif, je l'ai perſuadée qu'elle eſt d'une laideur extrême.

Me. BOBINETTE.

Paroles perdues. Vous m'en diriez autant, que je ne vous croirois pas ; on ſait ce qu'on vaut.

LE MAGISTER.

Paix, elle vient ; allons examiner ce qu'il faut faire à notre jardin pour mettre cette jeune roſe à l'abri des atteintes de ces petits frélons amoureux, plus dangereux pour la vertu des femmes, que les inſectes ne le ſont pour les fleurs.



SCENE III.

NICOLETTE, *seule.*

ARIETTE. N°. 5.

DEpuis que j'ai vu Lindor,
La Nature est plus brillante :
Tout m'anime, tout m'enchante,
Et mon cœur a pris l'essor.
Quand l'oiseau sur la Charmille,
En chantant vole ou sautille,
Il est moins joyeux que moi.
Papillon, quand je te vois
Caresser la fleur nouvelle,
Mon cœur bât comme ton aîle :
Il imite ton essor,
Il voltige après Lindor.
Cher Lindor, viens, je t'appelle :
A ma voix l'écho fidele,
Avec moi redit Lindor,
Cher Lindor, Lindor, Lindor,
Et l'écho répete encore,
Cher Lindor, mon cher Lindor.

M. le Magister dit que je n'ai ni esprit ni beauté, il faut avouer que Lindor a bien de la bonté de m'aimer, aussi serai-je bien reconnoissante : cherchons du moins à placer des fleurs dans mes cheveux pour n'être pas si déplaisante

SCENE IV.

LE MAGISTER, Me. BOBINETTE, NICOLETTE.

LE MAGISTER.

Est-ce ainſi que vous vous occupez ?

Air : *Ah le bel oiſeau, &c.*

Quel plaiſir peut-on avoir,
Quand on a votre viſage,
Quel plaiſir peut-on avoir
A ſe mirer, à ſe voir ?

Me. BOBINETTE.

Si vous me reſſembliez,
Ce ſeroit un avantage :
Quand vous vous regarderiez,
Vous vous rendriez hommage.

NICOLETTE.

Ah ! le bel objet vraiment
Pour me tenir ce langage !
Ah ! le bel objet vraiment
Pour engager un Amant !

Me. BOBINETTE.

Voyez la petite impertinente.

LE MAGISTER.

Un Amant ! & qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Amant ?

NICOLETTE.

Je ne ſais pas, Mr. le Magiſter, mais je m'imagine que c'eſt quelqu'un qui ne me trouveroit pas ſi laide.

LE MAGISTER.

Eh! Où avez-vous entendu parler d'Amant?

NICOLETTE.

Nulle part, M. le Magiſter.

LE MAGISTER.

Nulle part!

NICOLETTE.

C'eſt que je me ſouviens que quand Madame Bobinette parloit à quelqu'un de vos Ecoliers, elle lui diſoit: venez mon petit Amant, baiſez-moi, mon petit Amant.

Me. BOBINETTE.

Allez, vous raiſonnez comme une petite ſotte.

LE MAGISTER.

Ah! c'eſt donc dans le deſſein de plaire à quelque Amant que vous vouliez mettre des fleurs dans vos cheveux? Peine perdue, vous n'en feriez pas plus jolie.

NICOLETTE.

Vous me mortifiez toujours: en quoi donc ſuis-je ſi laide?

LE MAGISTER.

ARIETTE. N°. 7.

Qui vous voit ne peut s'empêcher
De ſoupirer ou de ſourire,
Et vous penſez qu'on vous admire.
Fi, fi, fi, vous devez vous cacher.
Vous croyez avoir des appas,
Mais vos traits ſont trop délicats.
Je vous le dis prenez-y garde ;
Dans le menton ce petit creux
Et cette bouche trop mignarde
N'ont rien d'aſſez majeſtueux.
Tournez que je vous examine,
Vous avez la taille trop fine. (*bis.*)
Tournez que je vous examine.
Je vous le dis prenez-y garde.
Vous avez certain embonpoint,
Qui fait que chacun vous regarde ;
Vos grands yeux ne finiſſent point.
Non, non, qui vous voit ne peut s'empêcher
De ſoupirer ou de ſourire ;
Et vous penſez qu'on vous admire.
Fi, fi, vous devez vous cacher. (*bis.*)
Ah ! je ſoupire, (*bis.*)
Fi, fi, vous devez vous cacher. (*bis.*)

NICOLETTE.

Mais il me ſemble pourtant.

LE MAGISTER.

Il vous ſemble.... Il vous ſemble... Ne remarquez-vous point que chacun vous ſuit quand vous paſſez dans la rue.

NICOLETTE.

Il eſt bien vrai, M. le Magiſter; j'ai remarqué que tous les petits garçons courent après vous, & les grands courent après moi.

LE MAGISTER.

AIR. *Ces filles ſont ſi ſottes, &c.*

Vous voulez prendre un ton railleur.

NICOLETTE.

Moi! non, je ſuis ſi bête, M. le Magiſter.

LE MAGISTER.

Mais croyez-moi, mon petit cœur;
Car aux yeux cela ſaute:
Vous êtes laide à faire peur.

NICOLETTE.

Mais, ce n'eſt pas ma faute,
Monſieur.
Mais, ce n'eſt pas ma faute.

LE MAGISTER.

Laiſſons cela. Pourquoi n'étes-vous pas à votre ouvrage?

NICOLETTE.

Je ſuis ici venue pour prendre un peu l'air.

LE MAGISTER.

Hé bien! puiſque vous aimez tant à prendre l'air, je vais vous donner ici votre leçon: où eſt votre livre?

NICOLETTE.

Le voici.

LE MAGISTER.

N'êtes-vous pas honteuse, à votre âge, de ne savoir pas encore lire ?

NICOLETTE.

Mais, vos livres sont si difficiles.

LE MAGISTER.

Oui, tout est difficile pour vous.

NICOLETTE.

Mais, Madame Bobinette qui est plus grande que moi, ne sait pas lire non plus elle.

Me. BOBINETTE.

Qu'est-ce qui vous a dit cela ?

LE MAGISTER.

Point tant de raisonnements, avancez ce fauteuil plus près, plus près : *Nicolette regarde derriere elle* ; hé bien ! ce que vous allez lire n'est pas de ce côté. Commencez.

NICOLETTE.

ARIETTE. N°. 8.

Sur les Dis..... Dis.

LE MAGISTER.

Innocente !

Cette Lettre est-elle un i ?

NICOLETTE.

Quel ton brusque ! il me tourmente.

LE MAGISTER.

Cette Lettre est-elle un i ?

NICOLETTE.

NICOLETTE.

D'effroi j'ai le cœur ſaiſi.

LE MAGISTER.

Si vous pouvez, épelez, ignorante.

NICOLETTE.

De, de, voi.

LE MAGISTER.

Cette fois-ci,

C'eſt un i : cela m'impatiente.

NICOLETTE, *en pleurant.*

·i, r, s,

LE MAGISTER.

La voilà qui pleure : c'eſt un i.

Votre douleur vous rend des plus gentilles.

NICOLETTE.

Ne me plaiſantez pas ainſi.

o. i. r. s. Devoirs *Elle lit.* ſur les devoirs des filles. (*au Magiſter.*)

Eſt-ce que je ne lis pas bien ?

LE MAGISTER.

Non, jamais vous ne ſaurez rien.

Si vous n'avez pas plus d'eſprit que de beauté, vous ſerez un fort joli ſujet : continuez votre leçon.

NICOLETTE, *lit.*

Sur les devoirs des filles : il faut qu'elles faſſent ce qu'elles..... peuvent pour....

au Magiſter. Hé! bien Monſieur le Magiſter, c'eſt ce que je fais.

LE MAGISTER.

Oh! je perds patience; mais quel eſt cet autre livre, dans la poche de votre tabelier?

NICOLETTE.

C'eſt un livre, Monſieur le Magiſter.

LE MAGISTER.

Je vois bien que c'eſt un livre, donnez-le-moi. Donnez, eh! donnez donc. *liſant.*
Sur la maniere.....

NICOLETTE.

De faire des enlevements.

LE MAGISTER.

Ah! ah! vous liſez bien dans celui-ci?

Me. BOBINETTE.

Ah! quelle horreur? Qui eſt-ce qui vous a donné ce livre-là, petite fille?

LE MAGISTER.

Je veux que vous me diſiez la vérité.

NICOLETTE.

Monſieur le Magiſter!..

LE MAGISTER.

Dépêchez, dépêchez-vous.

NICOLETTE.

Je vais vous le dire, M. le Magiſter.

LE MAGISTER.

Hé bien?

NICOLETTE.

Je n'en ſais rien, Monſieur le Magiſter.

LE MAGISTER.

Comment, vous n'en ſavez rien?

NICOLETTE.

Je l'ai trouvé dans le jardin.

Me. BOBINETTE.

Il y a quelque choſe là-deſſous, je ſaurai m'en éclaircir.

NICOLETTE.

AIR. *Je ne ſais pas écrire.*

Mais, vous avez l'air mécontent.

LE MAGISTER.

Oui, oui.

NICOLETTE.

Ce livre-là pourtant,
Me paroît néceſſaire :
Le ſujet en eſt amuſant ;
Et puis d'ailleurs en le liſant,
On ſait ce qu'il faut faire.

LE MAGISTER.

Holà ! Madame Bobinette, je vais chercher des ouvriers pour rétablir le mur de ce jardin & griller nos fenêtres ; ayez ſoin de Nicolette, pendant mon abſence.

Me. BOBINETTE.

Fiez-vous à moi.

NICOLETTE.

Mais il me ſemble que tout cela n'eſt

pas néceſſaire : qui voulez-vous qui me vienne chercher ; je ſuis ſi laide !

LE MAGISTER.

Je n'appréhende point que vous plaiſiez à perſonne ; mais je crains que quelqu'un ne vous plaiſe, & comme je veux bien vous épouſer, je dois prendre mes *à M. Bobinette.* précautions. Allez-lui chercher ſon carreau de dentelles qu'elle s'occupe juſqu'à mon retour : la Jeuneſſe ne ſe perd que par le déſœuvrement.

Me. BOBINETTE.

Laiſſez-moi faire, j'aurai grand ſoin de la faire travailler. Ah ! ah ! petite mijaurée, je vous ferai charier droit.

(*Elle ſort.*)



SCENE V.

LE MAGISTER, NICOLETTE.

NICOLETTE.

MAis on ne peut pas toujours travailler.

LE MAGISTER.

Hé bien ! pour vous déſennuyer, vous repaſſerez votre leçon ; *Il lui donne un*

livre. Tenez... mais je vous déclare que ſi à mon retour.

NICOLETTE.

Et moi je vous déclare que je ne veux plus travailler, ni étudier : tenez, voilà votre livre. *Elle jette le livre.*

LE MAGISTER.

Vous avez l'audace! Mais je ne reviens pas de ma ſurpriſe.

NICOLETTE.

Accommodez-vous.

LE MAGISTER.

Je ne ſais qui me tient.... Vous ne voulez donc pas obéir?

NICOLETTE.

Non.

LE MAGISTER.

Je vous abandonne.

NICOLETTE.

Hé bien! je ne m'en ſoucie guere.

LE MAGISTER.

Vous ne ſerez point ma femme.

NICOLETTE.

Tant mieux.

LE MAGISTER.

Vous mourrez fille.

NICOLETTE.

Oui, oui.

LE MAGISTER.

Comment! Oui, oui, que veut-elle dire?

NICOLETTE.

Un autre m'épousera, là.

LE MAGISTER *à part.*

Ce ne feroit pas là mon compte, je crois que Madame Bobinette a raifon ; il faut *à Nicolette.* l'adoucir. Ecoute, Nicolette.

NICOLETTE.

Laiffez-moi.

LE MAGISTER.

Si je te gronde, c'eft pour ton avantage.

NICOLETTE.

Je vous remercie.

LE MAGISTER.

Je veux bien encore te pardonner, fi tu me promets d'être plus docile ; oui, tu feras ma petite femme dès ce foir.

NICOLETTE.

Hom !....

LE MAGISTER.

Et j'affaifonnerai les leçons que je te donnerai de tant de mignardifes, de tant de petites careffes, que tu diras de moi : *Mifcuit utile dulci.*

NICOLETTE.

Allez je n'ai que faire de vos bifcuits ni de vos petites careffes.

LE MAGISTER.

Tu auras une entiere liberté, & je ren-

verrai Bobinette. (*à part.*) Il faut lui promettre plus que je n'ai envie de lui accorder.

NICOLETTE *à part.*

Il faut que je fasse semblant de m'appaiser pour qu'il ne soupçonne de rien au sujet de Lindor.

LE MAGISTER.

Allons, faisons la paix.

NICOLETTE.

Oui, oui, vous voulez encore vous mocquer de moi.

LE MAGISTER.

Non, je te le jure.

ARIETTE, N°. 9.

Tu vas être la maîtresse,
A ton tour commande ici.

NICOLETTE.

Bon ! bon ! vaine promesse !

LE MAGISTER.

Non, non, non.

NICOLETTE.

Fiez-vous-y.

LE MAGISTER.

Oui je veux te satisfaire.

NICOLETTE.

Prouvez-moi.

LE MAGISTER

Que faut-il faire?

NICOLETTE.

Demandez pardon.

LE MAGISTER.

Pardon !

NICOLETTE.

Oui, pardon.

LE MAGISTER.

Elle plaiſante.

Soit, pardon, es-tu contente ?

NICOLETTE.

A genoux, petit garçon.

LE MAGISTER.

Oh ! c'eſt trop.

NICOLETTE.

Il ſe mutine.

LE MAGISTER, *à genoux.*

M'y voilà.

NICOLETTE, *apperçevant Lindor.*

Je vois Lindor

SCENE VI.

LINDOR, LE MAGISTER, NICOLETTE.

LINDOR, *derriere le Magiſter, bas à Nicolette.*

ST, ſt, ſt.

NICOLETTE, *au Magiſter qui veut ſe lever.*

Encor, encor.

LE MAGISTER.

C'eſt aſſez.

NICOLETTE, *au Magister.*
Que l'on s'incline.
LINDOR, *bas à Nicolette.*
Écoutez.
NICOLETTE, *bas à Lindor.*
Je ne peux pas.

Le Magister voulant se lever.

Hem! plait-il? Plus bas, plus bas.
Quatre fois, baisez la terre.
LE MAGISTER.
Mais!
NICOLETTE, *faisant baisser le Magister.*
Mais, mais.
LE MAGISTER.
Il faut lui plaire.
NICOLETTE.
Quatre fois : fort bien, fort bien.

Pendant que le Magister baise la terre, Lindor baise la main de Nicolette, lui donne un billet & se retire

SCENE VII.

LE MAGISTER, NICOLETTE.

LE MAGISTER, *se levant en riant.*

AH! ah! ah! qu'elle est bouffonne.
NICOLETTE, *riant.*
Ah! ah! ah! je vous pardonne.

LE MAGISTER, *à part.*
Ah ! friponne je te tien.
NICOLETTE, *à part.*
Ah ! vieux Reitre, je te tien.
Ensemble.
Quel plaisir est égal au mien. (*bis.*)

LE MAGISTER.

Te voilà bien contente, petite folichonne.

NICOLETTE.

Oh ! très-contente, allons, prenez part à ma joie, dansez.

LE MAGISTER.

Moi, que je danse !

NICOLETTE.

Oui, je le veux ; dansez tout à l'heure : ta, la, la, &c.

LE MAGISTER, *danse.*

Ta, la, la, la, &c.



SCENE VIII.

LE MAGISTER, NICOLETTE, Me. BOBINETTE.

Me. BOBINETTE.

QUe vois-je. Eh! voilà M. le Magiſter qui danſe; miſéricorde!

LE MAGISTER.

Ah! Madame, Madame Bobinette, il *à Nicolette.* n'y a rien que l'amour n'excuſe. Ah! çà petite fanfan, je veux que nous ayons ce ſoir des violons; je vais en chercher, & je danſerai tant que tu voudras; travaille en attendant.

NICOLETTE.

De grand cœur: partez donc bien vîte.

LE MAGISTER, *bas à Me. Bobinette.*

Ah! ah! ah! voilà la façon dont on les endort; amuſe Nicolette pendant que j'irai chercher les ouvriers pour.... Mais elle *à Nicolette.* nous écoute, ſuis-moi. Travaille, travaille, ma petite amie. (*ils ſortent.*)

NICOLETTE.

Eh! oui, oui, vous devriez déja être bien loin?

SCENE IX.

NICOLETTE, *seule.*

LIsons vîte la lettre de Lindor; on croit que je ne sais pas lire, & que je ne suis qu'une sotte; tant mieux. Mais les voilà qui m'examinent; chantons en travaillant jusqu'à ce qu'ils soient partis.

ARIETTE. N°. 10.

Assise sur les bords
D'une onde pure,
Qui lentement murmure:
Je sens, quand je m'endors,
Un doux zéphire,
Qui sur mon sein soupire.
Dans cet asyle,
Quand un sort tranquille,
D'un repos facile
M'a fait jouir.
J'ouvre mes yeux au jour, & mon ame au plaisir.

Ils sont éloignés, lisons.

„ Ma chere Nicolette, je sais que le Ma-
„ gister doit vous épouser ce soir; il n'y a
„ pas de temps à perdre. Si vous voulez
„ éviter ce malheur, je vais tout prépa-
„ rer pour vous enlever, & je viendrai
„ me cacher dans ce jardin pour attendre
„ l'occasion favorable. *Lindor.*

SCENE X.

Me. BOBINETTE, NICOLETTE.

Me. BOBINETTE.

AIR. *Blaise en revenant des champs.*

C'Eſt une lettre, je crois.
Oh ! par ma foi, oh ! par ma foi ?
Vous vous moquez donc de moi ?

NICOLETTE.

Elle eſt à votre adreſſe.

Me. BOBINETTE.

Ah ! la bonne piece !

NICOLETTE.

à part.

Liſez-la plutôt. Heureuſement elle ne ſait lire ni, bo, co, bi, net, nette, Bobinette. Vous voyez bien.

Me. BOBINETTE.

Comment avez-vous eu cette lettre-là ?

NICOLETTE.

Elle étoit dans le livre que j'ai trouvé tantôt là-bas ſur ce banc de gazon où vous vous aſſeyez ordinairement.

Me. BOBINETTE.

Pourquoi avez-vous décacheté cette lettre, puiſqu'elle eſt à mon adreſſe.

NICOLETTE.

J'ai été bien payée de ma curiosité.

Me. BOBINETTE.

Pour vous punir, faites-m'en la lecture.

NICOLETLE.

Je vais vous la lire tout de suite, car je l'ai épelée; voyez si je lis bien.

Elle lit.

„ Madame Bobinette, comme je sais
„ que malgré vos charmes vous êtes une
„ femme d'honneur qui aime à se di-
„ vertir sans qu'on se doute de rien, je
„ vous déclare que je suis amoureux
„ de vous; mais comme la Gouvernan-
„ te d'un Magister a une réputation à
„ garder, je vous préviens que je ferai
„ semblant d'être l'Amant de Nicolette
„ & tout ce que je lui dirai s'adressera à
„ vous. *Lindor.*

Me. BOBINETTE.

Tout cela ne m'étonne point, mais il me semble que je le vois là-bas entre ces arbres; appellez-le, appellez-le, je vais me cacher derriere vous, & vous lui parlerez.

NICOLETTE.

Je vais jouer un joli rôle.

Me. BOBINETTE.

Je ne serai pas embarrassée du mien.

NICOLETTE.

Lindor, Lindor.

SCENE XI.

LINDOR, NICOLETTE, Me. BOBINETTE.

LINDOR.

Air : *Ces forbans d'Angleterre.*

Je viens, Beauté charmante,
Grillé, brulé d'une flamme ardente,
Car en vous tout m'enchante
Jusques au bout du doigt.

Me. BOBINETTE.

Il me voit, il me voit.

LINDOR.

Dès qu'on vous apperçoit
C'est son cœur qu'on vous doit.
Il faut que l'on soupire,
L'Amour qui sait si bien nous réduire,
Pour plaire & pour séduire,
Doit être fait ainsi.

Me. BOBINETTE.

Grand merci, grand merci.
En vérité, M. Lindor, vous vous y prenez d'une maniere si délicate, que la vertu la plus fiere auroit tort.... Répondez pour moi, petite fille, la force du sentiment m'empêche de m'exprimer.

NICOLETTE.

Ariette No. II.

Mon cœur insensible

Crut jusqu'à ce jour
Qu'il étoit possible (*bis.*)
D'éviter l'amour. (*bis.*)
Dans l'indifférence
Je bravois ses traits,
Je vivois en paix. (*bis.*)
Dans cette assurance
Je serois encor,
Mais j'ai vu Lindor. (*bis.*)
Mon cœur trop sensible
Éprouve en ce jour,
Qu'il est impossible
D'éviter l'amour.

Me. BOBINETTE *à Lindor.*

Imaginez-vous que c'est moi qui vous parle.

LINDOR.

Qu'est-ce que cela signifie?

NICOLETTE *à Lindor.*

Elle croit que c'est elle que vous aimez ne la désabusez point.

Me. BOBINETTE.

Oui, mon cher Lindor. Mais continuez de parler à Nicolette pour me sauver l'embarras de ma pudeur. Nicolette est dans le secret.

LINDOR.

AIR : *Un Officier, deux Officiers.*

Avec ce tein, cette fraîcheur
On vous prend pour l'Aurore.

NICOLETTE

NICOLETTE *à Me. Bobinette.*

Vous voyez bien que cela ne peut s'adresser qu'à vous.

Me. BOBINETTE *continuant l'air.*

Ah ! que ce discours est flatteur,
Recommencez encore.

LINDOR.

Oui, oui, je vous adore ;
Et ce baiser part de mon cœur.

Il embrasse Nicolette.

NICOLETTE. *à Me. Bobinette.*

A-t-il bien fait ?

Me. BOBINETTE *à Nicolette.*

Oui.

NICOLETTE *finit l'air.*

Recommencez encore.

Me. BOBINETTE.

Ah ! finissez donc, vous m'allez faire évanouir.

LINDOR.

Ma chere Madame Bobinette, puisque vous ne vous opposez plus à mes vœux permettez que j'affranchise ce que j'aime du pouvoir d'un brutal.

Me. BOBINETTE.

Oui, vous n'avez qu'à déclarer vos sentiments pour moi à M. le Magister.

LINDOR.

Je n'ai garde, il croiroit que vous y répondriez ; cela feroit tort à cette gran-

de réputation de ſageſſe que vous vous êtes acquiſe.

Me. BOBINETTE.

Cela eſt vrai, & quoique le Magiſter veuille épouſer Nicolette, je ſais qu'il eſt très-jaloux de moi.

LINDOR.

Attendez, pour ne point compromettre votre vertu, & jouer un bon tour au Magiſter... J'imagine qu'un enlevement...

NICOLETTE.

Un enlevement, ma bonne?

Me. BOBINETTE.

Taiſez-vous, petite fille; il eſt de certains cas où l'enlevement ſe pratique ſans bleſſer la modeſtie : cela vous paſſe.

LINDOR.

Hé bien! à quoi vous déterminez vous?

Me. BOBINETTE.

ARIETTE, N°. 12.

Comment! comment!
Un enlevement.

NICOLETTE.

Un enlevement!

Me. BOBINETTE.

Vous me cauſez des allarmes.

LINDOR.

Bon! bon!

NICOLETTE.

Non, non,

Me. BOBINETTE.

Mais qu'en diroit-on?

NICOLETTE.

Mais qu'en diroit-on ?

LINDOR.

Que c'eſt l'effet de vos charmes.
L'enlevement fait honneur ;
N'a pas qui veut ce bonheur.

Me. BOBINETTE.

Ma pudeur doit s'en effrayer.

LINDOR.

On vous permettra de crier.

Me. BOBINETTE.

Mais on pourroit nous entendre.

NICOLETTE.

Oui, ce ſeroit une eſclandre.

LINDOR.

Vous crierez ſans faire de bruit.
Nous pourrons attendre la nuit.

NICOLETTE & Me. BOBINETTE *enſemble.*

Mais n'eſt-ce pas pour ce départ
Nous y prendre beaucoup trop tard ?

LINDOR & *Me. Bobinette.*

Partons, partons, permettez-nous
De vous enlever malgré vous.

Enſemble.

Partons, partons, dépêchons-nous,
Partons, partons, & fuyons un jaloux.

Me. BOBINETTE.

Il faudra donc que Nicolette reſte ici pour faire avaler la pillule à M. le Magiſter.

LINDOR.

Point du tout, elle nous est nécessaire pour la décence. Allons, que l'on fasse avancer mon cabriolet.

Air : *Sautez donc, mon cœur.*

Venez donc, mon cœur, venez donc.

Me. BOBINETTE.

J'ai du scrupule.

LINDOR.

Quel ridicule !
Venez donc, mon cœur, venez donc,
Cette voiture est du meilleur ton.
Dans un joli cabriolet
On va d'une vîtesse extrême,
Et le voyage est sitôt fait ;
Notre amour ira de même.
Venez donc, mon cœur, venez donc,
Cette voiture est du meilleur ton.

Me. BOBINETTE.

Allons, je me détermine ; mais il faut que je prenne une coëffe & un mantelet pour me faire enlever décemment : je ne suis qu'une minute, Nicolette vous tiendra compagnie



SCENE XII.

LINDOR, NICOLETTE.

LINDOR.

PRofitons du moment.

NICOLETTE.

Mais, Lindor, puis-je compter....

LINDOR.

Ne craignez rien, charmante Nicolette, l'amant le plus tendre ne veut être heureux qu'en devenant votre époux. Tout eſt perdu, ſi vous héſitez. Je vois venir le Magiſter, & voilà Me. Bobinette.

SCENE XIII.

Me. BOBINETTE, LINDOR, NICOLETTE.

Me. BOBINETTE.

VOilà mes arrangements faits, mais que faites-vous donc, vous partez ſans moi?

LINDOR.

Oui Madame Bobinette, & nous vous laiſſons pour faire avaler la pillule à Monſieur le Magiſter.

Me. BOBINETTE.

Comment, ce n'eſt point moi qu'on enleve ?

LINDOR.

Point du tout, beauté charmante, c'eſt Nicolette.

NICOLETTE.

Vous n'avez qu'à vous imaginer que c'eſt vous, ma bonne ?

Me. BOBINETTE.

Ah ! perfide, ſcélérat, au voleur. M. le Magiſter.

LINDOR.

Gare, gare.

Il part avec Nicolette dans le cabriolet.

LE MAGISTER *courant après.*

Arrête, arrête.

SCENE XIV.

Me. BOBINETTE *ſeule, après avoir crié au voleur.*

BOn, voilà le Cabriolet renverſé ; voilà Mr. le Magiſter qui les arrête. Ah ! fripon de Lindor, c'eſt bien fait, c'eſt bien fait. Le Magiſter ramene Nicolette, Lindor le ſuit : ah ! nous allons voir, nous allons voir.

SCENE XV. & derniere.

LE MAGISTER, Me BOBINETTE, LINDOR, NICOLETTE.

LE MAGISTER *à Nicolette.*

AH ! petit crocodile, petit ſerpent ; tu me careſſois donc pour me trahir.

NICOLETTE.

Cela eſt vrai, Monſieur le Magiſter; mais vous ſavez que l'amour excuſe tout.

LE MAGISTER *à Lindor.*

Et toi, traître de raviſſeur; je te ferai pendre.

LINDOR.

Doucement, Monſieur le Magiſter, arrangons-nous; jouiſſez en paix du bien de Nicolette, & permettez que je l'épouſe.

LE MAGISTER.

Cet article mérite réflexion. Eh ! bien, épouſe-la, & va-t-en au Diable.

NICOLETTE.

Grand merci, Monſieur le Magiſter.

QUATUOR en Dialogue.

LE MAGISTER.

Voilà donc la récompenſe
D'avoir inſtruit ton enfance,
O! mores, ô tempora.

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! &c.

Me. BOBINETTE.

Voilà donc la récompense
De ma tendre complaisance ;
Mais, l'amour me vengera :

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! &c.

NICOLETTE.

Je suis sans esprit, sans grace,
De moi l'on vous débarrasse,
Pour vous j'étois un fardeau.

ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! &c.

LINDOR.

J'ai le cœur de Nicolette ;
Mais épousez Bobinette,
L'assemblage sera beau.

ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! &c.

LE MAGISTER, Me. BOBINETTE.

ENSEMBLE. { Oui, j'oublie une infidelle
Afin de me venger d'elle.

Oubliez une infidelle
afin de vous venger d'elle.

Me. BOBINETTE *seule.*

Marions-nous.

LE MAGISTER *seul.*

Sic volo.

ENSEMBLE.

Oh! oh! oh oh! &c.

Me. BOBINETTE & LE MAGISTER.

Que pour la nôce on s'apprête,
Qu'ils soient témoins de la fête.

Me. BOBINETTE.

Mon cher maître, touche là.

LE MAGISTER.

Bobinette, touche là.

LINDOR.

Nicolette touche là.

NICOLETTE.

Mon cher Lindor, touche là.

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! &c.

LE MAGISTER.

Que l'on chante
Mon aimable Gouvernante,
Oh! himen, himen, io.

TOUS.

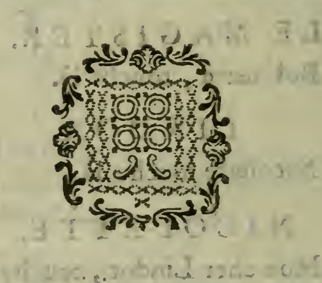
Que l'on chante.

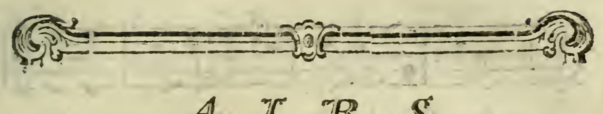
L'amour rempli [notre / mon] attente,

Formons un tendre Duo:

LINDOR & NICOLETTE.

l'Amour fera le trio.





AIRS

De la Fille mal Gardée.

LE MAGISTER.

N° 1.

D'un trait vainqueur l'Amour me-

bleſ- - - - - - - - -

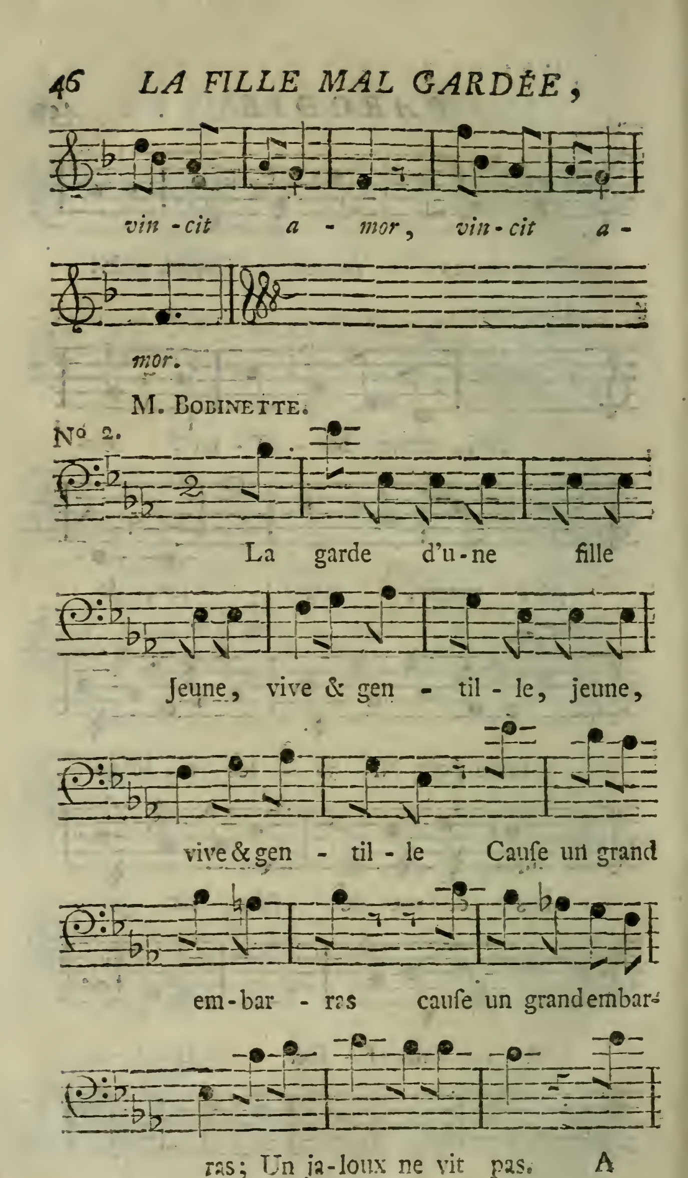
- - - - - - - ſe,

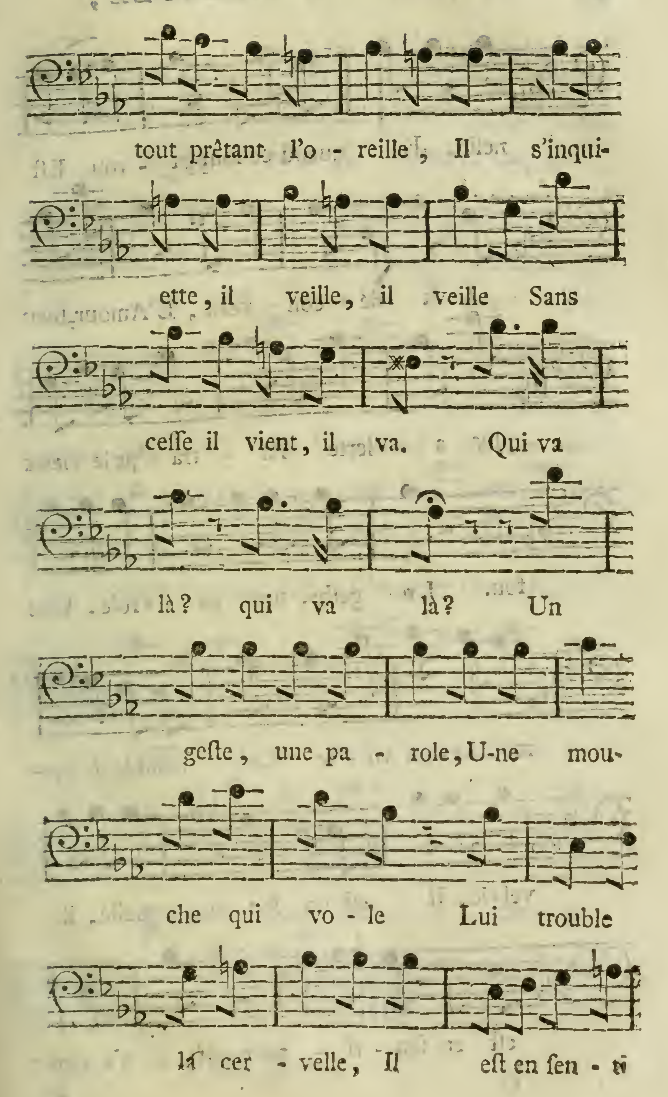
Le plus grand cœur A ſa foi - bleſ- - -

- - - - - - - - ſe. Le fier Cé-


ſar En i - do - lâ-tre, de Cléo-
pa - tre ſuivoit le char,
ſuivoit le char. Hercu - le fi - le,
Hercu-le fi - - - - - - - - - - -
- - - le. Le brave A - chil - le
pour Briſe - - - is verſe des
lar - - - - - mes; Le Dieu des


armes Aime Cypris. Et
Gravement.
moi, grave Ma -. giſ - ter, Ma-
gis, magis, magiſ - - - ter, Je
Gay.
brule pour Ni - co - let - te, Je gé-
mis de ma dé faite, Et je
ce - de ſans ef - fort. Omni - a,
omni - a vin - cit vincit


vin - cit a - mor, vin - cit a -
mor.
M. Bobinette.
N° 2.
La garde d'u - ne fille
Jeune, vive & gen - til - le, jeune,
vive & gen - til - le Cauſe un grand
em - bar - ras cauſe un grand embar-
ras; Un ja - loux ne vit pas. A


tout prêtant l'o - reille, Il s'inqui-
ette, il veille, il veille Sans
cesse il vient, il va. Qui va
là? qui va là? Un
geste, une pa - role, U-ne mou-
che qui vo - le Lui trouble
la cer - velle, Il est en sen - ti


nelle, Et quand ce lounga - rou Eſt
à la dé - cou - verte, L'Amour, bien
plus a - lerte At - tra - pe le vieux
fou. Un geſte, une pa - role, Une
mouche qui vo - le Lui trouble la cer-
vel - le, Il eſt en ſen - ti - nelle, il
eſt en ſen - ti - nelle, il n'a plus
de


de cer - velle. Et quand ce loup ga-
rou Eſt à la dé-cou - ver-
te L'A - mour bien plus a - ler - te at-
trape le vieux fou. L'Amour bien plus a-
lerte At - tra - pe le vieux fou, at-
tra-pe le vieux fou, at - tra - pe
le vieux fou.


Le Magister.
N°. 3.
Au bord de l'eau, sur le soir, lorsque le temps est bien noir, lorsque le temps est bien noir, j'entends une voix qui chante : Venez, venez, Beauté charmante, venez, venez beauté charmante St, st, st, st, st, st, st, st, st, st, st, je suis au

long du mur, Ve - nez, ve - nez,

beauté charmante, ve - nez, ve-

nez, beauté charmante, Le

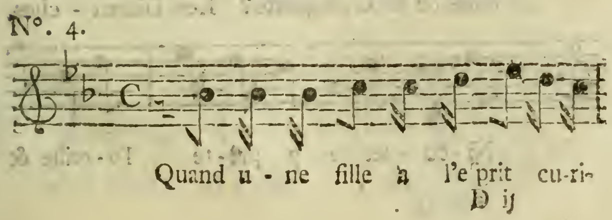
Hibou dort, l'inſtant eſt ſûr, l'inſtant eſt

ſûr. Le Hibou dort, l'inſtant eſt ſûr, l'inſ-

tant eſt ſûr.

Le Magister.

N°. 4.



eux, ſon cœur s'entend avec ſes yeux. Quand une

fille a l'eſprit cu - ri - eux ſon cœur s'en-

tend a - vec ſes yeux, ſon cœur s'en-

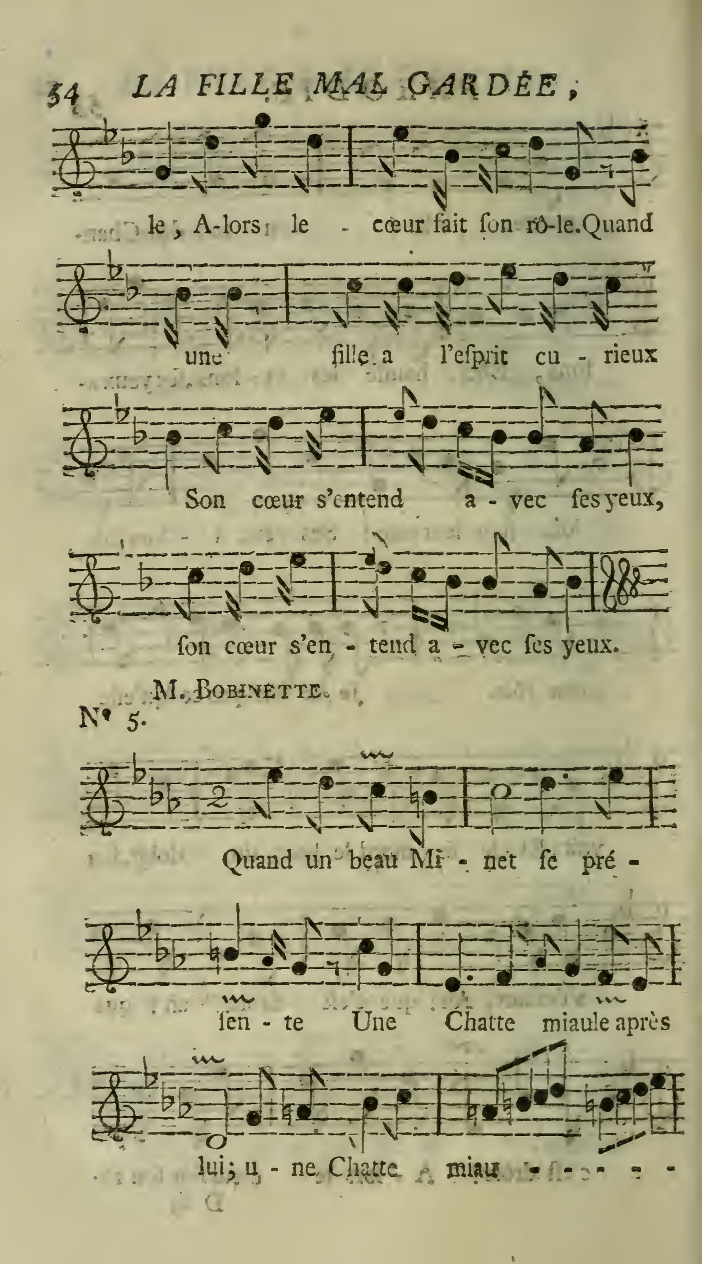
tend a - vec ſes yeux. Tu

ſais que ma maiſon - net - te tient aux

murs de la Guinguette? Les Diman - ches,

Ni - co - let - te y prê - te l'o - reille &


guette; Elle é - cou - te des Chan-
sons, Elle hausse les ta - lons, ses yeux a-
lors font leur rôle! Ses yeux a - lors font
leur rôle. Je ne sais pas ce qu'elle
voit, El - le se mord le bout du doigt, En
s'écriant, Ah! que c'est drôle! ah! que
c'est drôle! A - lors le cœur fait son rô-


le, A-lors le - cœur fait ſon rô-le. Quand
une fille a l'eſprit cu - rieux
Son cœur s'entend a - vec ſes yeux,
ſon cœur s'en - tend a - vec ſes yeux.
M. BOBINETTE.
Nº 5.
Quand un beau Mi - net ſe pré -
ſen - te Une Chatte miaule après
lui; u - ne Chatte miau

- - - - - - - - - le - a - près lui.

Plus elle a reſ - ſen - ti d'en - nui, Plus

elle eſt vive & s'é - mil - lan - te,

Quand un beau ma - tou ſe pré - ſen - te

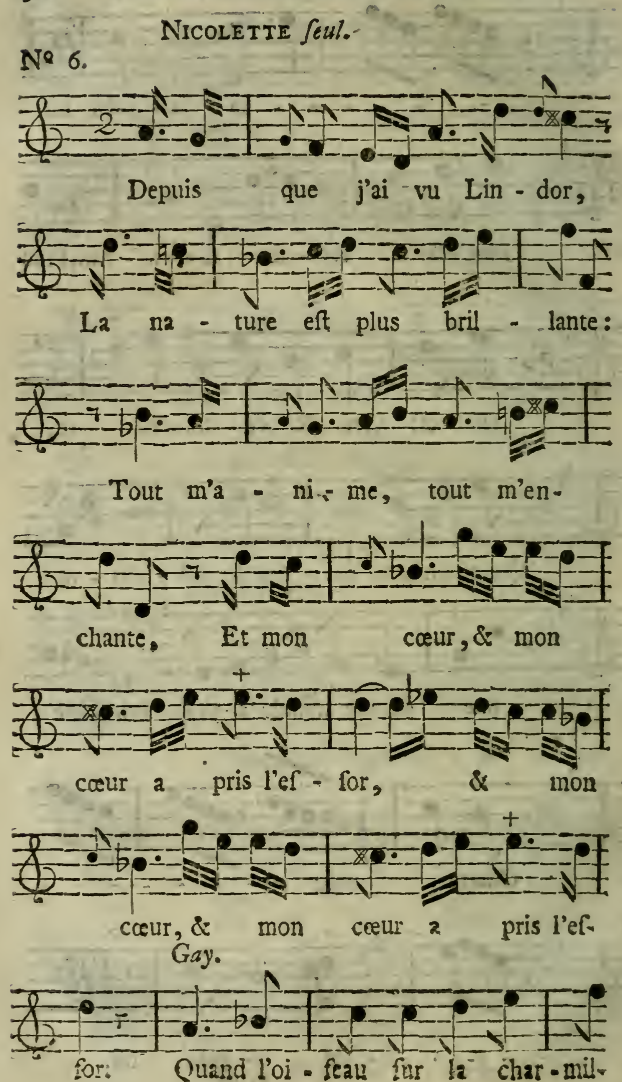
une Chatte miaule a - près lui. Une



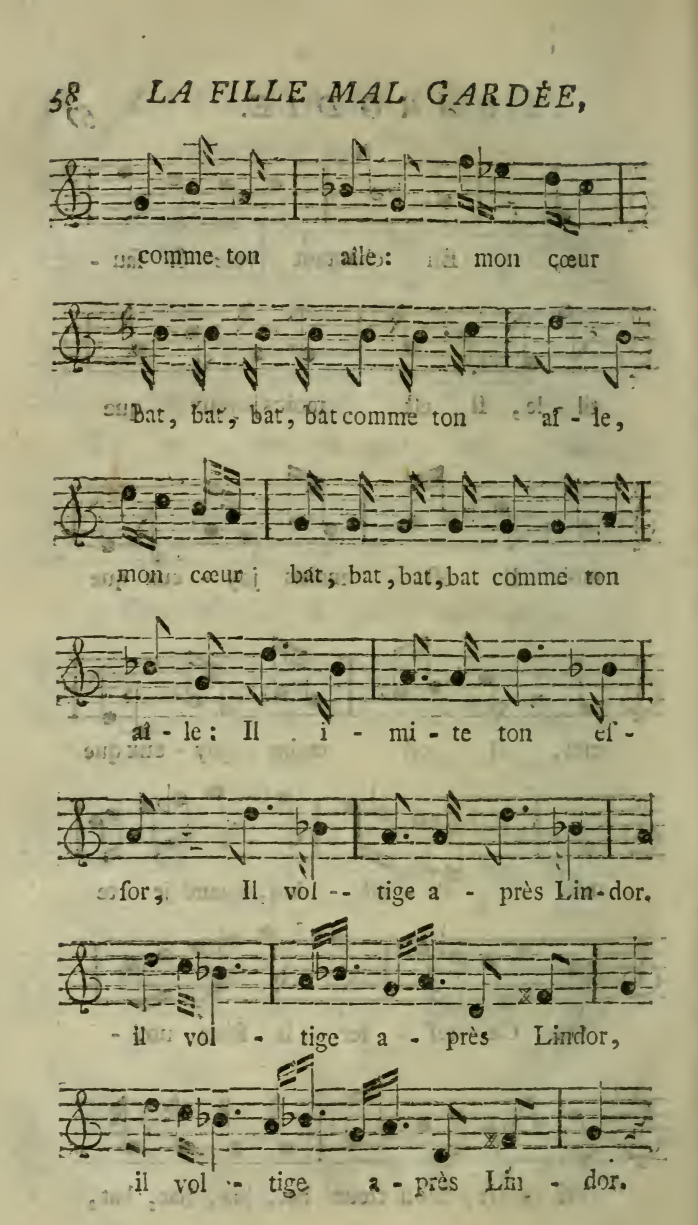


NICOLETTE *seul.*

Nº 6.




le, En chantant vole & ſau -
til - le, Il eſt moins joyeux que
moi. Il eſt moins joy - eux que
moi, il eſt moins joy - eux que
moi. Pa - pil - lon, quand je te
vois Ca - reſ - ſer la fleur nou -
vel - le, Mon cœur bat, bat, bat, bat,


comme ton aile: mon cœur
Bat, bat, bat, bat comme ton af - le,
mon cœur bat, bat, bat, bat comme ton
aî - le: Il i - mi - te ton ef -
for, Il vol -- tige a - près Lin - dor.
- il vol - tige a - près Lindor,
il vol - tige a - près Lin - dor.


Cher Lin-dor, viens, je t'ap - pel - le:
A ma voix l'é - cho fi - de - le,
Avec moi re - dit Lin-dor, Cher Lin-
dor, Lindor, Lin-dor. Et
l'é - cho re - pete en - cor, Cher
Lin - dor, Lindor, Lin -
dor, Et l'é - cho re - pete en-



LE MAGISTER.

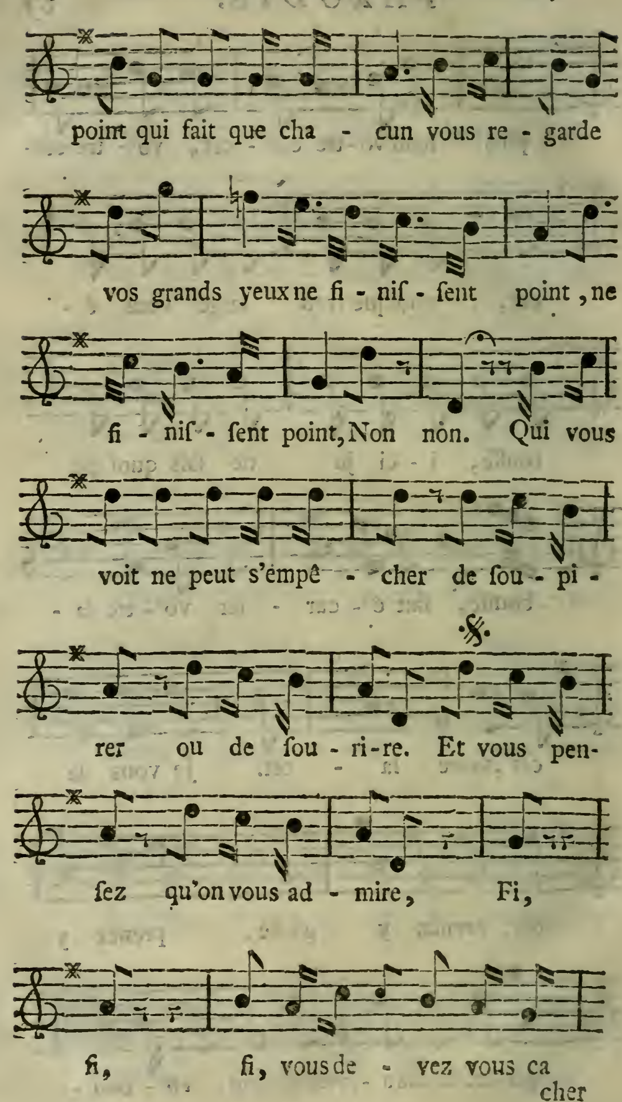
N°. 7.

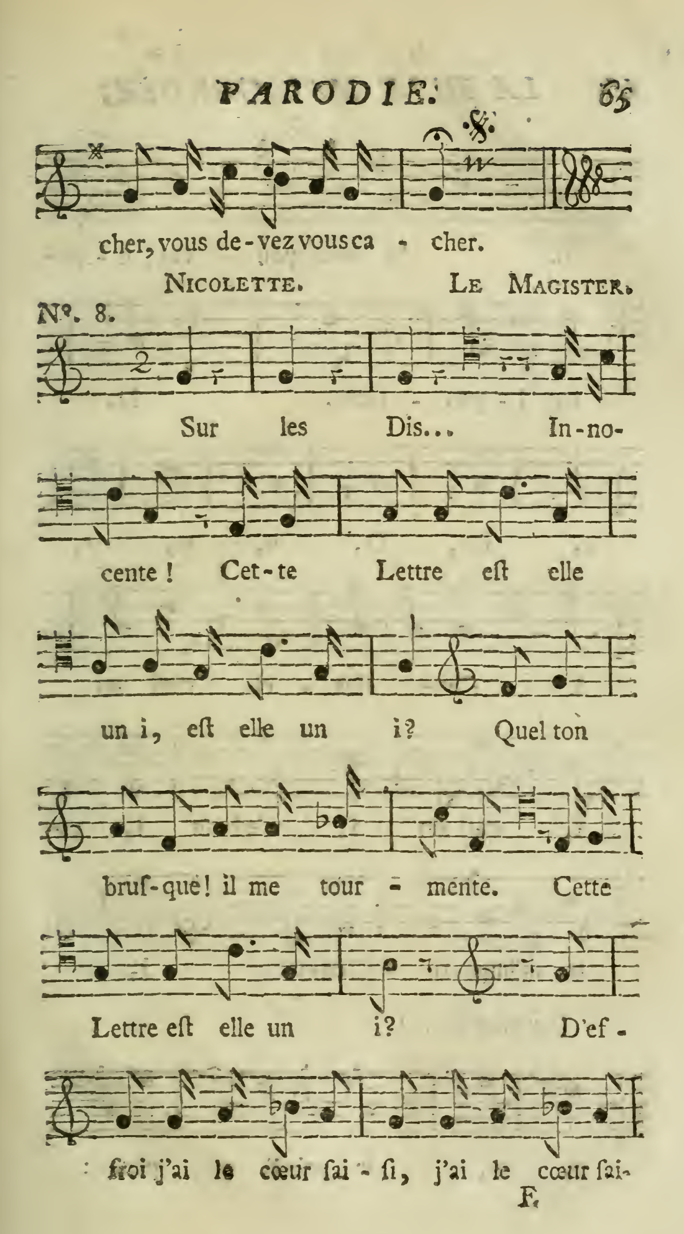


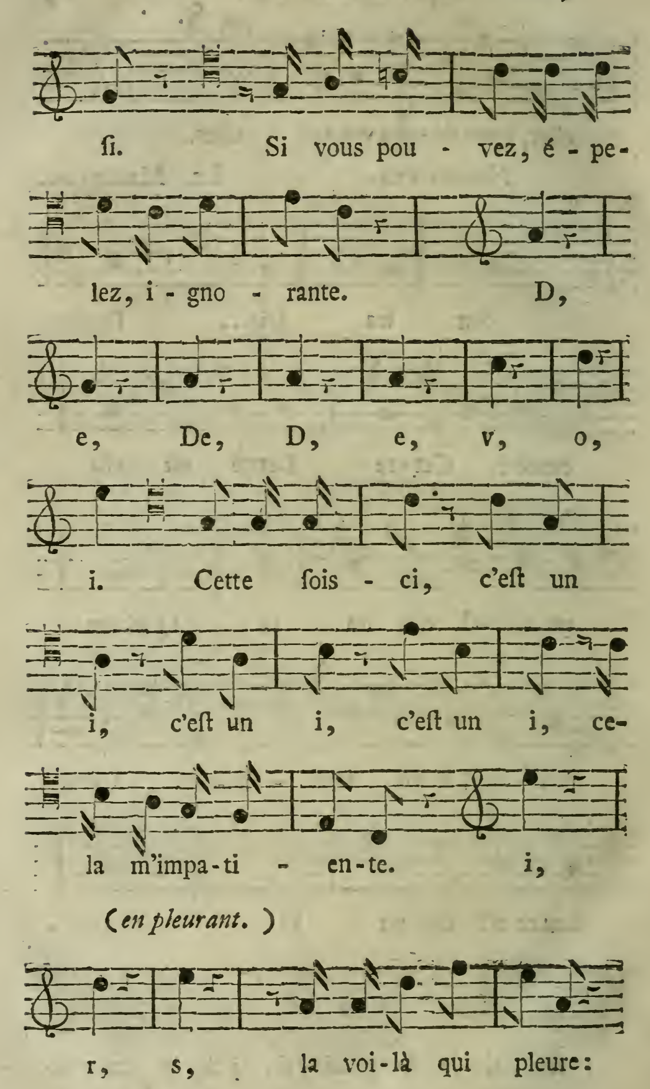

vez vous ca - cher, fi, fi, vous de-
vez vous ca - cher, vous devez vous ca-
cher. Vous croy - ez a - voir des ap-
pas; Mais vos traits sont trop dé - li-
cats. Je vous le dis, pre-nez - y
garde, prenez - y garde; Dans le men-
ton ce pe - tit creux Et cet-te

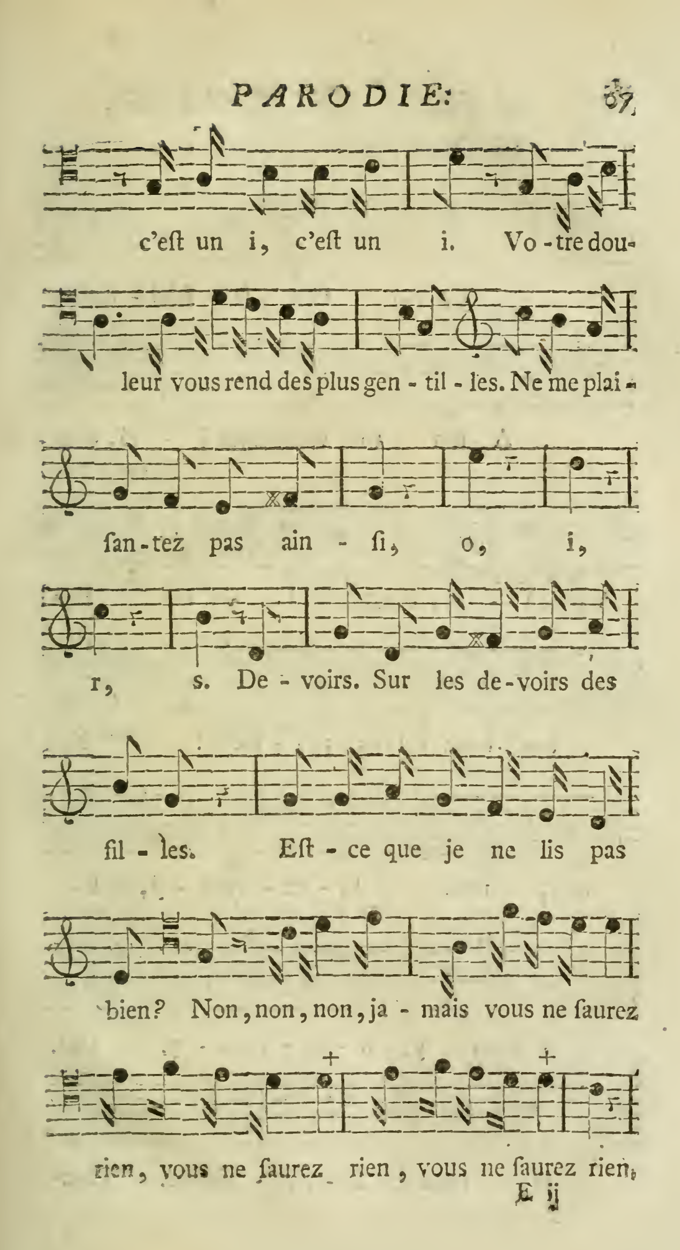

bouche trop mi - gno-ne, n'ont rien d'af-
fez ma - jef-tu - eux, n'ont rien d'affez ma-
jef - tu - eux. Tournez, tour-
nez, tour-nez que je vous ex - a -
mine, vous a - vez la tail - le trop
fi - ne, vous a - vez la tail-le trop
fi - ne. Tournez, tour - nez,


plus haut vo-tre cor - cet, vo - tre cor-
cet, quoique trop large vous é -
touffe, i - ci je ne fais quoi qui
bouffe, fait é - car - ter vo - tre la -
cet, votre la - cet. Je vous le
dis, prenez y garde, prenez y
gar-de. Vous a - vez certain en - bon -


point qui fait que cha - cun vous re - garde
vos grands yeux ne fi - niſ - ſent point, ne
fi - niſ - ſent point, Non non. Qui vous
voit ne peut s'empê - cher de ſou - pi -
rer ou de ſou - ri-re. Et vous pen-
ſez qu'on vous ad - mire, Fi,
fi, fi, vous de - vez vous ca
cher


cher, vous de-vez vous ca - cher.
Nicolette.
Le Magister.
N°. 8.
Sur les Dis... In-no-
cente ! Cet-te Lettre eſt elle
un i, eſt elle un i? Quel ton
bruſ-que! il me tour - mente. Cette
Lettre eſt elle un i? D'ef -
froi j'ai le cœur ſai - ſi, j'ai le cœur ſai-

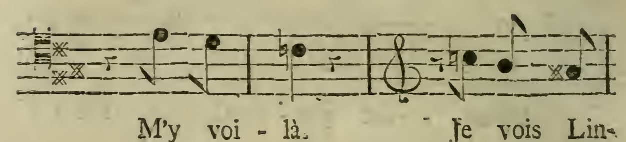

ſi. Si vous pou - vez, é - pe-
lez, i - gno - rante. D,
e, De, D, e, v, o,
i. Cette ſois - ci, c'eſt un
i, c'eſt un i, c'eſt un i, ce-
la m'impa-ti - en-te. i,
(*en pleurant.*)
r, s, la voi-là qui pleure:


c'eſt un i, c'eſt un i. Vo-tre dou-
leur vous rend des plus gen-til-les. Ne me plai-
ſan-tez pas ain-ſi, o, i,
r, s. De-voirs. Sur les de-voirs des
fil-les. Eſt-ce que je ne lis pas
bien? Non, non, non, ja-mais vous ne ſaurez
rien, vous ne ſaurez rien, vous ne ſaurez rien.

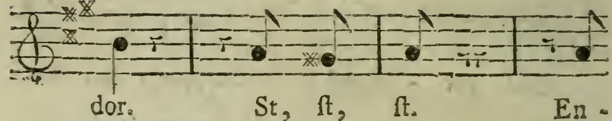

LE MAGISTER.
N°. 9.
2
Tu vas être la Maî - treſſe;
A ton tour commande i - ci, com -
NICOLETTE.
mande i - ci, commande i - ci.
Bon!
bon! bon! vai-ne pro - meſſe!
Non
non, non.
Fi - ez - vous - y, fi-
ez-vous y, fi - ez - vous - y.
Oui,
je veux te ſa - tis - fai-re.
Prou-

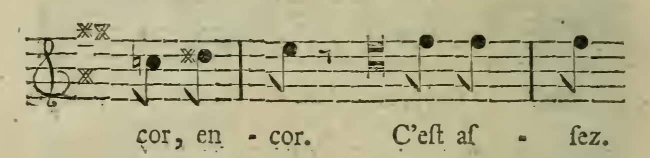

vez moi... Que faut - il faire?
Deman - dez par - don. Par -
don! par - don? Oui, par - don. Par-
don? Oui, par - don. El le plai-
fante, elle plai - fan - te.
Soit, par-don; es-tu con - ten-te?
A ge - noux, pe-tit gar - çon. Oh!



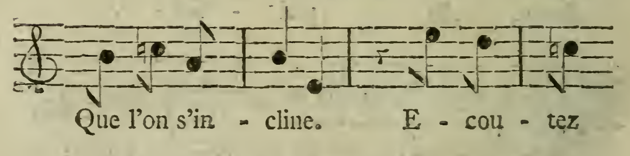


LINDOR.

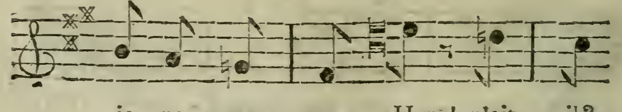




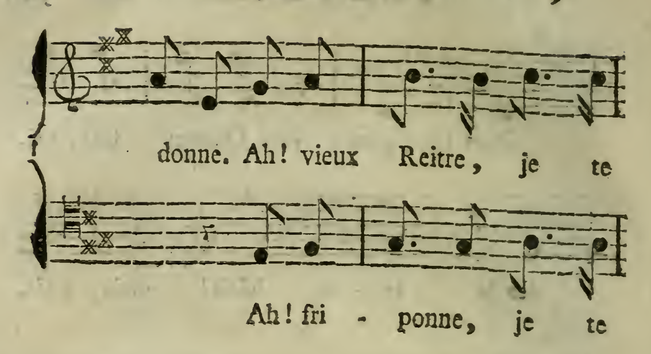
LINDOR, *bas à* NICOLETTE.



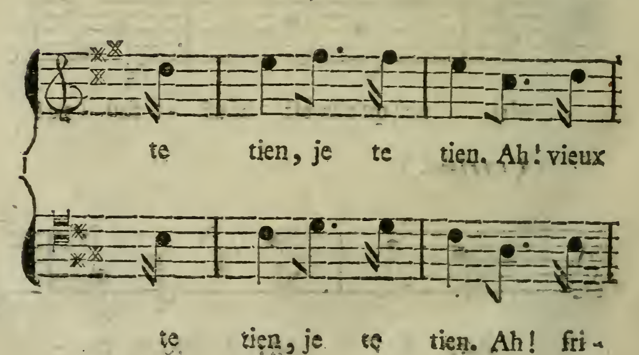
NICOLETTE, *bas à* LINDOR.




Plus bas, plus bas. Quatre fois, bai-
sez la ter - re. Mais! mais, mais.
Il faut lui plaire. Quatre fois:
fort bien, fort bien, fort bien. Ah!
ah! ah! qu'elle est bouf - fon - ne!
(en riant.)
Ah! ah! ah! je vous par -


donne. Ah! vieux Reitre, je te
Ah! fri - ponne, je te


tien. Ah! vieux reitre, je te tien. Je
tien. Ah! fri - ponne, je te tien, je

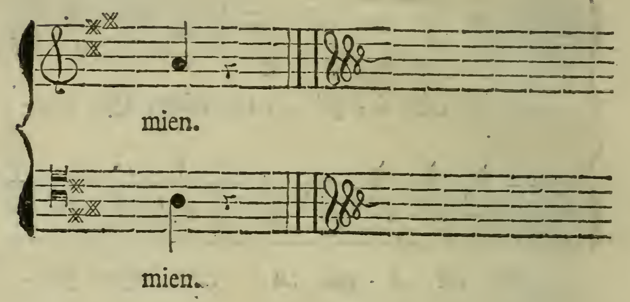

te tien, je te tien. Ah! vieux
te tien, je te tien. Ah! fri -


rei-tre, je te tien. Quel plai -
pon - ne, je te tien. Quel plai -


ſir eſt é - gal au mien, Quel plai -
ſir eſt é - gal au mien, Quel plai -


ſir eſt é - gal au mien, eſt é-
ſir eſt é - gal au mien, eſt é-

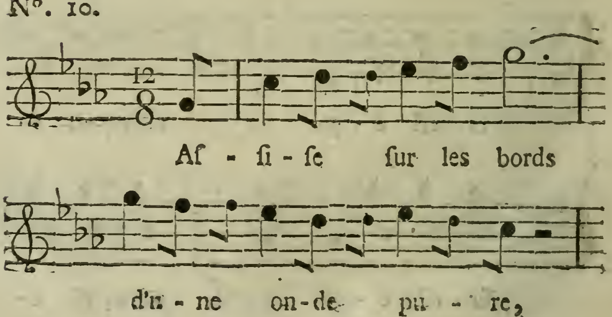




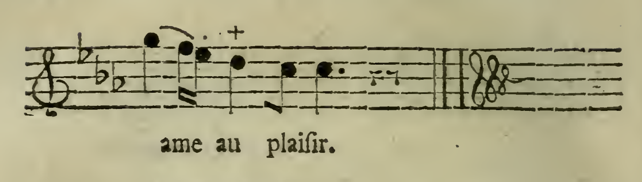


NICOLETTE.

N°. 10.

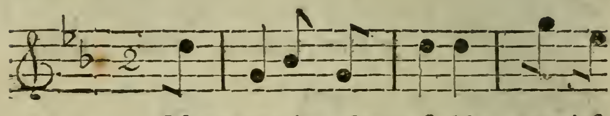


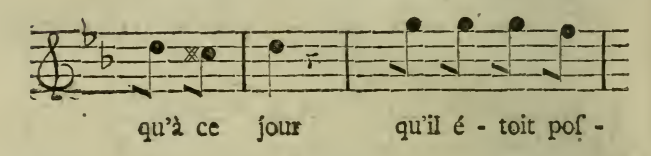

qui len-te-ment murmure:
je sens, quand je m'en dors,
un doux zé - phy - re, qui sur
mon sein sou - pi - re. Dans cet a-
sy - le, quand un sort tranquil-le d'un re-
pos fa - ci - le m'a fait jou - ir, j'ou-
vre mes yeux au jour, & mon

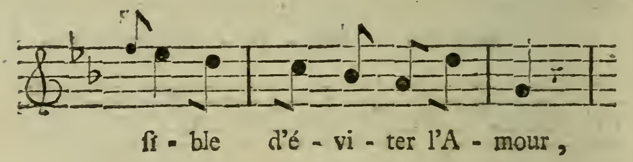


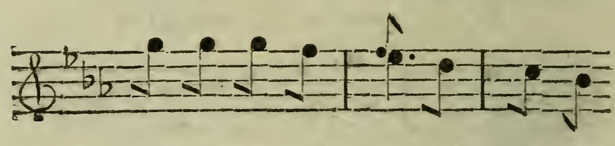
NICOLETTE.

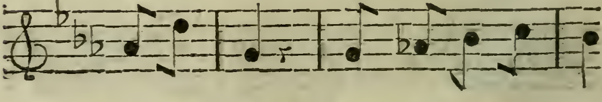
Nº 11.












ce je bra - vois ſes traits, Je vi-
vois en paix, je vi - vois en paix.
Dans cette aſſu - rance je ſe - rois en-
cor, mais j'ai vû Lin - dor, mais j'ai
vû Lin - dor. Mon cœur trop ſen - ſi-
ble éprouve en ce jour qu'il eſt
impoſ - ſi-ble d'é - vi - ter l'a-

mour; Mon cœur trop ſen - ſi - ble éprouve

en ce jour qu'il eſt im - poſ -

ſi - ble d'é - vi-ter l'a - mour,

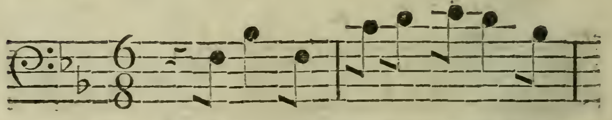
qu'il eſt im - poſ - ſi - ble d'é-vi -

ter l'a - mour.

TRIO.

BOBINETTE.

Nº 12.



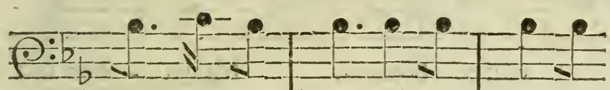
Comment! comment! Un enle - ve -

NICOLETTE.



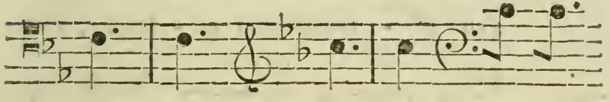
ment, un en-le - ve - ment. Un en-

le - ve - ment, un en-le - ve - ment.

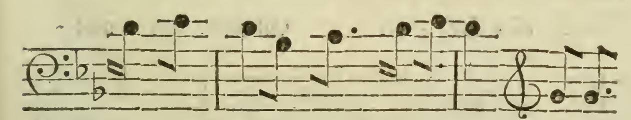


Vous me cau - ſez des al - lar-mes.

LINDOR.



Bon! bon! Non, non, Mais qu'en



di - roit - on? mais qu'en di-roit - on? Mais qu'en

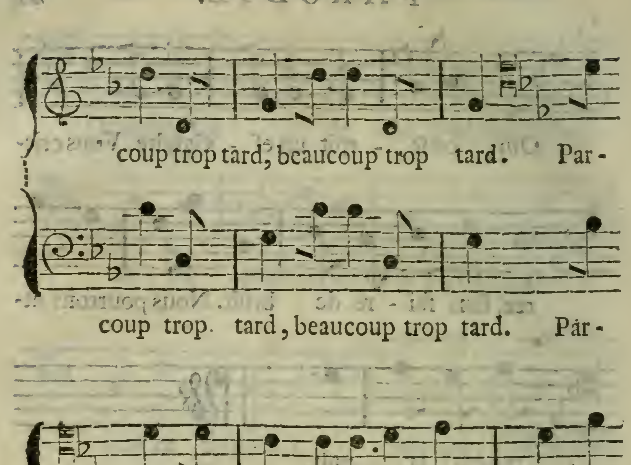


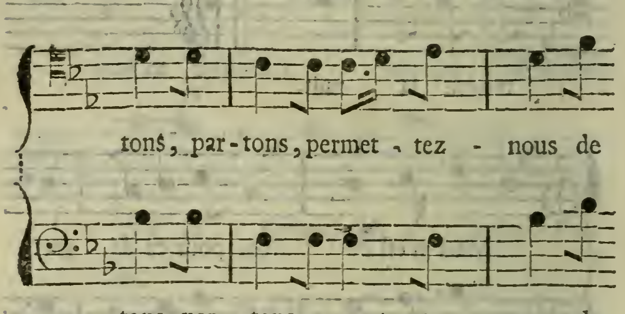
di - roit - on, mais qu'en diroit - on?

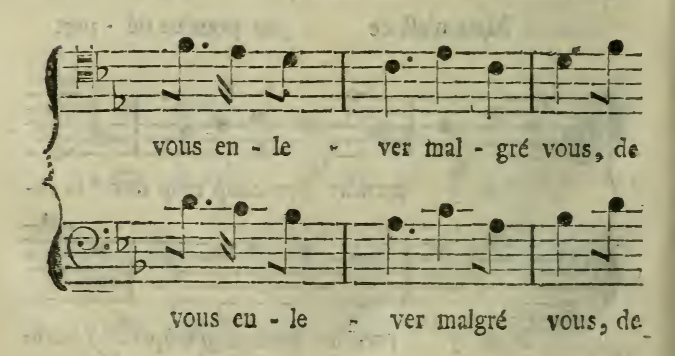

Que c'eſt l'ef - fet de vos charmes. L'en -
le - ve - ment fait honneur; N'a pas qui
veut ce bonheur. Ma pu - deur doit
s'en ef - frayer, s'en e - frayer, s'en
ef. - fray - er. On vous per - met -
tra de cri - er, de cri - er, de cri-
er. Mais on pour - roit nous en - tendre.

Oui,

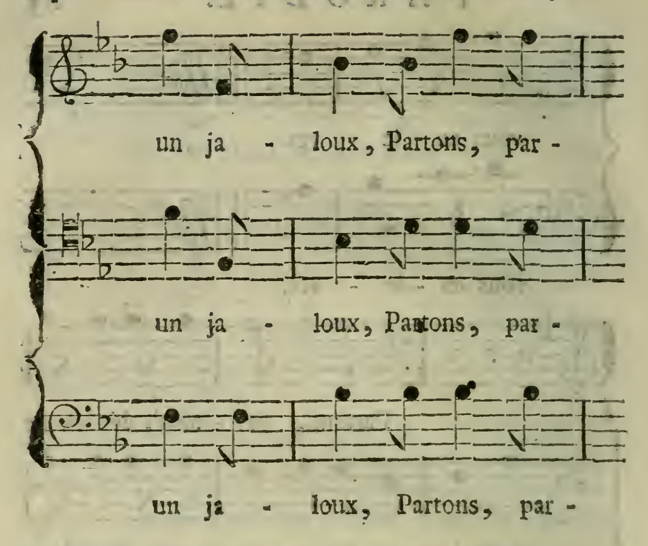

Oui, ce se - roit un es - clandre. Vous crie-
rez sans fai - re de bruit. Nous pourrons at-
tendre la nuit.
Mais n'est ce pas pour ce dé - part
Mais n'est ce pas pour ce dé - part
Nous y prendre beaucoup trop tard? beau-
Nous y prendre beaucoup trop tard? beau-

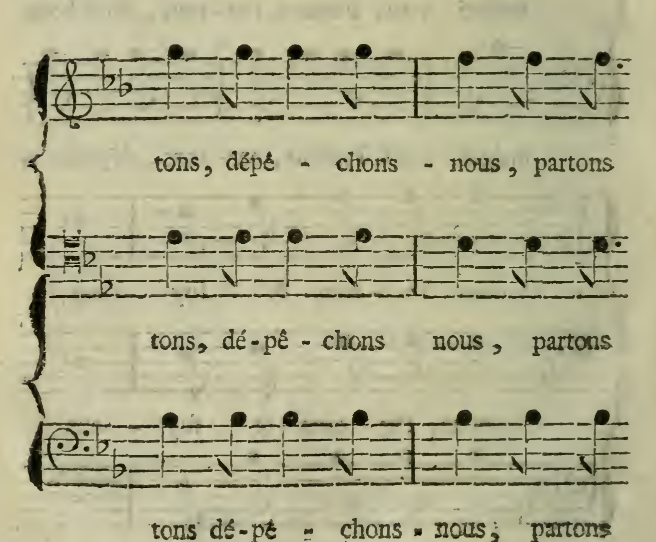

coup trop tard, beaucoup trop tard. Par -
coup trop tard, beaucoup trop tard. Par -

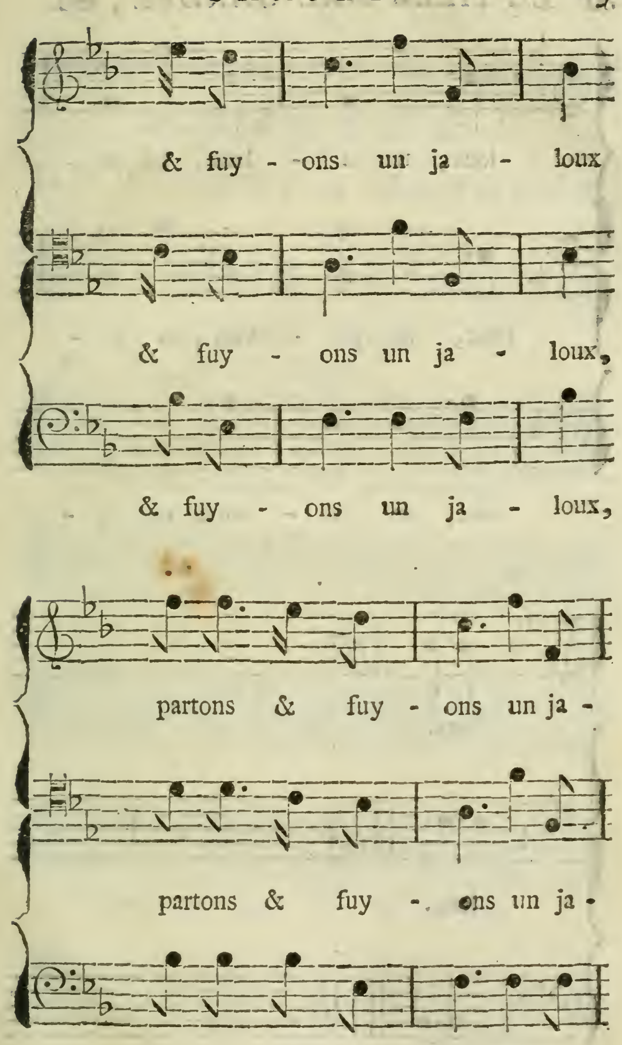

tons, par - tons, permet - tez - nous de
tons, par - tons, permet - tez - nous de

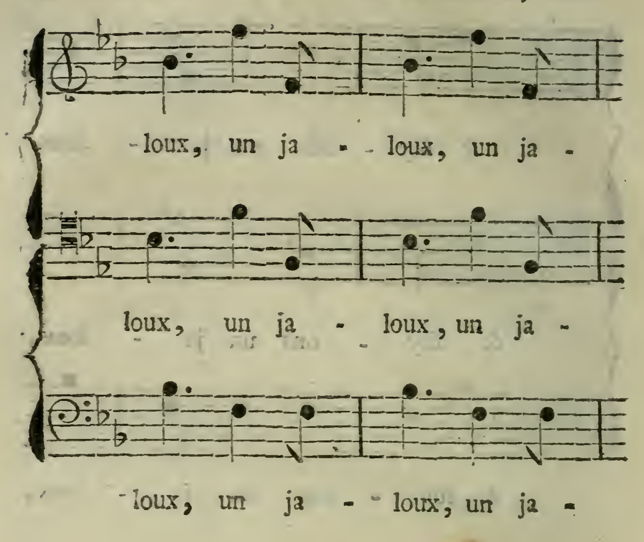

vous en - le - ver mal - gré vous, de
vous en - le - ver malgré vous, de


vous en - le - ver.
vous en - le - ver.
Partons, par - tons, dépêchons
malgré vous. Partons, par - tons, dépêchons
malgré vous. Partons, par - tons, dépêchons
nous, Par - tons & fuy - ons
nous, Par - tons & fuy - ons
nous, Par - tons & fuy - ons


un ja - loux, Partons, par -
un ja - loux, Partons, par -
un ja - loux, Partons, par -


tons, dépê - chons - nous, partons
tons, dé-pê - chons nous, partons
tons dé-pê - chons - nous; partons


& fuy - ons un ja - loux
& fuy - ons un ja - loux,
& fuy - ons un ja - loux,
partons & fuy - ons un ja -
partons & fuy - ons un ja -
partons & fuy - ons un ja -


-loux, un ja - -loux, un ja -
loux, un ja - loux, un ja -
-loux, un ja - -loux, un ja -

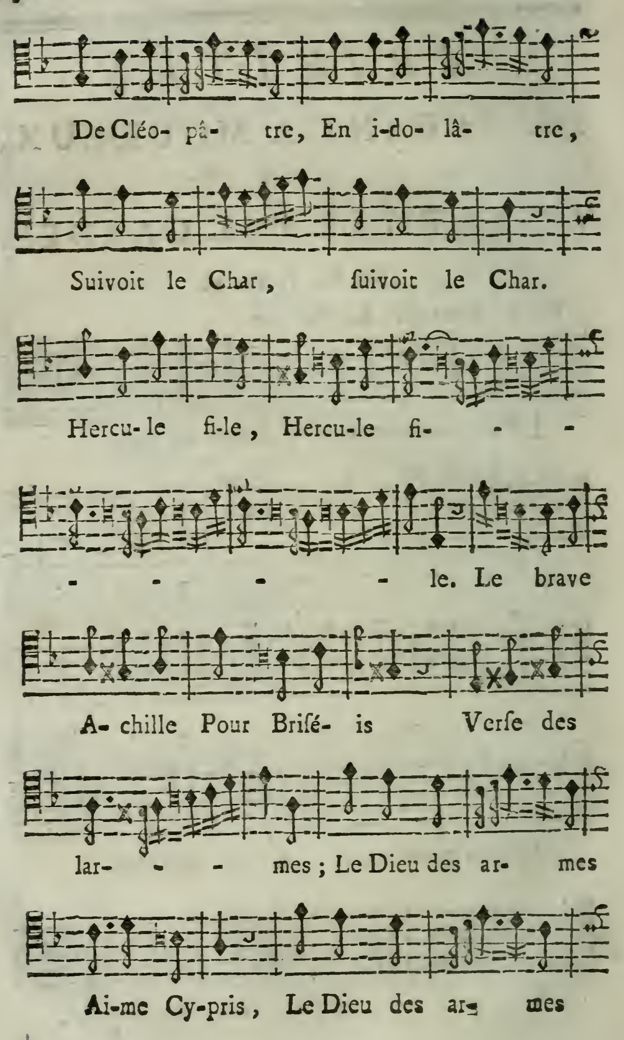

loux.
loux.
loux.

ARIETTES
DU PEDANT AMOUREUX,
OU
DE LA FILLE MAL GARDÉE.

Par M. DUNY.

N° 1. *Amoroso. Le Magister.*




De Cléo- pâ- tre, En i-do- lâ- tre,
Suivoit le Char, ſuivoit le Char.
Hercu- le fi-le, Hercu-le fi- - -
- - - - le. Le brave
A- chille Pour Briſé- is Verſe des
lar- - - mes ; Le Dieu des ar- mes
Ai-me Cy-pris, Le Dieu des ar- mes

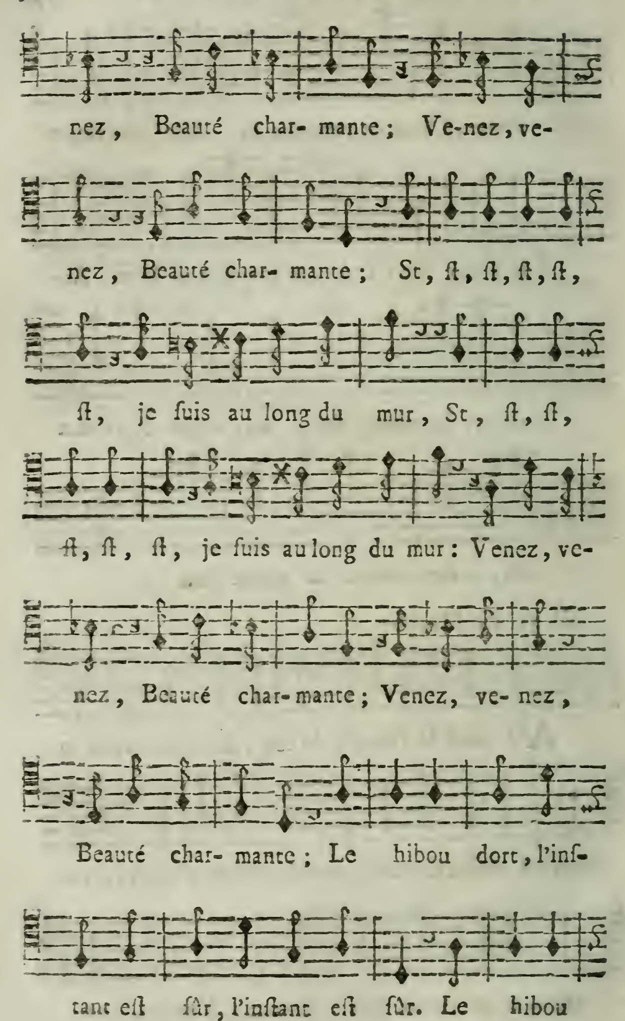

Gravement.
Ai-me Cy- pris. Et moi, grave Magif-
ter, Ma- gis, ma- gis, ma- gif- ter, Je
brule pour Nico- let- te; Je gé- mis de
ma dé- fai- te, Et je cede fans ef- fort.
Omni- a, omni- a vin- cit, vincit,
vin- cit A- mor: Omni- a, omni-
a vin- cit, vin- cit, vin- cit A-

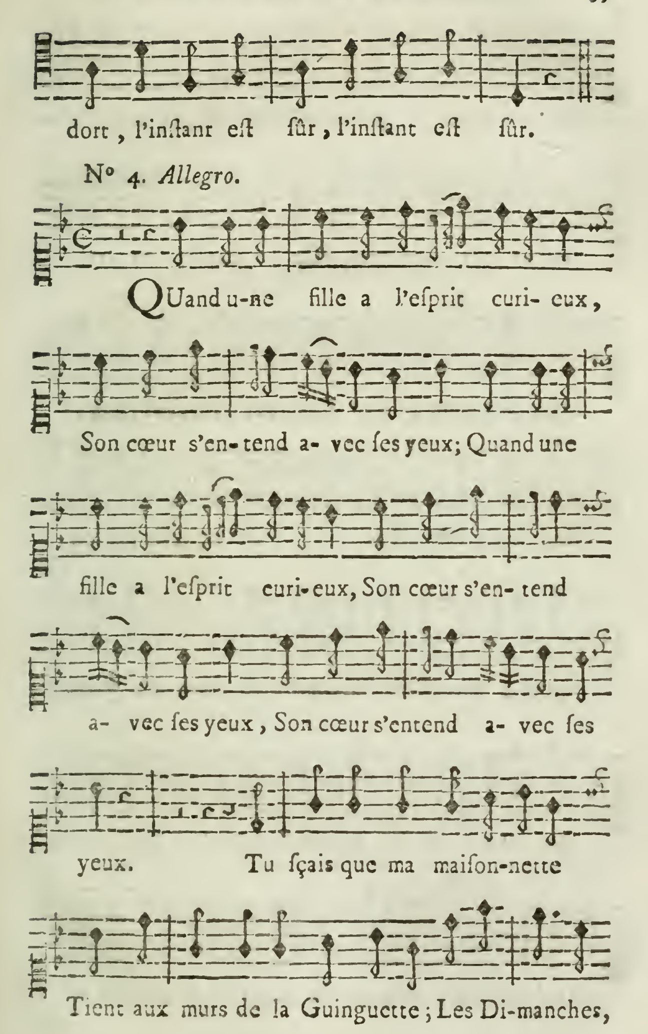

mor, vin- cit A- mor.
N° 2. Le Magiſter.
LA Garde d'une fil-le Jeune, vive
& gen- tille, Jeune vive & gen- til-le,
Cauſe un grand embar- ras, Cauſe un grand
embar- ras, cauſe un grand embar- ras,
cauſe un grand embar- ras. Un ja-
loux ne vit pas. A tout prêtant l'o-


reil- le, Il s'inquiette, il veille, il veil-
le; Sans ceſſe il vient, il va: Qui va
là? Qui va là? Qui va là? Qui va
là? Un geſte, une paro- le, Une mou-
che qui vole, Lui trouble la cervelle; Il
eſt en ſenti- nelle, Et quand ce loup-ga-
rou Eſt à la décou- verte, L'Amour tou-

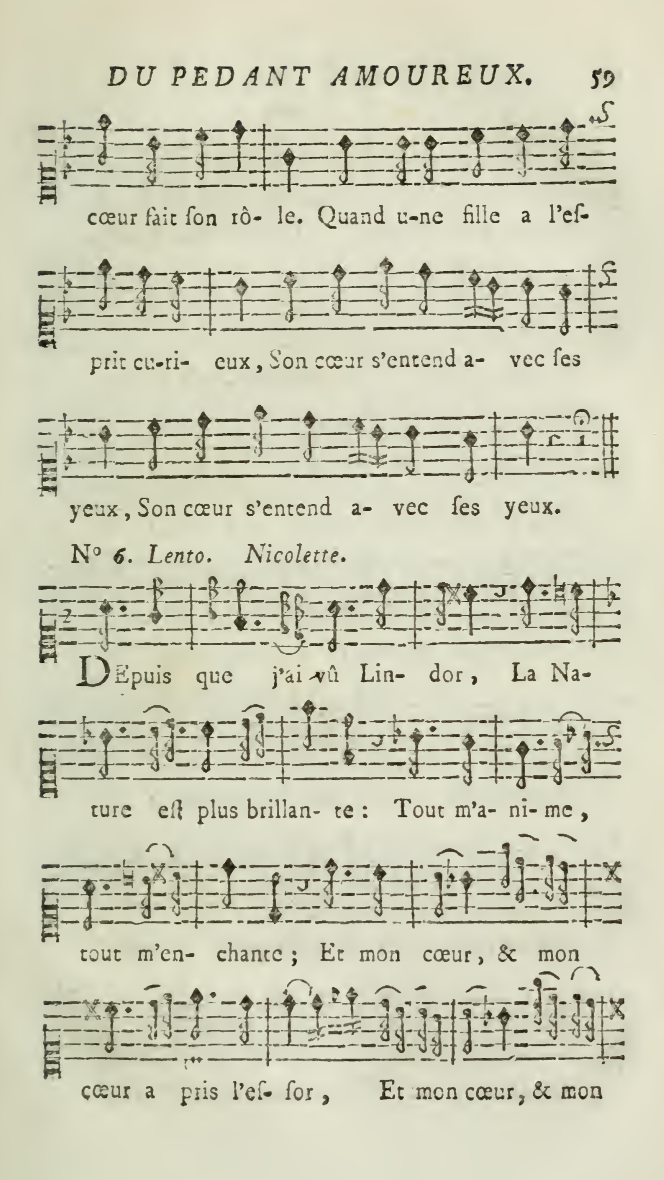

jours a- lerte At- trape le vieux fou, L'A-
mour toujours a- lerte At- trape le vieux
fou. Un geste, u-ne pa- role, U-ne mou-
che qui vole, Lui trouble la cer- vel-
le; Il est en senti- nelle, Il est en
senti- nelle: Il n'a plus de cer- velle, Et
quand ce loup-ga- rou Est à la décou-

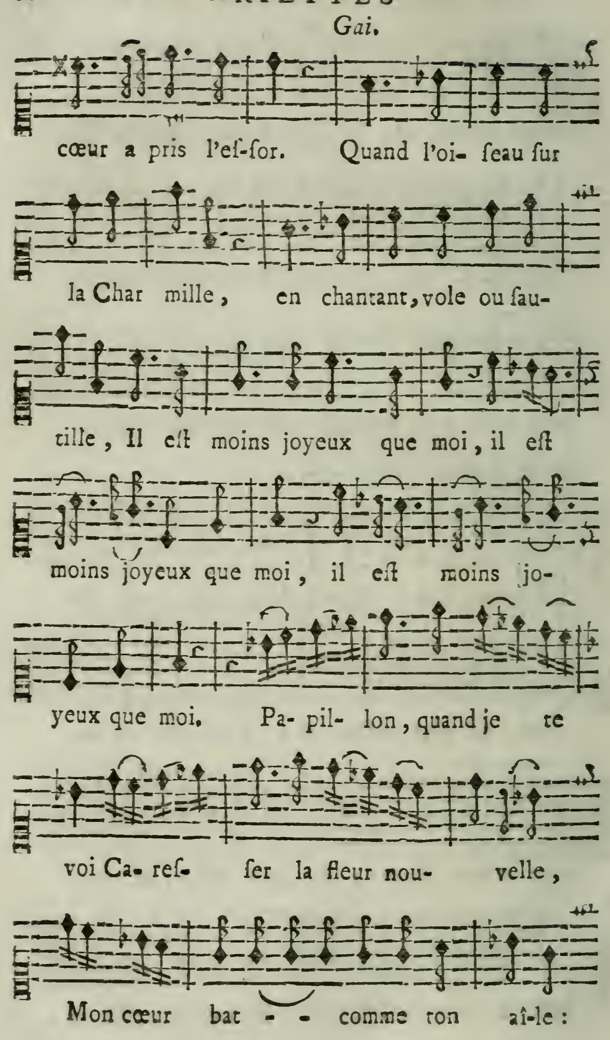

verte, L'Amour toujours a- lerte At- trape
le vieux fou ; L'Amour toujours a- lerte At-
trape le vieux fou, at- trape le vieux
fou, at- trape le vieux fou.
N° 3. *Le Magiſter.*
AU bord de l'eau, ſur le ſoir, Sur-tout quand le
temps eſt noir, ſur-tout quand le temps eſt noir, J'en-
tends u-ne voix qui chante : Venez, ve-

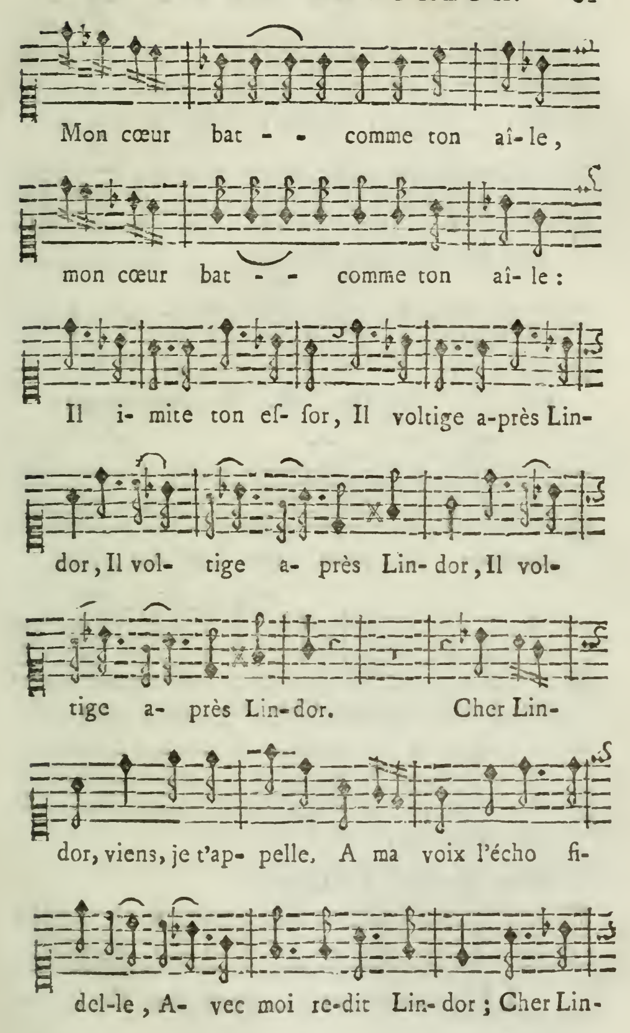

nez, Beauté char- mante; Ve-nez, ve-
nez, Beauté char- mante; St, ſt, ſt, ſt, ſt,
ſt, je ſuis au long du mur, St, ſt, ſt,
ſt, ſt, ſt, je ſuis au long du mur: Venez, ve-
nez, Beauté char-mante; Venez, ve- nez,
Beauté char- mante; Le hibou dort, l'inſ-
tant eſt ſûr, l'inſtant eſt ſûr. Le hibou

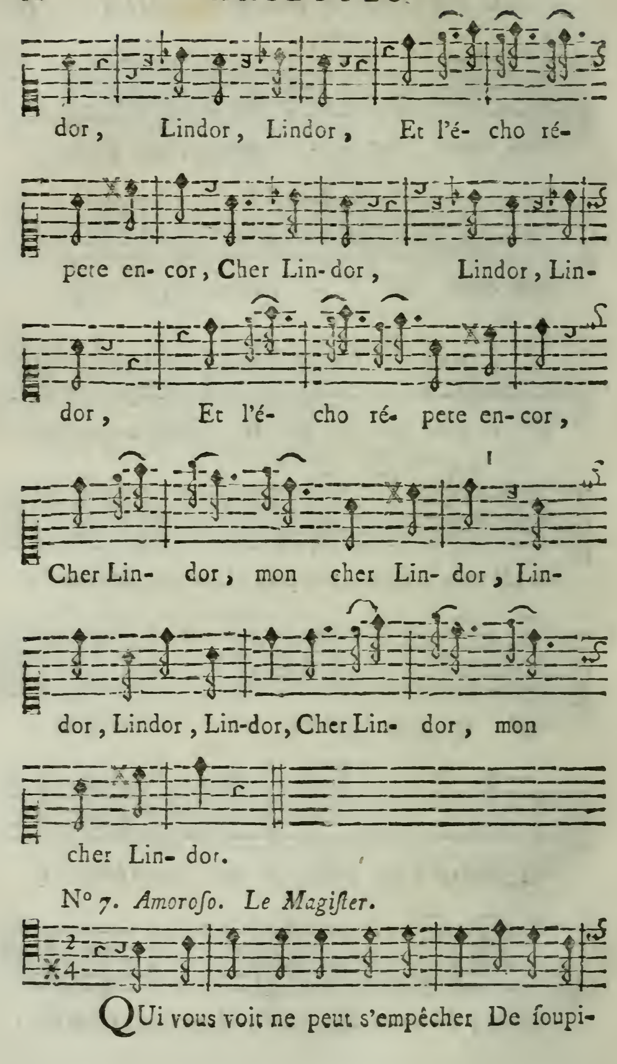

dort, l'inſtant eſt ſûr, l'inſtant eſt ſûr.
Nº 4. Allegro.
QUand u-ne fille a l'eſprit curi- eux,
Son cœur s'en-tend a- vec ſes yeux; Quand une
fille a l'eſprit curi-eux, Son cœur s'en- tend
a- vec ſes yeux, Son cœur s'entend a- vec ſes
yeux. Tu ſçais que ma maiſon-nette
Tient aux murs de la Guinguette; Les Di-manches,

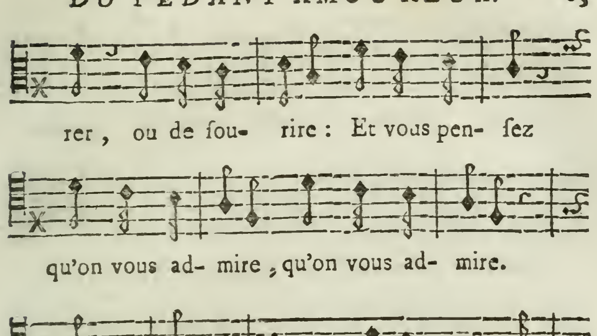

Ni-co-lette Y prête l'Oreille, & guette; Elle é-
coute des chanſons, Elle hauſſe les ta-
lons. Ses yeux a- lors font leur rôle, Ses yeux a-
lors font leur rôle. Je ne ſçais pas ce
qu'elle voit, Elle ſe mord le bout du doigt,
En s'écri- ant: ah! que c'eſt drôle! ah! que c'eſt
drôle! Alors le cœur fait ſon rô- le, Alors le


cœur fait son rô- le. Quand u-ne fille a l'es-
prit cu-ri- eux, Son cœur s'entend a- vec ses
yeux, Son cœur s'entend a- vec ses yeux.
N° 6. Lento. Nicolette.
DEpuis que j'ai vû Lin- dor, La Na-
ture est plus brillan- te : Tout m'a- ni- me,
tout m'en- chante ; Et mon cœur, & mon
cœur a pris l'es- sor, Et mon cœur, & mon


Gai.
cœur a pris l'ef-for. Quand l'oi- feau fur
la Char mille, en chantant, vole ou fau-
tille, Il eft moins joyeux que moi, il eft
moins joyeux que moi, il eft moins jo-
yeux que moi. Pa- pil- lon, quand je te
voi Ca- ref- fer la fleur nou- velle,
Mon cœur bat - - comme ton aî-le :


Mon cœur bat - - comme ton aî- le,
mon cœur bat - - comme ton aî- le :
Il i- mite ton ef- for, Il voltige a-près Lin-
dor, Il vol- tige a- près Lin- dor, Il vol-
tige a- près Lin- dor. Cher Lin-
dor, viens, je t'ap- pelle, A ma voix l'écho fi-
del-le, A- vec moi re-dit Lin- dor ; Cher Lin-


dor, Lindor, Lindor, Et l'é- cho ré-
pete en- cor, Cher Lin- dor, Lindor, Lin-
dor, Et l'é- cho ré- pete en- cor,
Cher Lin- dor, mon cher Lin- dor, Lin-
dor, Lindor, Lin-dor, Cher Lin- dor, mon
cher Lin- dor.
N° 7. Amoroso. Le Magister.
QUi vous voit ne peut s'empêcher De soupi-

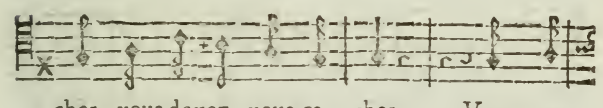




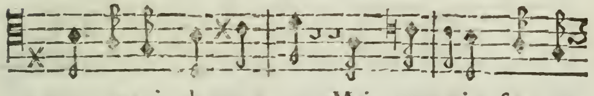
Fi, fi, fi, vous devez vous ca-



cher : Fi, fi, vous devez vous ca-



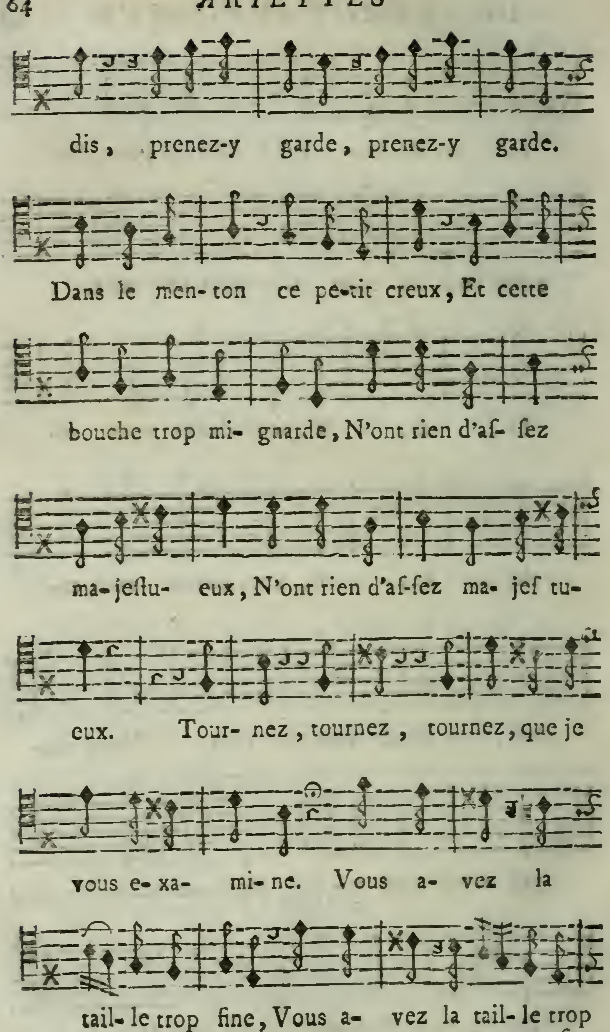
cher, vous devez vous ca- cher. Vous cro-



yez a-voir des ap- pas ; Mais vos traits sont trop



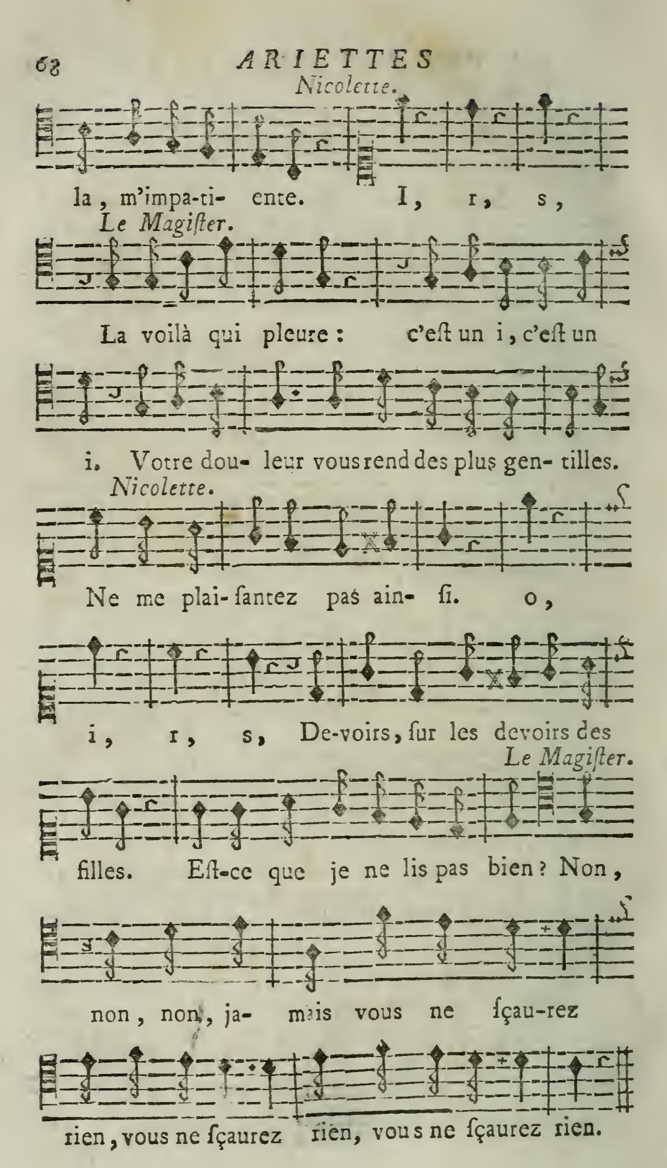
dé- li- cats, sont trop dé- li- cats. Je vous le


dis, prenez-y garde, prenez-y garde.
Dans le men- ton ce pe-tit creux, Et cette
bouche trop mi- gnarde, N'ont rien d'aſ- ſez
ma- jeſtu- eux, N'ont rien d'aſ-ſez ma- jeſ tu-
eux. Tour- nez, tournez, tournez, que je
vous e- xa- mi- ne. Vous a- vez la
tail- le trop fine, Vous a- vez la tail- le trop fine.


fine. Tour-nez, tour- nez. Plus haut. Vo-
tre cor- ſet, votre cor- ſet, Quoi- que trop
large, vous é- touffe. I-ci je ne ſçais quoi qui
bouf- fe, fait é- car- ter votre la- cet, vo-
tre la- cet, votre la- cet. Je vous le
dis, prenez-y garde; prenez-y garde.
Vous a- vez certain embonpoint, Qui fait que cha-
cun vous re- garde. Vos grands yeux


ne fi- niſſent point, ne fi- niſſent point. Non,
non, qui vous voit ne peut s'empêcher
De ſoupi- rer ou de ſou- ri- re ; Et vous pen-
ſez qu'on vous ad- mire. Fi, fi,
fi, vous de- vez vous ca- cher, Vous de-
vez vous ca-cher. Ah! je ſou-pire, Ah! je ſou-
pi-re : Fi, vous devez vous cacher, vous de-
vez vous cacher, vous de-vez vous ca- cher.


N° 2. Nicolette. Le Magister.
SUr les.. Dis. Inno- cente !
Cette lettre eſt- elle un i, eſt- elle un i ?
Nicolette. Le Magiſter.
Quel ton bruſque ! il me tourmente. Cette
Nicolette.
lettre eſt-elle un i ? D'ef- froi j'ai le
Le Magiſter.
cœur ſai- ſi, j'ai le cœur ſai- ſi. Si vous pou-
Nicolette.
vez, é- pe-lez, igno- rante. D,
Le Magiſter.
e, De, D, e, V, o, i. Cette fois-
ci, C'eſt un i, c'eſt un i, c'eſt un i : ce-


Nicolette.
la, m'impa-ti- ente. I, r, s,
Le Magiſter.
La voilà qui pleure : c'eſt un i, c'eſt un
i. Votre dou- leur vous rend des plus gen- tilles.
Nicolette.
Ne me plai- ſantez pas ain- ſi. o,
i, r, s, De-voirs, ſur les devoirs des
Le Magiſter.
filles. Eſt-ce que je ne lis pas bien ? Non,
non, non, ja- mais vous ne ſçau-rez
rien, vous ne ſçaurez rien, vous ne ſçaurez rien.


Le Magiſter.
TU vas ê-tre la maî- treſſe ; A ton
tour commande i- ci , commande i- ci', com-
Nicolette.
mande i- ci. Bon, bon, bon ! vaine pro-
Le Magiſter.
Nicolette.
meſſe ! Non, non, non. Fiez-vous-
Le Magiſter.
y , fiez- vous- y , fiez- vous- y. Oui, je
Nicolette.
veux te ſa-tiſ- faire. Prouvez- moi.
Nicolette. Deman- dez par-
Le Magiſter.
Que faut- il faire ?

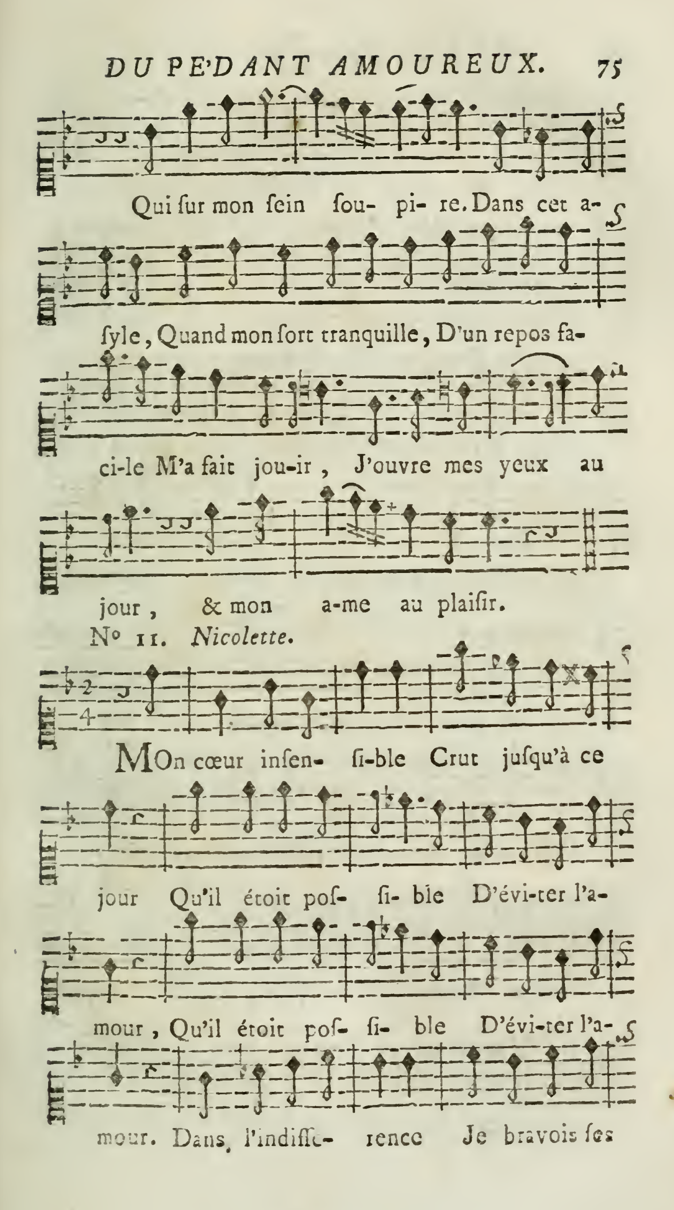

don. Oui, par- don,
Par- don, par- don, pardon.
Oui, par- don.
El-le plai-sante, elle plai-
sante. Soit, par- don.
A ge- noux, pe-tit gar-
Es- tu conten- te ?

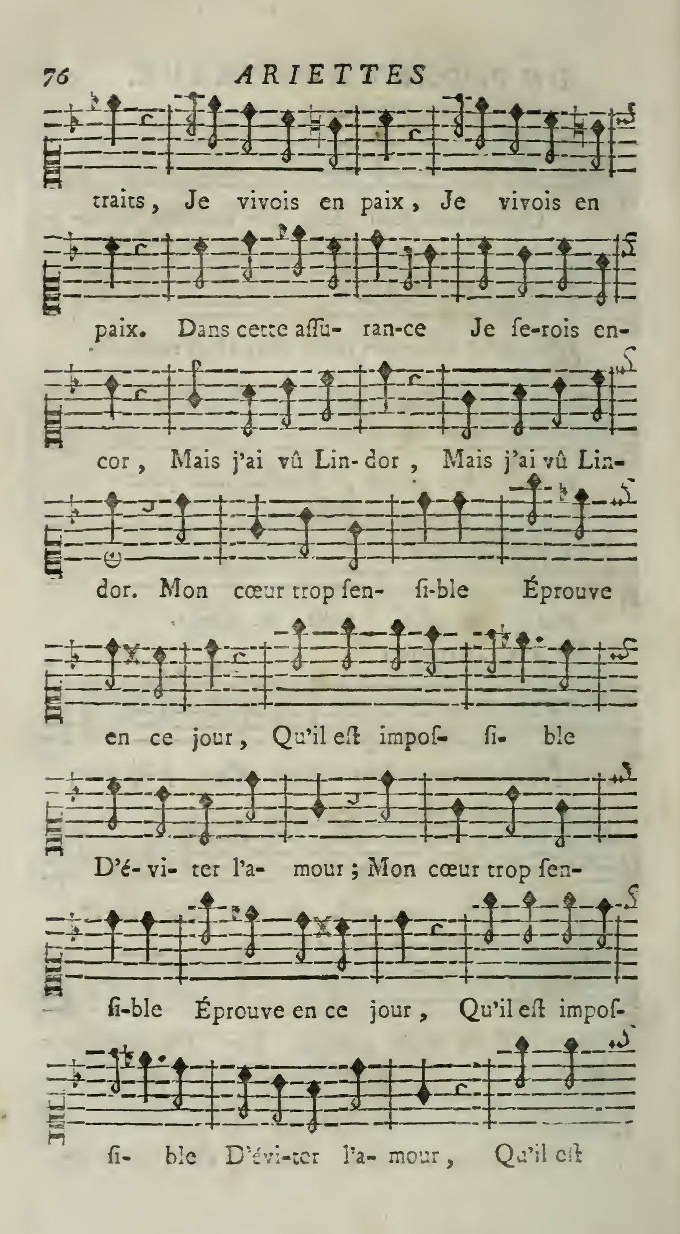

çon. Il se mu- tine.
Oh ! c'est trop.
Nicolette, appercevant Lindor.
M'y voi- là. Je vois Lin- dor.
Lindor.
Nicolette.
St, st, st. En- cor, en-
cor. Que l'on s'in- cli- ne.
Le Mag. C'est af- sez.
Nicolette.
Lindor. Ecou- tez. Je ne peux pas. Plus
Le Magister. Hem ! plaît- il ?


bas, plus bas, Quatre fois, bai-sez la
terre. Mais, mais. Quatre
Mais ! il faut lui plaire.
fois : fort bien, fort bien, fort bien.
Ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! je vous par-
Ah ! qu'elle est bouffonne !


donne. Ah ! vieux Reitre, je te tien ;
Ah ! fri- ponne, je te tien ;
Ah ! vieux Reitre, je te tien, je te
Ah ! fri- ponne, je te tien, je te
tien, je te tien, Ah ! vieux Reitre, je te
tien, je te tien, Ah ! fri- ponne, je te
tien. Quel plai- ſir eſt égal au mien ! Quel plai-
tien. Quel plai- ſir eſt égal au mien ! Quel plai-


ſir eſt é- gal au mien, eſt é- gal au
ſir eſt é- gal au mien, eſt é- gal au
mien, eſt é- gal au mien !
mien, eſt é- gal au mien !
N° 10. Nicolette.
AS- ſiſe ſur les bords D'u-
ne onde pu- re,
Qui len-te-
ment murmure;
Je ſens, quand je m'en-
dors, Un doux zé- phi- re,

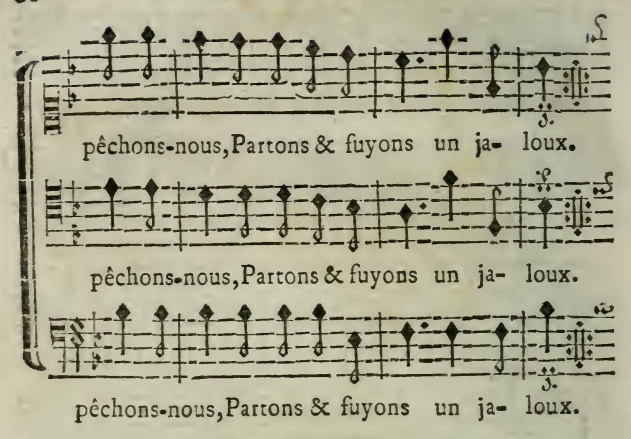

Qui ſur mon ſein ſou- pi- re. Dans cet a-
ſyle, Quand mon ſort tranquille, D'un repos fa-
ci-le M'a fait jou-ir, J'ouvre mes yeux au
jour, & mon a-me au plaiſir.
N° 11. *Nicolette.*
MOn cœur inſen- ſi-ble Crut juſqu'à ce
jour Qu'il étoit poſ- ſi- ble D'évi-ter l'a-
mour, Qu'il étoit poſ- ſi- ble D'évi-ter l'a-
mour. Dans l'indiffé- rence Je bravois ſes

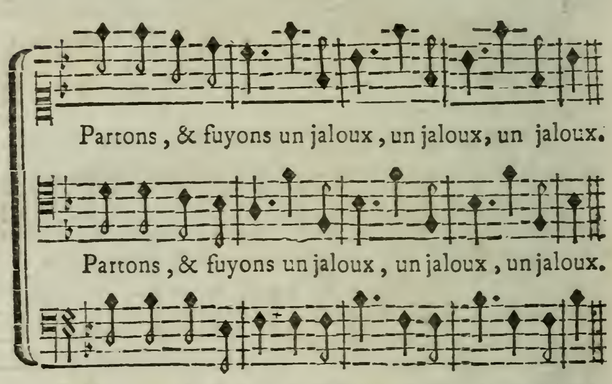

traits, Je vivois en paix, Je vivois en
paix. Dans cette assu- ran-ce Je se-rois en-
cor, Mais j'ai vû Lin- dor, Mais j'ai vû Lin-
dor. Mon cœur trop sen- si-ble Éprouve
en ce jour, Qu'il est impos- si- ble
D'é- vi- ter l'a- mour; Mon cœur trop sen-
si-ble Éprouve en ce jour, Qu'il est impos-
si- ble D'évi-ter l'a- mour, Qu'il est


impof- fi- ble D'évi- ter l'a- mour.
N° 12. Me. Bobinette. TRIO.
COmment! comment! Un enlevement, un en-
Nicolette.
levement! Un enlevement, un enleve-ment!
Me. Bobinette.
Lindor.
Vous me cau- fez des al- larmes. Bon! bon!
Me. Bobinette.
Nicolette.
Non, non. Mais qu'en diroit-on? Mais qu'en diroit-
Me. Bobinette.
on? Mais qu'en diroit- on? Mais qu'en diroit-on?
Lindor.
Que c'eft l'ef- fet de vos charmes. L'enleve-ment


fait hon- neur ; N'a pas qui veut ce bon- heur.
Me. Bobinette.
Ma pu-deur doit s'en ef-fray- er , s'en effray-
Lindor.
er , s'en effray- er. On vous permettra de cri-
Me. Bobinette.
er , de cri- er , de cri-er. Mais on pourroit
Nicolette.
nous en-tendre. Oui , ce fe- roit un efclandre.
Lindor.
Vous crierez fans faire de bruit. Nous pourrons at-
Nicolette.
Mais n'eft-ce pas, pour ce dé-
Me. Bobinette.
tendre la nuit. Mais n'eft-ce pas, pour ce dé-


part, Vous y prendre beaucoup trop tard, beau-
part, Vous y prendre beaucoup trop tard, beau-
Lindor.
coup trop tard, beaucoup trop tard? Par-
coup trop tard, beaucoup trop tard?
tons, par- tons; per- met-tez- nous De
vous enle- ver malgré vous, De vous enle-
Par- tons, par- tons, dé-
ver malgré vous. Par-tons, par-tons, dé-
Par- tons, par- tons, dé-


pêchons-nous, Partons & fuyons un ja- loux.
pêchons-nous, Partons & fuyons un ja- loux.
pêchons-nous, Partons & fuyons un ja- loux.


Partons, & fuyons un jaloux, un jaloux, un jaloux.
Partons, & fuyons un jaloux, un jaloux, un jaloux.
Partons, & fuyons un jaloux, un jaloux, un jaloux.

FIN.

LA FORTUNE AU VILLAGE,

PARODIE DE L'ACTE D'ÉGLÉ;

Par Madame FAVART & M. B.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 8 Octobre 1760.

Le prix eſt de 24 ſols avec les Ariettes & Airs notés.
La Muſique de M. GIBERT.



A PARIS;
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

HÉLENE, *fille du Jardinier de Madame Mondor*, Mde. Favart.

Madame MONDOR, *Dame du Château*, Mlle. Desgland.

JACOT, *garçon Imprimeur, ſous le titre de Chanſonnier du Village*, M. Le Jeune.

GUILLOT, *Villageois*, M. Caillot.

GARÇONS ET FILLES DU VILLAGE.

La Scene ſe paſſe dans le Parc du Château de Madame Mondor.



LA FORTUNE AU VILLAGE,

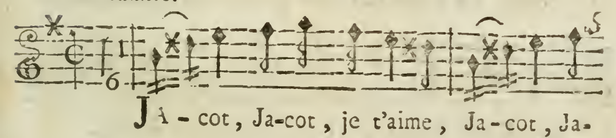
PARODIE.

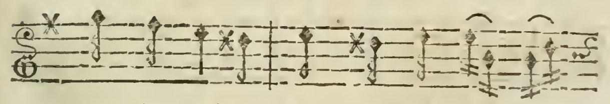
SCENE PREMIERE.

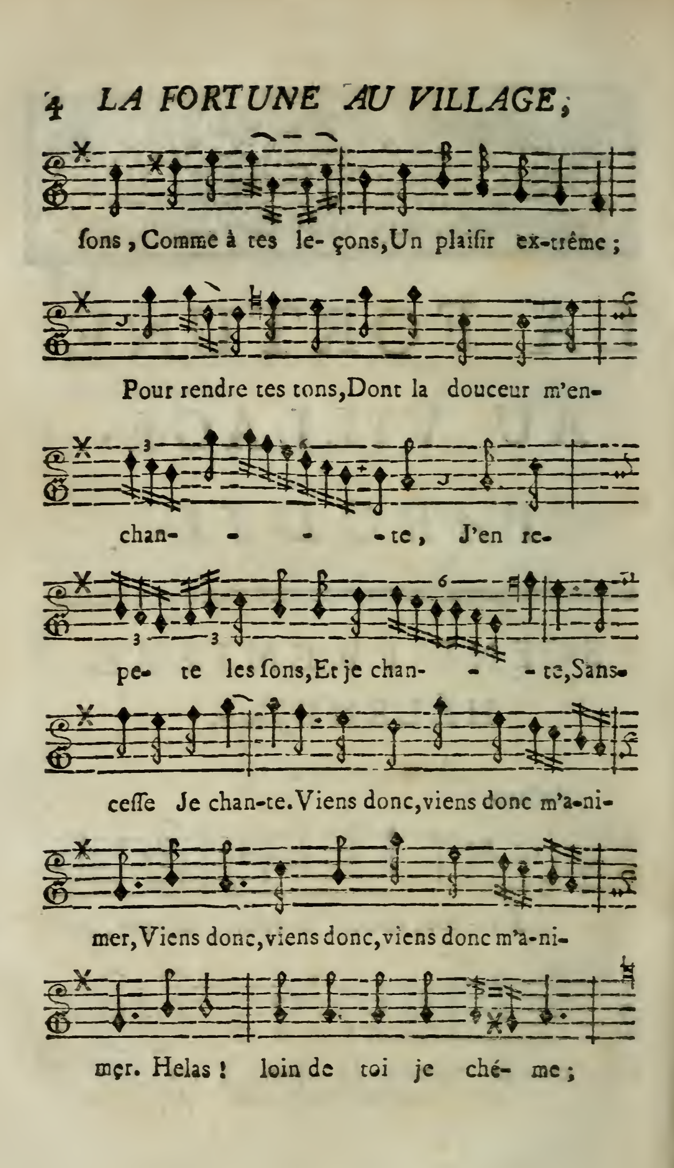
HÉLENE *seule.*

ARIETTE.

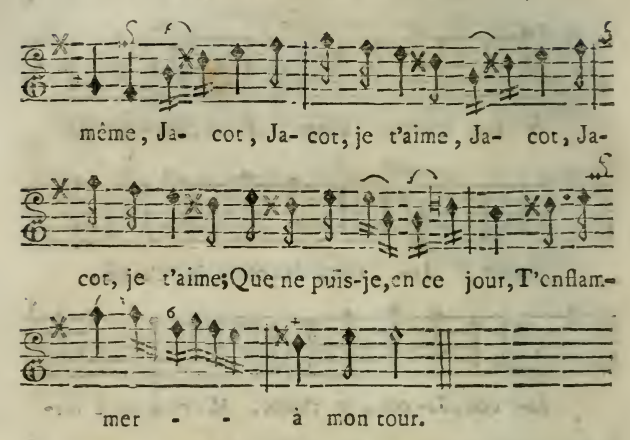
Andante.






sons, Comme à tes le- çons, Un plaisir ex-trême ;
Pour rendre tes tons, Dont la douceur m'en-
chan- - - -te, J'en re-
pe- te les sons, Et je chan- - -te, Sans-
cesse Je chan-te. Viens donc, viens donc m'a-ni-
mer, Viens donc, viens donc, viens donc m'a-ni-
mer. Helas ! loin de toi je ché- me ;


S'il faut sçavoir aimer, Pour chan-ter de
même, Ja- cot, Ja-cot, je t'aime,
Ja- cot, Ja- cot, je t'aime. Ma voix va se for-
mer, Puisque Ja- cot sçait m'enflam- mer.
Oui, l'Amour lui-mê- me M'apprendra mon thême,
L'A- mour m'ap- prendra mon thê- me.
S'il faut sçavoir ai- mer, Pour chan-ter de-



SCENE II.

GUILLOT, HÉLENE.

GUILLOT.

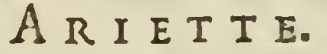
QU'EST-CE donc qu'vous faites ici toute ſeule, Mamſelle Hélene ? M'eſt avis qu'vous vous amuſais à chanter les airs doucereux que vous avais appris de Jacot.

HÉLENE.

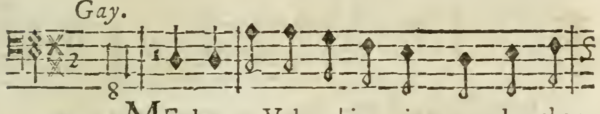
Monſieur Guillot, je ne pouvons pas mieux faire. Jacot eſt le Chanſonnier du Village.

GUILLOT.

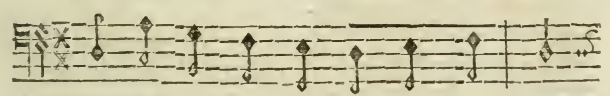
Je r'luquons dans vos yeux que ce maître-là n'eſt pas ce qu'il vous faut ; vous n'avais qu'à r'luquer dans les miens, & vous verrais que c'eſt moi qui vous convians. Si Jacot eſt le Chanſonnier du Village, moi je ſuis le Maître à danſer.



ARIETTE.



MEs leçons Valent bien mieux que des chan-



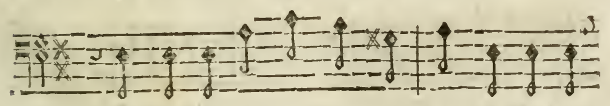
ſons, que des chanſons, que des chanſons :



Quand je trouvons des fil- les Bien faites



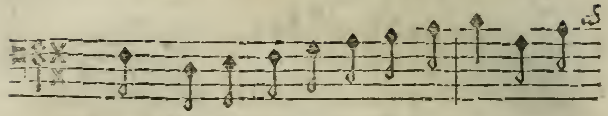
& Gentil- les, Sous l'or- miau Du ha- miau,

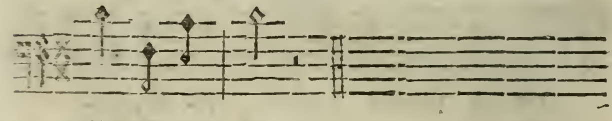


Je les menons; J'nous dé-menons, Alles chan-


tons, Al-les sau- tons. La moins lége- re
Ne tient pas à ter- re. Je les me-
nons, J'nous dé-me- nons. La moins lé- ge- re
Ne tient pas à ter- re. Dans nos
jeux la gai-té bril- le, Dans nos yeux
le feu pé- til- le, On voit Babet & Made-
lene, Et Co-li- net faire la chaî-


- - - - ne, Le mou- li-
net, A per-dre haleine. Jar- ni, jar-
ni, Mamzel' Hé- le- ne, Venez- y, venez-
y, venez- y. On voit Ba- bet & Made-
lene Et Coli- net faire la chaî- -
- - - - ne, Le mou- li-
net, A perdre halei- ne; Jar-ni, jar-ni, jar-





HÉLENE.

Monſieur Guillot, je n'aimons pas les plaiſirs qui donnont tant de peine, & qui faiſont tant de bruit.

GUILLOT.

Je gagerions que tout cela vous donneroit envie de vous marier.

HÉLENE.

Ce n'eſt pas avec vous, toujours.

GUILLOT.

Il faut pourtant bien qu'vous en paſſiais par-là ; car Madame Mondor, Dame de ce Châtiau, qui marie tous les ans des garçons & des filles du Village, a déclaré que ç't'année j'aurions ç't honneur-là enſemble.

HÉLENE.

Et Jacot, eſt-ce qu'on ne le marie pas ?

GUILLOT.

Oh ! Jacot ; Madame Mondor lui deſ-

tine une charge dans ſon Châtiau, & pour afin qu'il s'en acquitte mieux, alle ne veux pas le marier.

HÉLENE.

ARIETTE.



S'Il eſt toujours au Château,

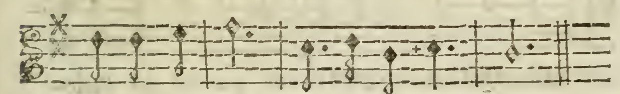


Ça m'f'ra d'la pei- ne ; I'ne viendra plus

dans la plaine, M'chanter un air nouveau.



On n'veut donc plus que j'apprenne A jouer



du cha-lu- meau ; Ça m'f'ra d'la pei- ne.

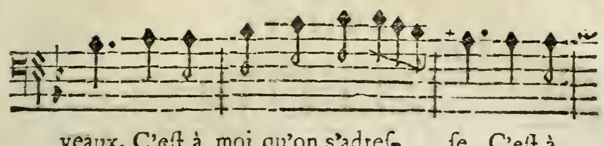
GUILLOT.

Bon ! bon ! ç'te peine-là ſera bientôt paſſée, quand vous aurais été ma femme ſeulement une trentaine d'années.

ARIETTE.

RONDEAU.







HÉLENE.

Eh! bien, Guillot; dans cette occaſion-là, j'oublierai à lire.

GUILLOT.

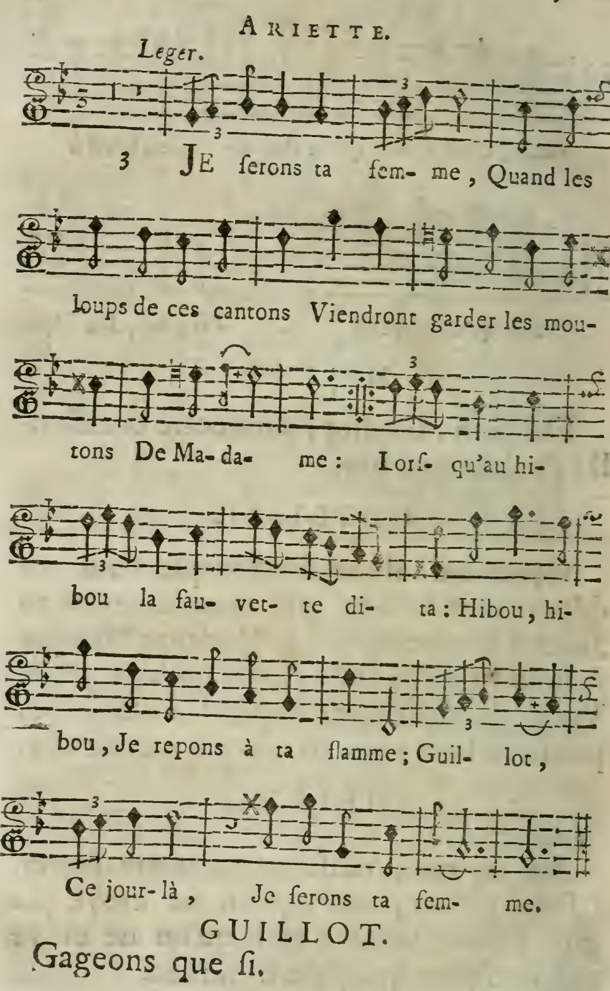
Comment! il me ſemble que vous me dégraigniez! eſt-ce que vous aimeriez ce Jacot? Ah! tatigué, ſi Madame Mondor ſe doutoit de ça, elle feroit un biau train. Votre établiſſement dépend d'elle, vous pourriez bien vous attendre à mourir fille.

HÉLENE.

(*A part.*)

En ce cas, renfermons notre ſecret. (*Haut.*) Non, non; qu'on ne croye pas que j'aime Jacot; mais qu'on ne croye pas non plus que j'aime Guillot.

ARIETTE.



GUILLOT.

Gageons que ſi.

HÉLENE.

Gageons que non.

GUILLOT.

Parions le chevreau que Madame Mondor m'a donné pour le repas de ma nôce ; je l'ons attaché ici près, j'ons toujours peur qu'i n's'échappe.

HELENE.

Eh! bien, moi je parie le bouquet de marjoleine & de ſerpolet que Jacot m'apporte tous les matins ; cela vaut mieux que ton chevreau.

GUILLOT.

Pardi oui ! v'là grand' choſe qu'un bouquet !

HÉLENE.

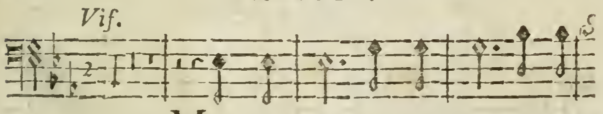
Pour ça oui, c'eſt biaucoup ; car ça tiant bien de la place dans le cœur. Tians, v'là mon bouquet ; je mettons au jeu comme tu vois.

GUILLOT.

J'allons en faire autant. O ciel ! je ne voyons plus mon chevreau : il eſt détaché, eſt-il pardu ! Ah ! queu malheur !

ARIETTE.

Vif.



7 MOn chevreau ! mon chevreau! mon che-

vreau! mon che- vreau ! Qui l'a donc fait diſpa-

roitre ? En quel en-droit peut-il être ? Il a

rompu ſon cor- diau. On me l'a vo-lé peut-

ê-tre! Mon chevreau! mon chevreau! mon chevreau.

J'allons dans tout le vil- lage, Et dans

notre voi-ſi- nage, chercher & fai- re ta-

page, ta-page, ta- page, tapage, Mon che-
vreau !

vreau ! mon chevreau ! mon chevreau. 2 Ah !

queu cha- grin, j'en é- prouve. U- ne

femme quelque- fois peut se- perdre dans un

bois, Stapendant on la re- trouve. Mon che-

vreau ! mon chevreau ! mom chevreau ! mon che-

vreau ! Il é- toit si gras, si beau, Mon che-

vreau, Mon chevreau, mon chevreau. (*Il sort.*)

SCENE III.

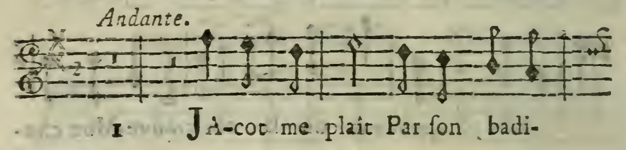
HÉLENE *seule.*

JE sommes bien assurée que jamais y ne m'épousera. Si j'étions sa femme, je tâcherions d'échapper aussi comme le chevreau.

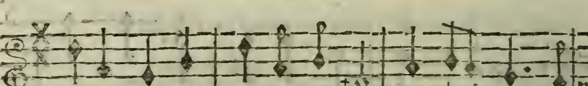


ARIETTE.

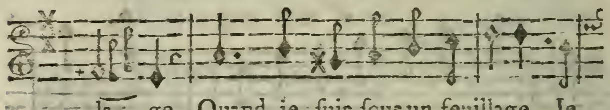
Andante.



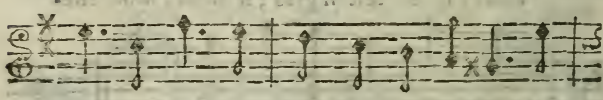
1 JA-coc me plaît Par son badi-



nage; Son air sage promet Qu'il n'est point vo-



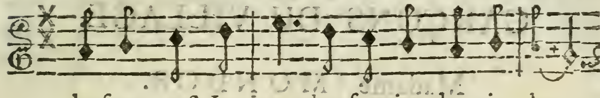
la- ge, Quand je suis sous un feuillage, Je

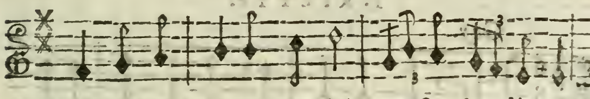


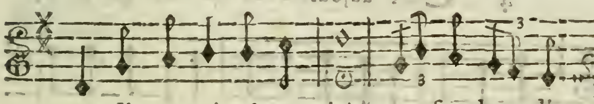
suis, je suis dès qu'un Berger paroît, Je

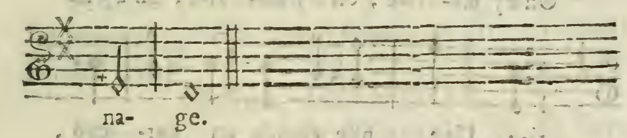












Je vois Madame Mondor ; évitons sa présence, je faisons tout le contraire de ce que faisons les autres ; je nous en allons de peur d'être mariée.

(Elle sort.)



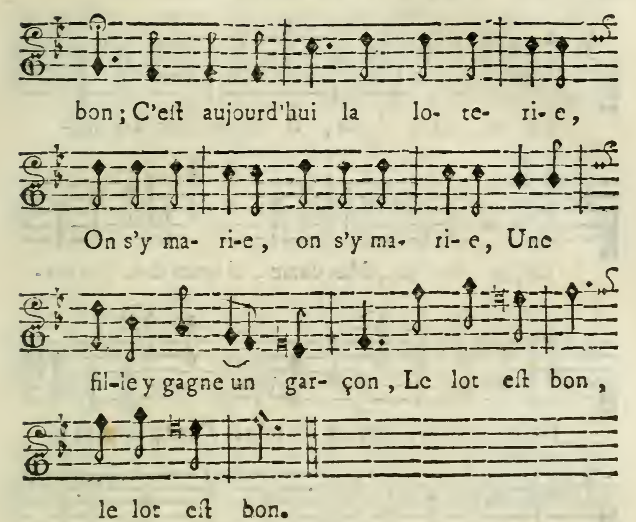
SCENE IV.

Madame MONDOR, FILLES ET GARÇONS DU VILLAGE.

Madame MONDOR.

ARIETTE.





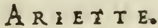
COLAS.

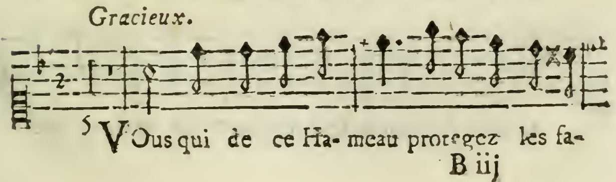
Allons, Madame, y gnia qu'à torner la roue, je ſis un vivant preſſé d'avoir mon lot.

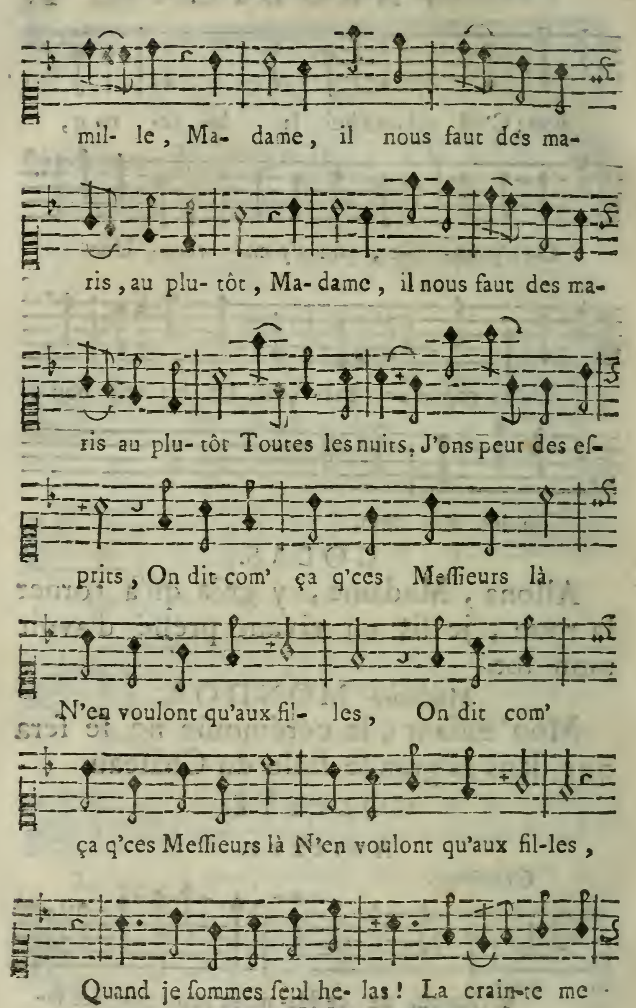
Madame MONDOR.

Mon enfant, la cérémonie ne ſe fera que dans la grande ſalle du Château.

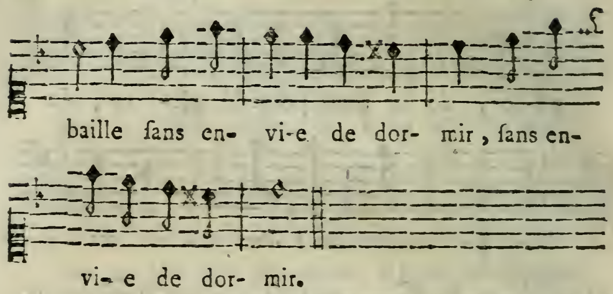
COLETTE.






mil- le, Ma- dame, il nous faut des ma-
ris, au plu- tôt, Ma- dame, il nous faut des ma-
ris au plu- tôt Toutes les nuits, J'ons peur des es-
prits, On dit com' ça q'ces Messieurs là.
N'en voulont qu'aux fil- les, On dit com'
ça q'ces Messieurs là N'en voulont qu'aux fil-les,
Quand je sommes seul he- las! La crain-te me


gla- ce, Je ne tiens point de pla- ce, Je
sou- pi- re tout bas ? J'en- dê- ve ma
vi- e, J'me mets à gé- mir, à gé- mir, Je
bail- le, je bail- le sans en- vi- e de dor-
mir, sans en- vi- e de dor- mir. Tou- tes les
nuits j'ons peur des es- prits, J'en-dê- ve ma
vi- e, J'me mets à gé- mir, Je bail- le, je



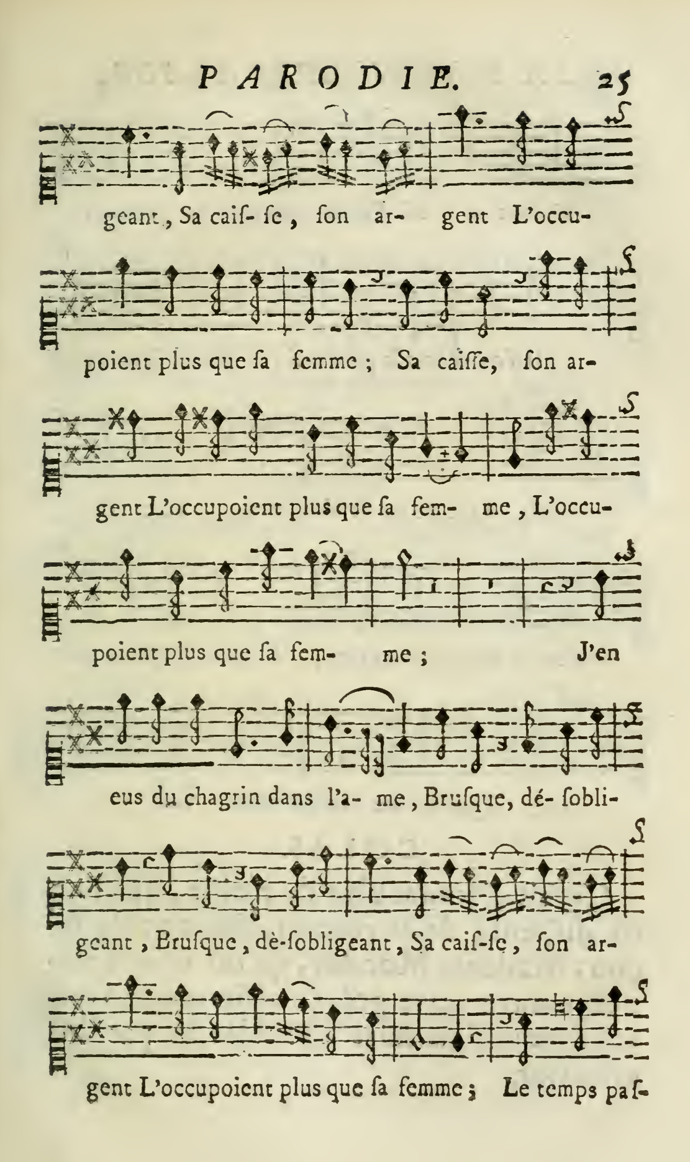
Madame MONDOR.

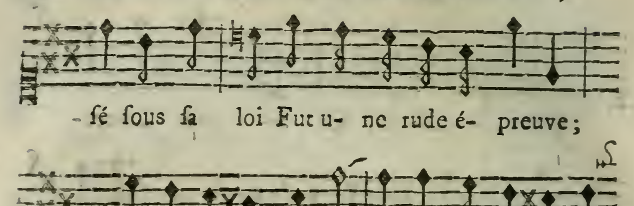
Hélas ! mes cheres filles, à force de marier les autres, l'envie m'en est venue à moi-même. J'ai déjà eu un mari, mais il n'étoit pas de mon choix ; mon pere, riche laboureur, me donna un gros Monsieur qui étoit financier.

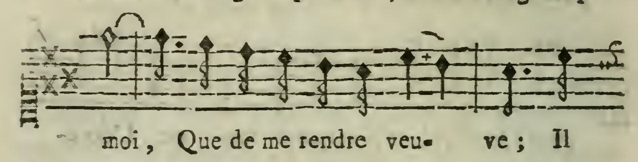
Madame MONDOR.

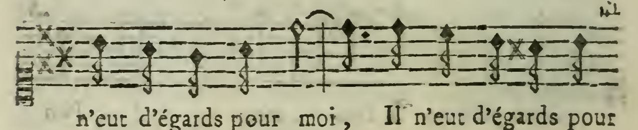
ARIETTE.

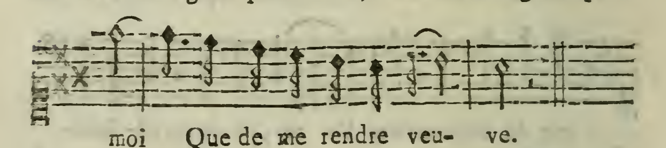



geant, Sa caiſ- ſe, ſon ar- gent L'occu-
poient plus que ſa femme; Sa caiſſe, ſon ar-
gent L'occupoient plus que ſa fem- me, L'occu-
poient plus que ſa fem- me; J'en
eus du chagrin dans l'a- me, Bruſque, dé- ſobli-
geant, Bruſque, dè-ſobligeant, Sa caiſ-ſe, ſon ar-
gent L'occupoient plus que ſa femme; Le temps paſ-









COLAS.

Ça fait d'autant plus de plaiſir, que l'on eſt diſpenſé de la reconnoiſſance; de façon, Madame Mondor, qu'on vous a mariée contre votre gré, & maintenant vous vous voudriais faire ç'te folie là par inclination.

Madame MONDOR.

Tu l'as deviné, mon enfant.

COLAS.

C'eſt ſans doute à queuque gentilhomme? à queuque tueux de liévre?

Madame MONDOR.

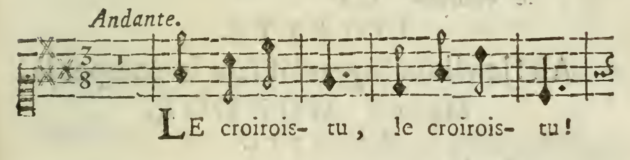
Non, le brillant ne vaut pas le ſolide; je ſuis une villageoiſe, je ne veux qu'un villageois.

COLAS.

Je vous entendons, Madame, vous voudriais tater de l'air natal.

Madame MONDOR.

ARIETTE.







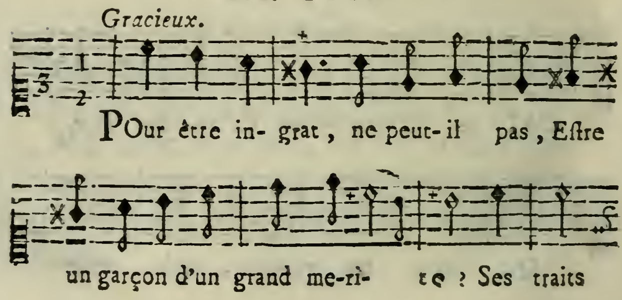


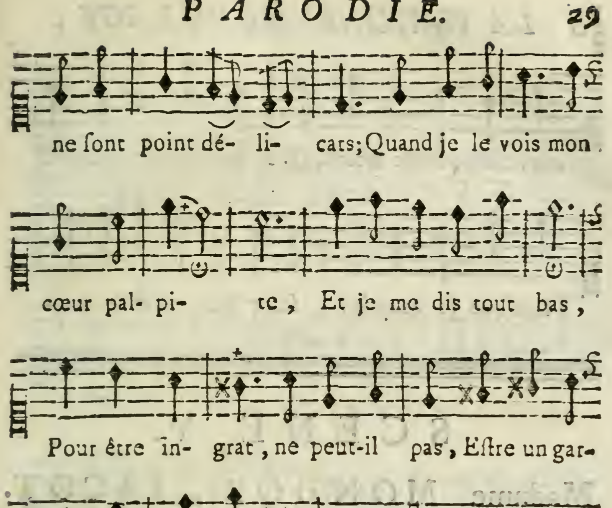
COLETTE.

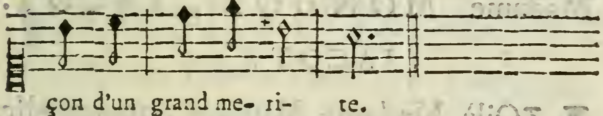
Ah ! le vilain ingrat ! il faut le camper là.

Madame MONDOR.

ARIETTE.







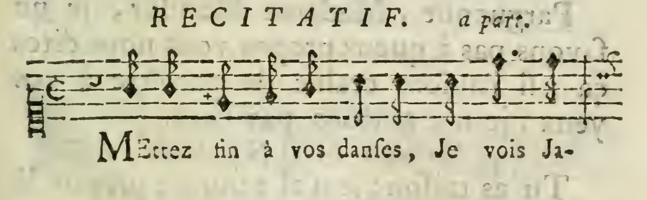
COLETTE.

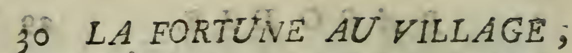
Madame, pour vous conſoler, j'allons danſer.

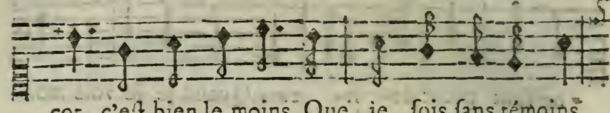
(Petit Divertiſſement.)

Madame MONDOR.

RECITATIF. a part.









SCENE V.

Madame MONDOR, JACOT.

JACOT *à part.*

VOilà Madame Mondor ; quoiqu'elle ne me prenne que pour un manant, cela ne romproit pas le marché avec elle.

Madame MONDOR.

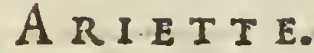
Eh ! Jacot, tu crains de paroître à mes yeux.

JACOT.

Parguenne, Madame Mondor, je ne ſavons pas à queux propos vous nous dites ça ; ſi j'avions craint de paroître à vos yeux, je n'y aurions pas paru.

Madame MONDOR.

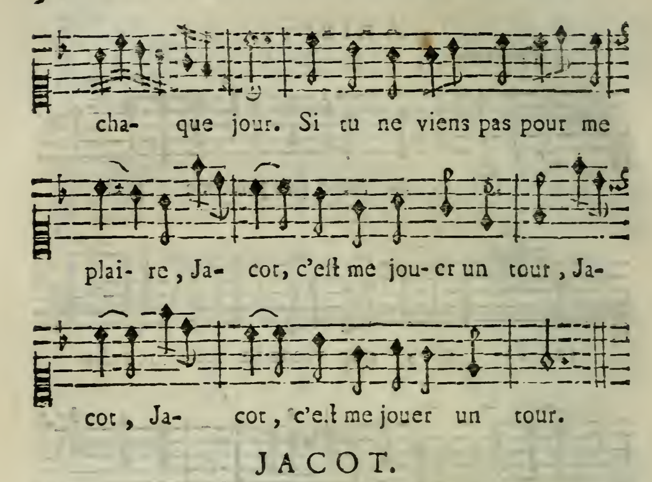
Tu as raiſon ; je n'ai tenu ce propos là que pour entrer en converſation.



ARIETTE.

Tendrement.

SI tu ne viens pas pour me plai-re, Ja- cot, que viens-tu fai- re? Ja-cot, que viens-tu fai- re? C'eſt me jou-er un tour, Ta vue augmen- te mon a-mour, Ta vue augmen- te mon a- mour, Et me tour- men- te, & me tour- men- te.



JACOT.

Tatigué, Madame Mondor, vous êtes un bon trognon de femme, & vous parlais à la franquette.

Madame MONDOR.

Vois, Jacot, combien je m'intéreſſe à toi; tu es un bon enfant. Si tu veux, je te ferai beaucoup de bien.

JACOT.

Oui, & ça vous feroit plaiſir, n'eſt-ce pas? Mais on prétend que vous changeais d'amis tous les jours comme la fortune, & ſi j'en croyons les propos, vous vous mettais un bandeau ſur les yeux, & les derniers venus ſont les plus heureux.

Madame

Madame MONDOR.

Jacot, Jacot, voilà un portrait qui ne ſent point ſon villageois. Je te ſoupçonne d'être autre choſe que ce que tu parois.

JACOT.

Parguenne, Madame Mondor, eſt-ce qu'il n'eſt pas permis à un villageois de barbouiller une reſſemblance? Et pis, ajoutez à ça que je ſommes Chanſonnier, & ça forme bien l'eſprit, au moins.

Madame MONDOR.

Tu me reproches d'être changeante, & c'eſt ce qui doit te raſſurer.

JACOT.

Eh! bien, v'là un raiſonnement qui ne laiſſe pas que d'être bien raiſonné.

Madame MONDOR.

Mais pour toi, Jacot, je ne ſerois plus changeante : je ferai ta fortune à jamais.

JACOT.

Tenez, Madame Mondor, vous m'avais touché le cœur.

Madame MONDOR.

Ah ! Jacot, que tu me rends contente !

JACOT.

Vous m'aſſurais qu'ous avais tout quitté pour mes beaux yeux ?

Madame MONDOR.

Oui, mon cher Jacot, & je ne t'ai point fait de ſacrifice.

JACOT.

Pardi, vous êtes une brave femme! & puiſque vous faites tant de choſes pour moi, je devons vous en marquer ma reconnoiſſance en vous diſant que j'en aimons une autre que vous.

Madame MONDOR.

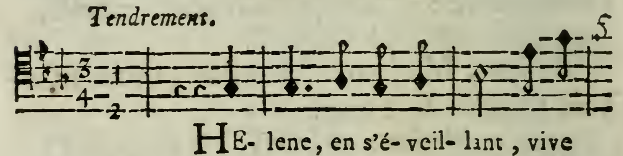
Ah! quelle eſt-elle, afin que je la puniſſe?

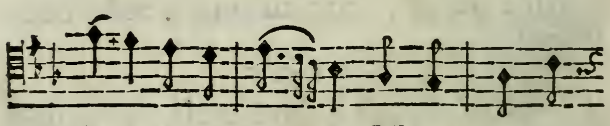
JACOT.

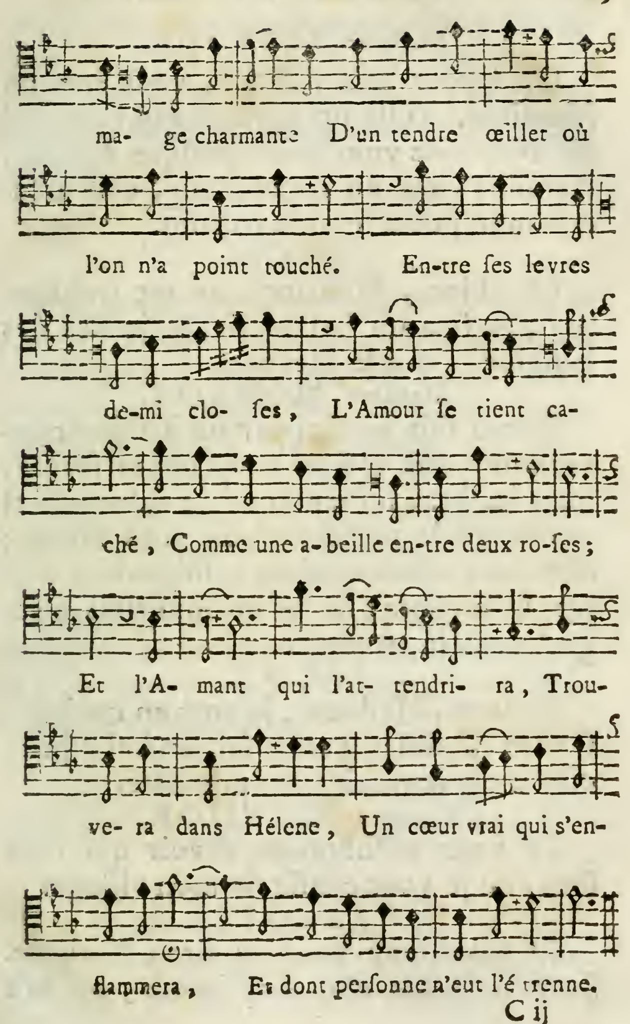
Doucement, doucement; j'allons vous faire ſon portrait pour vous conſoler & vous raccommoder avec elle.


ARIETTE.

Tendrement.






ma- ge charmante D'un tendre œillet où
l'on n'a point touché. En-tre ſes levres
de-mi clo- ſes, L'Amour ſe tient ca-
ché, Comme une a-beille en-tre deux ro-ſes;
Et l'A- mant qui l'at- tendri- ra, Trou-
ve- ra dans Hélene, Un cœur vrai qui s'en-
flammera, Et dont perſonne n'eut l'é trenne.

Madame MONDOR.

Oh ! pour cela, Jacot, vous êtes un Monſieur. Voilà un portrait qui vous trahit. Ne ſeriez vous point quelque Apollon déguiſé ? Cela eſt ſi commun, cela eſt ſi commun, cela ſe voit partout.

JACOT.

Oh ! bien, Madame, ne me trahiſſez pas ; je ſuis un bel eſprit, & je fais des Enigmes pour le Mercure.

Madame MONDOR.

Je me ſuis bien apperçue à votre converſation que c'étoit votre genre favori ; mais je ferai ſi bien, que je découvrirai quelle eſt la perſonne que vous aimez ; c'eſt ſans doute quelque villageoiſe, ſimple & crédule, & je ne ſouffrirai point que vous la trompiez.

JACOT.

Eh ! non, Madame, je vous en conjure ; ſi vous lui diſiez que je ſuis un bel eſprit, elle me prendroit pour une bête.

Madame MONDOR.

Je veux abſolument ſavoir qui vous êtes, ou je vous chaſſe de mon village.

JACOT.

Je vais donc vous le dire, Madame. Je ſuis le fils d'un Imprimeur, on m'a

fait Soldat, enſuite je me ſuis fait Déſerteur; j'ai été Muſicien, un peu Poëte, garçon Peintre, Rat de cave, Facteur de la Petite Poſte, & maintenant je ſuis Chanſonnier.

Madame MONDOR.

Ah! le pauvre diable!

JACOT.

J'ai pris le parti de venir au village, & j'en parle même le patois, parce que c'eſt le langage de ceux qui ont l'ame pure; ce qui vaut mieux que de parler purement, & d'avoir le cœur faux.

Madame MONDOR.

Cette derniere réflexion vous rend digne de moi. Je vous offre ma main.

JACOT.

Permettez moi de la refuſer; je n'ai juſqu'à préſent aimé qu'à changer d'état, & ſi je vous épouſois, j'aimerois peut-être à changer de femme.

Madame MONDOR.

Vous n'êtes pas galant; mais avez-vous du bien pour parler comme cela?

JACOT.

J'aime mieux mon bonheur.

Madame MONDOR.

Eh! bien, malheureux; je t'abandonne. Vois ce que tu perds, je t'aurois fait ta fortune.

JACOT.

ARIETTE.

Que voulais-vous que j'en fasse ?
Au village est-ce sa place ?
Avec toute sa grandeur,
Cette Déesse importune,
N'est jamais bonne fortune
Dans le séjour du bonheur.
Je vais chercher mon Hélene.

Madame MONDOR.

Va donc chercher ton Hélene.

JACOT.

Oui, je veux vivre sous sa loi.

Madame MONDOR.

Pour jamais renonce à moi.

JACOT.

Et pour être heureux, morguenne,
Je n'voulons pas d'autre emploi.

Madame MONDOR.

Pour toujours sois dans la peine;
Ce sera ton seul emploi.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

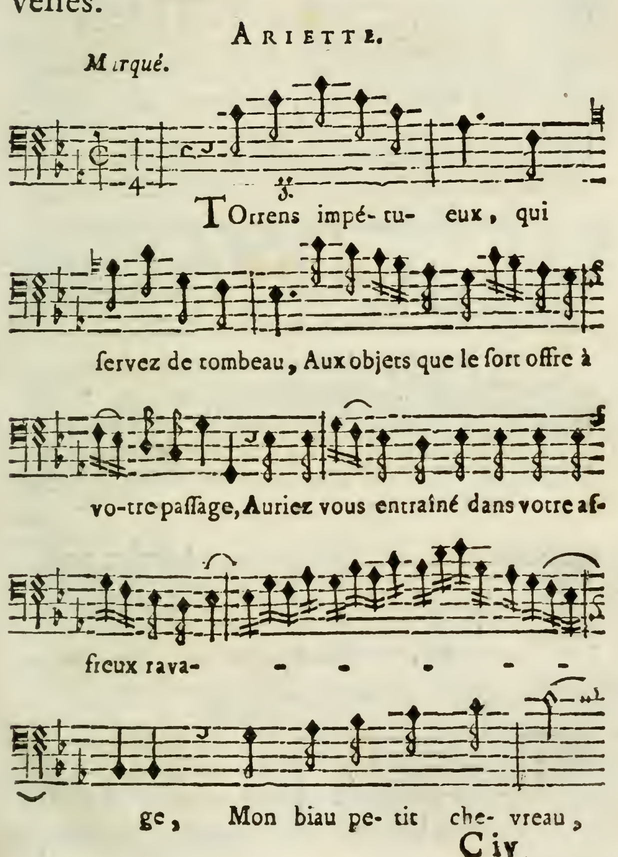
GUILLOT *seul.*

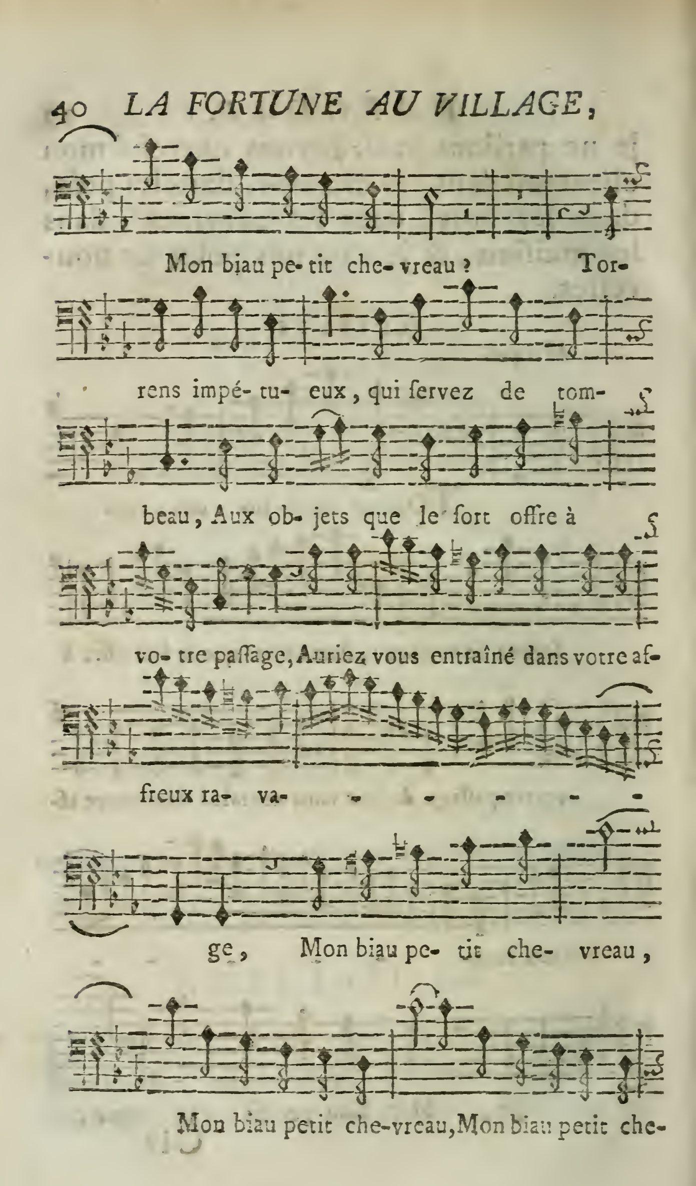
PARLAIS donc, hais; où allais-vous donc si vîte ? Mon chevreau ? Hais, accoutais-moi donc; c'est tout comme si

je ne parlions pas ; j'avons cherché mon chevreau dans les champs, dans les prés, dans les bois, dans les cavernes, dans les maisons, & je n'en ons point de nouvelles.

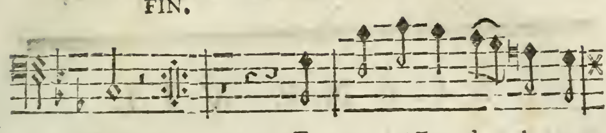
ARIETTE.

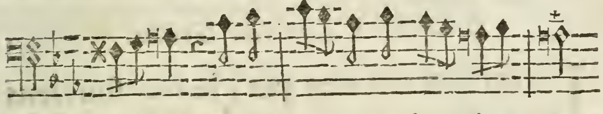
Marqué.

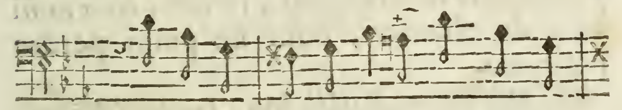


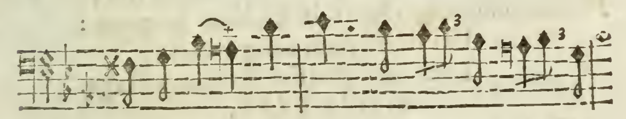

Mon biau pe- tit che- vreau ? Tor-
rens impé- tu- eux, qui servez de tom-
beau, Aux ob- jets que le sort offre à
vo- tre passage, Auriez vous entraîné dans votre af-
freux ra- va- - - - - -
ge, Mon biau pe- tit che- vreau,
Mon biau petit che-vreau, Mon biau petit che-

FIN.











Mais il me vient une aviſoire. Grimpons tout au faîte de ce gros arbre, je découvrirons de tous côtés dans la plaine, & peut-être j'appercevrons notre gentil petit chevreau.

(Il monte ſur l'arbre.)

SCENE VII.

GUILLOT *sur l'arbre*, JACOT.

JACOT *sans voir Guillot.*

JE reviens ſur mes pas, je me ſouviens qu'il faut que j'attende Hélene ici ; puiſqu'elle ne vient pas, je ferai tout auſſi bien de chanter, pour ne point perdre patience.

Air : *De l'Opera. Paiſible bois, Jardins délicieux.*

Bois où l'Amour a ſoumis tant d'Iris,
J'abandonne des Dieux le ſublime langage :
J'ai laiſſé mon rang à Paris,
Tous mes plaiſirs ſont au village.

GUILLOT.

Qu'eſt-ce qu'y dit donc ſti-là avec ſes Dieux, ſon Iris, ſon Paris ? eſt-ce que la çarvelle ly tourne ?

JACOT.

Je ne vois point Hélene. Aſſeyons-nous à l'ombre de ces arbres, & jouons du chalumeau pour l'attirer. (*Il joue.*) Quand je vois ma chere Hélene, je ſuis auſſi content que deux petits oiſeaux dans un nid.

GUILLOT.

Ah ! jarni !

JACOT.

Ouais. Il y a ici un écho. Ah ! je l'apperçois ; c'eſt Guillot : ne faiſons ſemblant de rien ; je lui ferai payer cher ſa place lorſqu'Hélene viendra. (*Il joue.*)

SCENE VIII.

GUILLOT *ſur l'arbre*, JACOT ; HÉLENE.

HÉLENE.

AH ! Jacot, j'ons diſtingué le ſon de ton chalumeau, & je ſommes accourue bien vîte.

GUILLOT.

Ce chalumiau-là fait accourir les filles plutôt que les chevreaux.

JACOT.

Oui, oui, ça ſarvira d'accompagnement.

GUILLOT.

Morgué je voulons par plaiſir ſavoir juſqu'où cela ira.

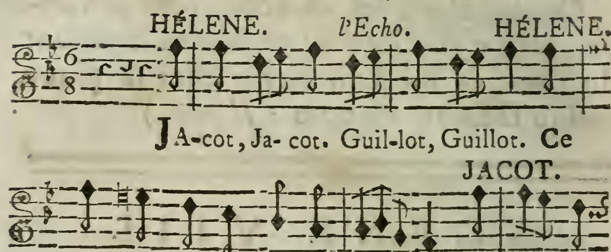
JACOT.

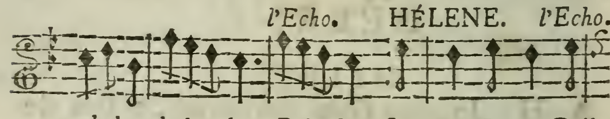
A propos, Hélene, ſais-tu bien qu'il y a un écho ici.

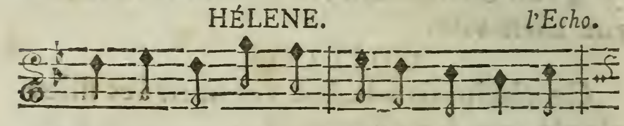
HÉLENE.

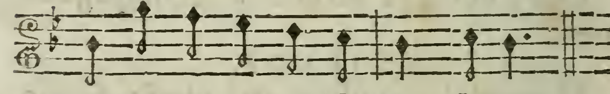
J'allons le faire jaſer.











HÉLENE.

Ah ! le drôle d'Echo ! il eſt menteur comme une perſonne.

JACOT.

Oui ; mais il dit vrai quand il parle d'Hélene.

GUILLOT.

Pardi, ces gens-là n's'embaraſſont gueres de mon chevreau.

HÉLENE.

Tiens, Jacot, jouons à de petits jeux; au pied de bœuf, par exemple.

JACOT.

Allons.

ARIETTE.

Un.

HÉLENE.

Deux.

JACOT.

Trois.

HÉLENE.

Quatre.

JACOT.

Cinq.

HÉLENE.

Six.

JACOT.

Sept.

HÉLENE.

Huit.

JACOT.

Neuf,
Je retiens mon pied de bœuf.

GUILLOT.

V'là des jeux d'enfant où l'on pard ſouvent plus qu'on ne veut.

HELENE.

Ah ! t'as triché.

JACOT.

Je n'en voulons rien rabattre, & je te condamnons à te laisser baiser tes deux petites menons.

(Il baise les mains, & Guillot le contrefait.)

HELENE.

Ah ! le drôle d'Echo ! Il répete le bruit de tes baisers.

JACOT.

J'comptons que ça li fait grand plaisir.

GUILLOT.

Ah ! j'ons pris là une bonne place pour voir.

HÉLENE.

Ah ! Jacot, je te trouve bien amusant. Tu ne devrois jamais faire de tes vilaines absences.

JACOT.

Est-ce que tu m'aimes, Hélene ?

HELENE.

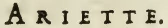
Ah ! dame, ça n'se dit pas. J'ons biau te le faire entendre, Madame Mondor dit que tant que je ne lâcherois pas le mot ; c'est tout comme si je ne disions rien.

GUILLOT.

V'là ç'qui s'appelle de la vartu.

JACOT.

Si tu ſonges à moi quand je ſommes abſens, crois-tu que je ſommes en reſte?



ARIETTE.

Gay.

QUand j'vas à la fon- taine,

Qui te ſert de mi- roir, J'pen-ſons qu'c'eſt là qu'Hé-

le-ne, Le matin vient ſe voir. J're- gar-

dons d'un œil preſ- te: Veux tu ſça-

voir pour- quoi? J'eſ- pe- rons qu'il y

Plus lent.

reſte Quelque cho- ſe de toi. Là Sans ſonger à


plai- re, Tu t'em-bel-lis ſans art: C'eſt
cette eau pure & clai-re Qui te tient lieu de
fard. Je m'empreſ-ſe d'en boi- re.
Ah! tu ne ſçaurais croi- re, Queu charme
Plus vif.
c'eſt pour nous! L'iau pri-ſe à la fon- taine,
Qui ra- fraîchit Hé- lene, Vaut mieux que
du vin doux.

HÉLENE

HÉLENE.

Allons, chante une petite chanſon ; en ſçais-tu queuque nouvelle ?

JACOT.

J'en ſçavons une marveilleuſe ; ton nom s'y trouve, morgué, comme ſi ça avoit été fait exprès.

HELENE.

Tu me l'apprendras. Allons, chante.

ROMANCE.

JACOT.



HÉLENE.

C'eſt bien genti. Eſt-ce là tout ?

JACOT.

Il y en a encore un couplet.

HELENE.

J'allons le chanter. J'ons déjà retenu l'air. Accompagne-moi avec ton chalumeau; mais tourne la tête de l'autre côté, j'ons peur.

JACOT.

Pourquoi as-tu peur? la chanſon me paroîtra plus jolie quand tu la chantr'as.

HÉLENE.

Je n'oſe; tu me regardes.

GUILLOT.

Alle eſt bien peureuſe, Mlle. Hélene: alle ne reſteroit pas ici s'il n'y avoit pas un homme avec elle.

JACOT.

Quand tu trembles, t'es dans le vrai. Il eſt queſtion d'une ſignifiance d'amour. Allons, chante, chante.

Second Couplet.

HÉLENE.

J'aimons bien ma muſette,
J'aimons bien ma houlette,
Et mon gentil flageolet,
Et mon mouton Robinet
Qui bondit dans la plaine;
Mais j'aimons mieux un œillet
Qu'a porté mon Hélene.

Alle eſt belle, cette chanſon-là. Tien; j'allons compoſer un couplet auſſi, moi.

Troiſiéme Couplet.

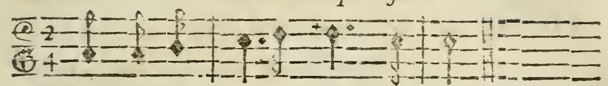
J'aimons bien mon cher pere,
J'aimons bien ma cher' mere,
J'aime bien ma tant' Margot,
Et ma p'tit' ſœur Mad'leine,
J'aime bien mon frer' Jeannot.

(Elle s'arrête.

JACOT *poursuit.*

Mais j'aime mieux Hélene.

HÉLENE *poursuit.*



JACOT.

Ah ! victoire, victoire. Alle a lâché le mot : ma chere Hélene, tu fais mon bonheur.

GUILLOT.

Et non pas le mien.

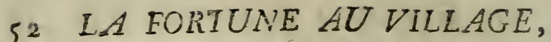
HÉLENE.

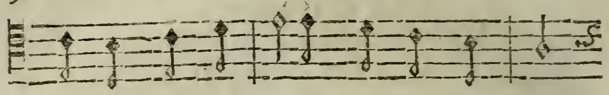
Dame ! Jacot, quand je nous amusions à regarder ton secret dans tes yeux, le mien sans le vouloir, s'est échappé de mon cœur.

ARIETTE.

Tendrement. JACOT.







Je vois les Zé- phi- res près de toi,



Prendre tes levres pour deux ro- ſes.

GUILLOT.

Homme de bien, qui voyez tant de choſes,
Voyais-vous pas mon Chevreau ? Dites-moi.

HÉLENE.

Ah !

JACOT.

Ah ! ah ! Mamſelle Hélene ; c'eſt l'Echo qu'vous voyez ; il eſt bien nourri, ſti-là.

HÉLENE.

Tu crois nous avoir attrapés ; mais c'eſt toi qui l'es ; car je t'avertis que j'épouſons Jacot.

GUILLOT.

Au voleur, au voleur, au voleur. Madame Mondor, ſortais donc vîtement de votre Châtiau.

SCENE IX, *& derniere.*

Les Acteurs précédens, Mme. MONDOR, FILLES ET GARÇONS.

Madame MONDOR.

QU'EST-CE que c'eſt donc ?

GUILLOT.

Madame Mondor, on m'a pris le chevreau que vous m'avais donné, & Monſieur Jacot me vole Hélene.

Madame MONDOR.

Comment, Jacot, vous faites de ces choſes-là !

JACOT.

Oui, Madame ; ce ſont de ces choſes-là qui ſe faiſont avec plus de plaiſir que d'autres.

Madame MONDOR.

Et vous, Hélene ?

HÉLENE.

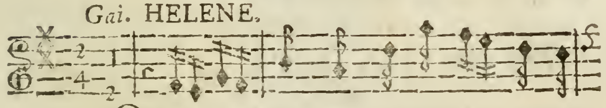
Dame ! Madame ; j'aimons Jacot.

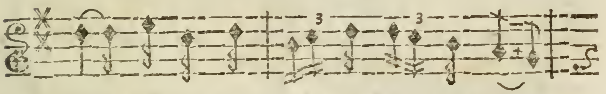
Madame MONDOR.

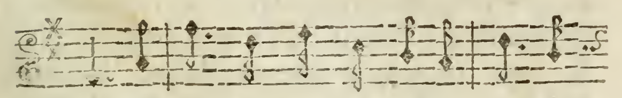
Vous renoncez donc aux richeſſes que je vous donnais pour épouſer Guillot ?

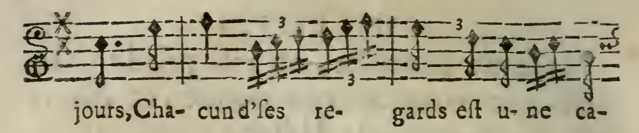
ARIETTE.

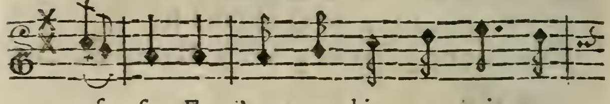
Gai. HELENE.

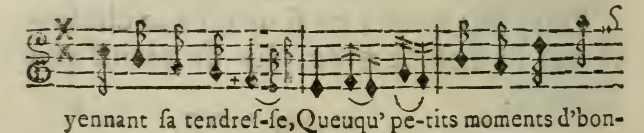


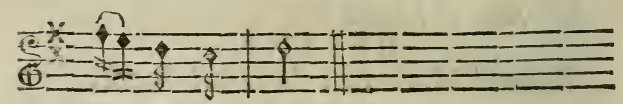












Madame MONDOR.

Hélene, ne vous fiez pas aux Amans; ils ſont tous trompeurs.

HÉLENE.

Dit-elle vrai, Jacot?

JACOT.

Ne l'écoute pas, Hélene; tu la verras mourir de chagrin dans le tems que je mourrons de plaiſir d'être unis enſemble.

GUILLOT.

Je t'en donne ..! l'amour ne dure pas longtems quand il eſt ſi gueux; les Amans indigens qui diſont qu'ils mouront de plaiſir, ne mouront que de faim. Tenais, Madame Mondor, vous pardez Jacot,

épouſais moi, & je vous réponds que vous jourais au jeu de qui pard, gagne.

Madame MONDOR.

Je te prends au mot, & nos deux mariages vont ſe célébrer avec tous ceux des Filles & des Garçons du village.

QUATUOR.

Madame MONDOR.

Guillot.

HÉLENE.

Jacot.

GUILLOT.

Ma femme.

JACOT.

Hélene.

ENSEMBLE.

Aimons-nous,
Ah! que c'eſt genti, que c'eſt doux!

JACOT.

On ſe regarde.

GUILLOT.

On ſe hazarde.

HÉLENE.

On eſt bien aiſe.

Madame MONDOR.

On eſt de braiſe.

ENSEMBLE.

Ah! que c'eſt genti, que c'eſt doux!

JACOT, *comme s'il vouloit embraſſer Hélene.*

On geſticule.

HELENE.

On ſe recule.

GUILLOT.

On vous le reproche.

Madame MONDOR.

On ſe rapproche.

ENSEMBLE.

Ah! que c'eſt genti, que c'eſt doux!

JACOT.

Un bon Notaire....

GUILLOT.

Bacle l'affaire.

Madame MONDOR.

La gaité brille.

HÉLENE.

On ceſſe d'être fille.

ENSEMBLE.

Ah! que c'eſt genti, que c'eſt doux!

FIN.

Vû l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer, à la charge d'enregiſtrement à la Chambre Syndicale, ce 29 Septembre 1761

DE SARTINE.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

ANNETTE ET LUBIN,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS;

Mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles.

Par Madame FAVART, & M. ***.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 15 Février 1762.

ACTEURS.

LE SEIGNEUR.

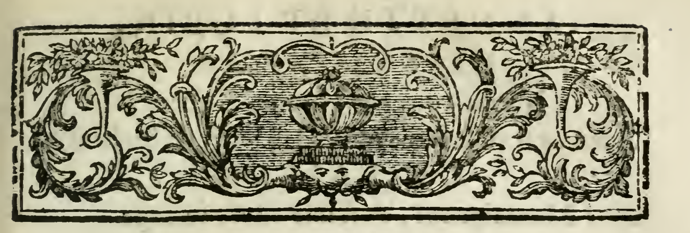
LE BAILLI.

LUBIN.

ANNETTE.

UN DOMESTIQUE du Château.

AUTRES DOMESTIQUES.



ANNETTE ET LUBIN,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente une Campagne ; on voit un Bois d'un côté, & de l'autre un coteau. Sur le devant du Théâtre il y a une cabane de verdure à moitié faite.

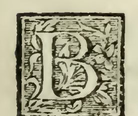
SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR.

[*On entend un bruit de Cor de Chaſſe.*]

ARIETTE DIALOGUÉE.

LE SEIGNEUR.

AILLI.

LE BAILLI.

Monſeigneur, Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

N'avez-vous pas vû mon Piqueur ?
Avez-vous vû le cerf ? Mes chiens ont pris le change.

LE BAILLI.

Ah ! Monſeigneur, c'eſt une choſe étrange.
Il faut le décreter & le mettre en priſon.

LE SEIGNEUR.

Un cerf ! Perdez-vous la raiſon ?

LE BAILLI.

C'eſt un rapt....

LE SEIGNEUR.

J'entends vers le bois....

LE BAILLI.

Vous êtes Seigneur du village,
Vous devez maintenir les loix.

LE SEIGNEUR.

Finiſſez votre verbiage.

LE BAILLI.

Lubin....

LE SEIGNEUR.

Le cerf ?...

LE BAILLI.

Annette....

LE SEIGNEUR.

Mon Piqueur ?...

LE BAILLI.

Monſeigneur, Monſeigneur,

LE SEIGNEUR.

Finiſſez votre verbiage.

De ce côté j'entends le Cor.

LE BAILLI.

Monſeigneur, demeurez encor.

ENSEMBLE.

LE SEIGNEUR. { J'entends le Cor.
LE BAILLI. { Reſtez encor.

LE BAILLI.

Oui, Monſeigneur, l'affaire eſt criminelle.
Annette eſt fille, & Lubin eſt garçon;
Ils s'aiment tous les deux.

LE SEIGNEUR.

La choſe eſt naturelle.

LE BAILLI.

Quoi! s'aimer ſans permiſſion!

LE SEIGNEUR.

En faut-il pour s'aimer?

LE BAILLI.

Mais Annette eſt ſi belle!

LE SEIGNEUR.

Oui-dà! je ne la connois pas.

LE BAILLI.

Ah! Monſeigneur, qu'elle a d'appas!

AIR. *Quand la Bergere vient des Champs.*

NOTÉ N°. 1.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Eſt une image du printems;
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,

Et ne paroître
Que pour Lubin.

Son teint bruni par le ſoleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil.
Blancheur de lys eſt ſur ſon ſein;
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiſer;
Son regard dit qu'on peut oſer:
Mais tout autre oſeroit en vain;
C'eſt une roſe
Qui n'eſt écloſe
Que pour Lubin.

Ses yeux qui ſçavent tout charmer,
Semblent nous dire de l'aimer;
Mais un amant voudroit en vain
Se faire entendre:
Elle n'eſt tendre
Que pour Lubin.

LE SEIGNEUR.

Quel eſt donc ce Lubin pour être ſi chéri?

LE BAILLI.

C'eſt un drôle vraiment bien taillé, bien nourri.

AIR NOTÉ. N°. 2.

Lubin eſt d'une figure
Qui met tout le monde en train.
Sa gaité naïve & pure
Annonce un cœur ſans chagrin.

C'eſt l'inſtinct de la nature,
C'eſt le regard du deſir;
Du bonheur c'eſt la peinture,
C'eſt le rire du plaiſir.
Il ne s'inquiette
De rien,
Et le cœur d'Annette
Eſt tout ſon bien.

Lubin eſt d'une figure
Qui met tout le monde en train;
Sa gaité naïve & pure
Annonce un cœur ſans chagrin.

On ne les voit jamais dans le village,
C'eſt tous les jours fête pour eux.
Ils vivent pour eux ſeuls.

LE SEIGNEUR.

Ils en ſont plus heureux.
Le grand monde eſt l'écueil du ſage.

AIR NOTÉ. N°. 3.

Ce n'eſt que dans la retraite
Qu'on jouit des vrais plaiſirs;

Sans regrets & ſans deſirs,
L'ame eſt libre & ſatisfaite :
Heureux, heureux dont le cœur
Trouve en ſoi tout ſon bonheur !

La vertu douce & tranquille
Fuit le faſte & la grandeur :
L'innocence & la candeur
N'habitent que cet aſyle.
Heureux, heureux dont le cœur
Trouve en ſoi tout ſon bonheur !

LE BAILLI.

Excuſez-vous Lubin ?

LE SEIGNEUR.

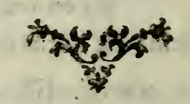
Non, ce ſeroit dommage
Qu'Annette fût le prix d'un amour villageois.

LE BAILLI.

Voilà Lubin qui ſort du bois,
Parlez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je ne puis m'arrêter davantage ;
Conduiſez-moi par ce ſentier,
Vous reviendrez après les épier.



SCENE II.

LUBIN *arrive, portant ſur ſa tête un faiſceau de feuillage.*

ARIETTE : *La Jardiniere Italienne* (1).

Pour mon Annette
Formons une maiſonnette ;
Pour mon Annette
La peine ne coûte rien,
Non, non, rien, rien :
Annette m'en paîra bien. ;
Fort bien, fort bien.
Je ne veux pour ſalaire
Que lui plaire,
Tout le reſte ne m'eſt rien ;
Non, rien.
Ces rameaux épais,
Serrés de près,
Nous donneront du frais.
Cet aſyle heureux,
Fait pour nous deux,

(1) Pendant cette Ariette, Lubin taille des branches d'arbres, & arrange la cabane.

Suffit à tous nos vœux.
Ici tous les deux
Nous ſerons heureux.
Avec Annette,
En ces lieux je me plais.
Ma maiſonnette
Eſt un petit palais.
Avec Annette,
J'y trouverai toujours
Les jours trop courts.
Pour elle que je prenne
Quelque peine,
Je m'en trouve toujours bien,
Très-bien.
Avançons l'ouvrage.
Bon, courage,
Ne négligeons rien;
L'on m'en paîra bien.

Étendons pour tapis cette natte de jonc;
N'oublions pas les moindres choſes.
Sur ce petit banc de gazon,
Près de Lubin, Annette, il faut que tu reposes.
Un ſi joli réduit feroit envie au Roi;
Mais il y faut être avec toi.

ARIETTE.

Ma chere Annette
N'arrive pas: (*bis.*)
Tout m'inquiette.

Hâte tes pas,
Viens dans mes bras.
Le temps s'avance,
Je ſuis en tranſe;
Le temps s'avance.
Hâte-toi,
Je t'attends:
Je la voi,
Je l'entends.
Non, non, non, je l'enviſage:
Quoique abſente
J'ai ſon image
Toujours préſente:
Ah! que l'attente
Me fait ſouffrir!
Pour me diſtraire, achevons mon ouvrage.
Tu tardes trop, je n'ai plus de courage.
Ah! ah! ah! que l'attente
M'impatiente,
Me tourmente!
Annette abſente
Me fait mourir,
Me fait mourir,
Me fait mourir,
Me fait mourir.
Arrêtons...
Écoutons...
Oui, j'entends... accourir...
C'eſt le bruit du Zéphyr,

Des rameaux,
Des ruiſſeaux.
Ma chere Annette
N'arrive pas: (3 *fois.*)
Tout m'inquiette,
Tout m'inquiette.
Hélas!
Tout m'inquiette.
L'heure s'avance,
Je ſuis en tranſe;
L'heure s'avance.
Ah! ah! ah! ah! Lubin,
Quel chagrin!
Écoutons: c'eſt en vain.
Ah! ah! que l'attente
M'impatiente!
Ah! que l'attente
Me fait ſouffrir!
De ce coteau, regardons dans la plaine:
Je ne vois rien, tout redouble ma peine.
Ma chere Annette,
Toi ſi jeunette,
Tu vas ſeulette!
Si par malheur on t'attend, on te guette!...
Ah! ma chere Annette!
Ah! que l'attente
M'impatiente,
Et me tourmente!
Ah! que l'attente

Me fait ſouffrir !
Annette abſente
Me fait mourir,
Me fait mourir.

Mais il n'eſt pas ſi tard que je le penſe.
Je meſure le temps à mon impatience,
Plus qu'à la hauteur du ſoleil ;
Sans doute Annette éprouve un ſentiment pareil.

SCENE III.

ANNETTE, LUBIN.

ANNETTE, *dans l'enfoncement du Théâtre.*

AIR NOTÉ. N°. 4.

C'EST la fille à Simonette,
Qui porte un panier d'œufs frais....

LUBIN.

Pour le coup la voilà, je n'ai plus de ſouci.

ANNETTE *chante.*

Elle voit une fauvette,
Elle veut courir après....

LUBIN, *continuant de travailler, récite.*

Allons, allons, Lubin, dépêche.

ANNETTE *continue.*

Le pied gliſſe à la pauvrette,

Tout d'ſon long la v'là ſur l'pré....

LUBIN *recule.*

Puiſons un peu de cette eau fraîche.

ANNETTE.

Qu'aller dire à Simonette ?
Elle avoit caſſé ſes œufs.

LUBIN.

Le bouquet que j'ai fait, où donc ?... Ah ! le voici.

ANNETTE.

Second Couplet.

Si bien que la mere Jeanne,
Qui trouvoit l'prunier trop haut,
Grimpit d'bout deſſus ſon âne,
Et ſur l'arbre n'fit qu'un ſaut :
V'là-t-il pas qu'la branche caſſe !
L'âne a peur, adieu, bon ſoir.
Jeanne tombe avec la branche.
Dam', pourquoi ſe laiſſer cheoir ?

Troiſième Couplet.

La petite Guillemette
Au marché portoit ſes œufs,
Sur ſon gain elle projette
D'avoir une vache ou deux.
Une vigne elle s'achette
Avec le produit du lait ;
Enſuite une maiſonnette :
Un projet eſt bien-tôt fait.

Quatrième Couplet.

La voilà déjà fermiere,

Son bien elle fait valoir :
La voilà qui devient fiere,
Du ſort qu'elle doit avoir ;
Elle ſaute d'allegreſſe ;
Mais un caillou la fait cheoir.
Œufs caſſés, adieu richeſſe :
Ne comptons point ſur l'eſpoir.

Me voilà, je ſuis hors d'haleine.

LUBIN.

Tu m'as cauſé bien de la peine.

ANNETTE.

J'ai tant couru, vois donc comme le cœur me bat.

LUBIN.

Te voilà dans un bel état !
Morguenne auſſi, pourquoi venir ſi vîte ?

ANNETTE.

Je vais plus doucement, Lubin, quand je te quitte.

LUBIN.

Laiſſe-moi te gronder, tais-toi.

ANNETTE.

Gronde, ſi tu le peux.

LUBIN, *lui eſſuyant le viſage.*

Ah ! la pauvre petite !
Ah ! comme elle a chaud !

ANNETTE.

Eh ! bien ?

LUBIN.

Quoi ?

ANNETTE, *souriant.*

Gronde donc.

LUBIN, *l'embrassant.*

Voilà pour t'apprendre
A venir te moquer de moi.

ANNETTE.

Je serois fille à te le rendre.

LUBIN.

Tu n'iras plus si vîte ?

ANNETTE.

Non ;
Je te demande bien pardon
De n'être pas plutôt venue.

LUBIN.

Bon ! te voilà bien corrigée !

ANNETTE, *regardant la cabane.*

Eh ! mais....
Mais quel objet frappe ma vûe !

LUBIN.

Pour toi cette cabane est faite tout exprès.
Du côté du midi, vois comme elle est garnie ;
C'est pour te garantir ou du soleil trop fort,
Ou des injures de la pluie ;
Et ces jours ménagés exprès vers la prairie,
Nous donnent la fraîcheur du Nord.

ANNETTE.

ANNETTE.

AIR : *Vous y perdez vos pas.*

Pour orner ma retraite,
Tes ſoins n'épargnent rien;
Avec toi ton Annette
Se trouve toujours bien.
La chaleur, la froidure,
Tout ça n'eſt rien pour moi;
Le ſeul mal que j'endure,
C'eſt d'être loin de toi.

LUBIN.

Rien n'annonce ici la grandeur;
Mais j'y retrouve Annette, Annette & le bonheur.

ANNETTE.

AIR : *Votre toutou vous flatte.*

Rien ne nous eſt contraire.

LUBIN.

Nous ſommes ſatisfaits.

ANNETTE.

De la Nature entiere
Nous goûtons les bienfaits.

LUBIN.

Ma chere!

ENSEMBLE.

La lumiere & l'air ſont à nous;
Nos cœurs ſont purs, nos jours ſont doux.

ANNETTE.

Toutes ces maiſons magnifiques

Qu'à la ville on trouve par-tout,
Ne valent pas nos toîts ruſtiques.

Ces feuillages nouveaux ſont bien plus de mon goût,
Que ces planchers pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN.

Les Grands ne ſont heureux qu'en nous contrefaiſant;
Chez eux, la plus riche tenture
Ne leur paroît un ſpectacle amuſant
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure,
Nos danſes ſous l'ormeau, nos travaux, nos loiſirs.
Ils appellent cela, je crois, un payſage.

ANNETTE.

Ah! Lubin, nous devons bien aimer nos plaiſirs,
Puiſqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

LUBIN.

Pauvres gens! leur grandeur ne doit pas nous tenter.
Ils peignent nos plaiſis, au lieu de les goûter.

AIR: *Des fleurettes.*

Ces lits, où la molleſſe
S'unit avec les maux,
Nourriſſent la pareſſe,
Sans donner le repos.
Sur nos gazons l'on ſommeille

Tranquillement & d'abord.
Comme on y dort!

ANNETTE.

Comme on y veille!

Eh! que ne viennent-ils comme nous, deux à deux,
Habiter ici des cabanes,
Courir, ſauter, danſer, prendre part à nos jeux?

LUBIN.

Bon! ils marchent comme des canes.

ANNETTE.

Ils ſont bien à plaindre; pour moi
Je ſuis légere & j'en profite.
Lubin, j'aime à courir bien vîte,
Sur-tout quand je cours après toi.

LUBIN.

Oh! nous courrons tantôt: la chaleur nous invite
A prendre ici le frais: faiſons notre repas.
Annette, tu n'attendras pas;
Cette eau pure, ce lait vont faire nos délices;
Des fruits nouveaux de la ſaiſon
Je t'ai réſervé les prémices.
A propos j'oubliois....

ANNETTE.

Quoi donc?

(*Lubin lui donnant une branche de roſes.*)

AIR NOTÉ. N°. 5.

Chere Annette, reçois l'hommage,
Que, chaque jour, te rend mon cœur.
Ce bouquet eſt la douce image
De ton éclat, de ta fraîcheur :
Pour donner encor plus de grace
Aux fleurs dont pour toi j'ai fait choix,
Contre ton ſein que je les place ;
Ces deux roſes en feront trois.

ANNETTE.

Ah ! Lubin, je te remercie ;
Avec ce bouquet-là je me croirai jolie.

LUBIN.

Repoſe-toi ſur ce banc de gazon ;
Notre dîner eſt ſimple & ſans façon.
Quand c'eſt l'amitié qui l'apprête,
Chaque repas eſt un feſtin.

ANNETTE.

Tout ce qu'on peut ſervir dans un grand jour de fête
Ne vaut pas un morceau de pain
Que je mange avec toi, Lubin.

(*On entend un ramage d'oiſeaux.*)

LUBIN.

A ta ſanté.

ANNETTE.

Quand je bois à la tienne,
Lubin, c'eſt toujours à la mienne.

LUBIN.

Ne bois pas tout, que je boive après toi;
Changeons de taſſe.

ANNETTE.

Allons, tiens, boi.

(*Le ramage d'oiſeaux recommence.*)

Entends-tu les oiſeaux, Annette? leur ramage,
Pendant notre dîner, ſemble ſe rapprocher.

ANNETTE.

Nous ne ſommes pas faits pour les effaroucher;
Nous nous aimons, nous parlons leur langage.

LUBIN.

Mais ta voix cependant me flatte davantage.

ANNETTE.

Si tu le veux, je vais chanter.

LUBIN.

Oui, je ſuis prêt à t'écouter.

ANNETTE.

AIR NOTÉ. N°. 6.

Il étoit une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaiſoit fort à ſon Seigneur,
En ſon chemin rencontre
Ce Seigneur déloyal,
Monté ſur ſon cheval.

Mettant le pied à terre,
Entre ſes bras la prend:
Embraſſe-moi, ma belle enfant.

Hélas! ce lui dit-elle,
Le cœur transi de peur,
Volontiers, Monseigneur.

Rassure-toi, brunette,
Et donne-moi ton cœur;
Car je veux faire ton bonheur.
Tiens, tiens, prends cette bague
Et ma montre d'or fin,
Et de l'argent tout plein.

Mon frere est dans ses vignes
Vraiment, s'il voyoit ça,
Il l'iroit dire à mon papa.
Montez sur cette roche,
Jettez les yeux là-bas.
Ne le voyez vous pas?

Tandis qu'il y regarde,
La finette aussi-tôt
Sur le cheval ne fait qu'un saut.
Adieu, mon gentizhomme;
Et zeste, elle s'en va;
Monseigneur reste-là.

Cela vous apprend comme
On attrape un méchant:
Quand on le veut, on se défend;
Mais on ne voit plus guères
De ces filles d'honneur
Refuser un Seigneur.

LUBIN.

La drôle de chanſon !

ANNETTE.

Lubin, chante à ton tour ;
J'aurai plus de plaiſir.

LUBIN.

Tiens, tiens ; je vais t'apprendre
La chanſon qu'au Château l'on me dit l'autre jour.

SCENE IV.

LUBIN, ANNETTE, LE BAILLI.

LE BAILLI.

ILs ſont là ; doucement : approchons pour entendre.

ANNETTE.

Ah ! c'eſt l'air qu'on chante au Château ?
Oh ! cela doit être bien beau.

(*Pendant cette Arriette le Bailli écarte doucement les branches, & paſſe ſa tête à travers.*)

LUBIN.

Du Dieu des cœurs
On adore l'empire ;
Lui ſeul avec des fleurs
Enchaîne tout ce qui reſpire.

ANNETTE.

Tiens, ta belle chanſon m'ennuie.
Que veut dire, le Dieu des cœurs ?
Et des chaînes avec des fleurs ?
Chante-m'en une plus jolie.
Mon cher ami Lubin....

LE BAILLI.

Mon cher ami Lubin !
Ah ! qu'il eſt heureux, le coquin !

ANNETTE.

Ces chanſons du Château ne valent pas les nôtres.

LUBIN.

Bon ! à la ville on en chante bien d'autres ;
On y parle de pleurs, de craintes, de tourmens ;
C'eſt de l'amour, des rivaux, des amans,
Des ſoupirs, des ſoupçons, des plaintes,
Des flammes, des ardeurs éteintes.

ANNETTE.

Ne m'aime pas comme à la ville.

LUBIN.

Oh ! non.
Notre amitié vaut mieux.

LE BAILLI, *à part.*

Ah ! comme ils ſe regardent !

ANNETTE.

Mais où ſont nos troupeaux ?

LUBIN.

Là-bas dans ce vallon.

ANNETTE.

Je crains....

LUBIN.

Va, va, nos chiens les gardent.

J'y vais voir, j'y vais voir.

ANNETTE.

Sans moi!

LUBIN.

Tu te fatiguerois; reste, repose-toi.

SCENE V.

ANNETTE, LE BAILLI.

ANNETTE, *sans voir le Bailli.*

AIR NOTÉ. N°. 7. *On craint un engagement.*

LUBIN, pour me prévenir,
Lit dans ma pensée,
Et de même à le servir
Je suis empressée:
Son intérêt m'est commun:
Mon bien est le nôtre;
Et l'ouvrage que fait l'un,
Est toujours pour l'autre.

Avec lui que je suis heureuse!
Aussi l'aimé-je bien.

LE BAILLI, *les poings sur le côté, & secouant la tête.*

N'êtes-vous pas honteuse ?

ANNETTE.

Ah ! vous m'avez fait peur.

LE BAILLI.

Sont-ce-là les leçons
Que vous donnoit votre défunte mere ?
La pauvre femme, hélas !

ANNETTE.

D'où vient votre colere ?

LE BAILLI.

Vous a-t-elle ordonné d'écouter les garçons ?

ANNETTE.

Oh ! jamais cela ne m'arrive.

LE BAILLI.

Ne le croiroit-on pas à sa mine naïve ?
Et Lubin, s'il vous plaît, Lubin ?

ANNETTE.

Ce n'est pas un garçon.

LE BAILLI.

Quoi donc ?

ANNETTE.

C'est mon cousin.

LE BAILLI.

Votre cousin !

ANNETTE.

Cousin, vous dis-je.
Comment donc ! Cela vous afflige !

Vous avez tort ; mais, Monſieur le Bailli,
Que n'avez-vous une couſine auſſi ?

LE BAILLI.

Vous ne le quittez pas.

ANNETTE.

Ah ! vraiment je n'ai garde ;
Je m'ennuirois ſans lui.

LE BAILLI.

Fort bien !
Son entretien vous plaît ?

ANNETTE.

Souvent il me regarde,
Et ſemble me parler, quand même il ne dit rien.

LE BAILLI.

AIR : *Une faveur, Liſette.*

Il vous dit qu'il vous aime.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Vous lui dites de même.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il prend la main, la baiſe.

ANNETTE.

Oui, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

Cela vous rend bien aiſe ?

ANNETTE, *avec transport.*

Oui,
Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Sans doute, il vous embrasse ?

ANNETTE.

Oh ! cent fois, mille fois
Dans un jour, &, si je l'en crois,
Ce n'est pas assez.

LE BAILLI.

Quelle audace !
Vous me faites pâlir d'effroi.
Comment, Annette ! il vous embrasse !

ANNETTE.

Eh ! pourquoi pas ? Je l'embrasse bien, moi.

LE BAILLI.

Que dites-vous ? Est-il possible ?
Vous l'embrassez !

ANNETTE.

De tout mon cœur.

LE BAILLI.

Ce que vous dites est terrible.

ANNETTE.

Cela ne me fait pas cependant de frayeur.

LE BAILLI.

Allons, avouez tout ; ayez-en le courage.
Qu'accordez-vous encor ?

ANNETTE.

Que peut-on davantage ?

LE BAILLI.

Rien.

ANNETTE.

Ne me trompez pas : j'aurois bien du chagrin
De refuser quelque chose à Lubin.
Lui rendre la pareille est un droit légitime.

LE BAILLI.

Et vous logez ensemble ?

ANNETTE.

Oui, sous le même toît.

LE BAILLI.

Mais jamais cela ne se voit.

ANNETTE.

Eh ! bien, venez chez nous, vous le verrez.

LE BAILLI.

Quel crime !

ANNETTE.

Qu'est-ce qu'un crime ?

LE BAILLI.

Eh ! vous le demandez !
Annette, hélas ! vous vous perdez.

AIR NOTÉ. N°. 8.

Si par les vents nos champs sont ravagés,
Si par les loups nos moutons sont mangés ;
Si le tonnerre tombe & consume nos granges,
Si la grêle détruit l'espoir de vos vendanges,
Nos habitans vous accuseront tous ;
Et s'ils meurent de soif, ils s'en prendront à vous.

ANNETTE.

Bon ! bon ! notre amitié ne fait mal à personne.

LE BAILLI.

Votre amitié ! c'est de l'amour.

ANNETTE.

O Ciel !

LE BAILLI.

Et cet amour est criminel ;
Mais n'appréhendez pas que je vous abandonne.
Pour réparer la faute, il n'est qu'un seul moyen ;
Annette, je vous aime bien.

ANNETTE.

Oh ! vous avez l'ame trop bonne ;
Car moi je ne vous aime pas.

LE BAILLI.

Épousez-moi pour sortir d'embarras ;
Votre conduite alors ne sera plus suspecte :
On vous respectera comme l'on me respecte.

ANNETTE.

On ne jasera plus sur moi ?

LE BAILLI.

Non, c'est un fait.

ANNETTE.

Quoi ! je verrai Lubin sans que l'on en murmure ?

LE BAILLI.

Vous ne le verrez plus ; ce seroit une injure....

ANNETTE.

Oui-dà ! gardez votre secret.

LE BAILLI.

AIR NOTÉ. N°. 9.

Lubin a la préférence :
Pourſuivez,
Et bravez
Mon choix
Et les loix ;
Le Ciel en prendra vengeance.
Que de maux pour vous je prévois !
Peut-être ſerez-vous mere.
Des enfans dans la miſere,
Comme vous, haïs,
Dans tout ce pays,
Seront des objets de mépris.
Je vois de pauvres enfans,
Intéreſſans,
Fort innocens,
Maudire & leur mere
Et leur pere.

ANNETTE.

Ah ! Monſieur !...

LE BAILLI.

J'ai peur....

ANNETTE.

Mon cœur....

LE BAILLI.

Tranſi....

ANNETTE.

Saiſi....

LE BAILLI.

Tremblez....

ANNETTE.

Vous me troublez..

LE BAILLI, *à part, en s'en allant.*

Rendons compte au Seigneur de leur témérité :
Employons ſon autorité.

SCENE VI.

ANNETTE, *ſeule.*

JE ſuis confuſe : ah ! que viens-je d'entendre ?
Aux maux qu'il m'a prédits, je ne peux rien comprendre.

ARIETTE. *Prigioniera abandonnata.*

Pauvre Annette ! ah ! pauvre Annette !
Quelle douleur ſecrette
Me frappe & m'inquiette !
Dans les larmes,
Dans les allarmes
Je vais donc paſſer mes jours !
Le croirai-je ? Ah ! tendre mere !
Des enfans dans la miſere ;
Cette image déſeſpere :
A qui donc avoir recours ?
Pauvre Annette ! ah ! pauvre Annette !
Quelle douleur ſecrette

Me

Me frappe & m'inquiette !
Quelle atteinte !
Déjà la crainte
Fait couler mes pleurs.
Des enfans dans la misere !
Cette image désespere ;
Je cede à mes malheurs.

SCENE VII.

ANNETTE, LUBIN.

LUBIN.

ANNETTE, nos troupeaux ne sont point en danger :
Ne songeons plus.... mais qui peut t'affliger ?

ANNETTE.

Le Bailli sort d'ici ; je n'oserois te dire....

LUBIN.

Quoi donc ? quoi donc ?

ANNETTE.

Nous nous verrons maudire.

LUBIN.

Par qui ?

ANNETTE.

Par nos enfans.

LUBIN.

Mais nous n'en avons pas.

ANNETTE.

Le Bailli m'a prédit que je ſerois la mere ;
Et c'eſt toi qui ſeras le pere.

LUBIN.

Pere ! Mere ! c'eſt drôle.... Eh ! bien, eſt-ce le cas
De te chagriner de la ſorte ?

ANNETTE.

Comment ſe pourroit-il ?

LUBIN.

Je n'en ſçais rien... qu'importe ?
Nous aurons des enfans : tant mieux.
Ah ! qu'un petit Lubin rendroit mon cœur joyeux !
Il t'aimeroit comme je t'aime :
Tiens, ce ſeroit le tréſor à nous deux.
Si c'étoit une fille ; eh bien ! c'eſt tout de même ;
Douce & gentille comme toi,
C'eſt encore un tréſor à moi.

ANNETTE.

Mais, ſelon le Bailli, ces chers enfans peut-être
Ne voudront pas nous reconnoître.

LUBIN.

Il nous reconnoîtront, va ; ces pauvres enfans
Reſſembleront à nous, ſeront d'honnêtes gens ;
Ils ſuivront nos leçons. N'aimois-tu pas ta mere ?

ANNETTE.

Ah ! oui, Lubin.

LUBIN.

Et moi, comme j'aimois mon pere !

Ah ! que n'eſt-il encor ?

ANNETTE.

Comme on s'aimoit chez nous !

LUBIN.

Eſt-on de bonne race : il faut que l'on en tienne ;
Rien n'eſt plus naturel. Eh ! par la ventredienne,
Les moutons ne ſont pas des loups ;
Ce vilain Bailli t'en impoſe.

ANNETTE, *en ſanglotant.*

Il dit.... qu'on va nous faire affront ;
Il dit.... que nous ſerons la cauſe
Que, dans ce pays-ci, les vignes géleront.

LUBIN.

Nous ne gélerons pas, nous ; cela me conſole.

ANNETTE.

Si je l'en crois ſur ſa parole,
Il trouve affreux tout ce que nous diſons.
Lorſque nous cherchons à nous plaire,
Ce ſont des amitiés que nous comptons nous faire ;
Eh ! bien, tiens, c'eſt l'amour que tous deux nous faiſons.

LUBIN.

L'amour ?

ANNETTE.

Va, laiſſe-moi : je ne ſuis plus tranquille ;
Nous nous aimons comme à la ville,
L'amour ſera notre tourment.
Je t'aime, & je voudrois t'en faire des reproches,

Je tremble dès que tu m'approches;
Je t'ai cru mon ami, tu n'es que mon amant.

ROMANCE.

AIR NOTÉ. N°. 10. *Il eſt donc vrai, Lucile.*

Jeune & novice encore,
J'aime de bonne foi;
Cet amour que j'ignore
Eſt venu malgré moi :
Je ne ſçavois pas même
Son nom juſqu'à ce jour.
Hélas! dès que l'on aime,
On a donc de l'amour?

Ta voix ſeule me touche
Par un charme flatteur;
Chaque mot de ta bouche
Paſſe juſqu'à mon cœur.
Loin de toi, ta Bergere
N'auroit pas un beau jour.
Hélas! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour?

Des fleurs que tu me cueilles
Je me pare, au matin :
Le ſoir, tu les effeuilles
Pour parfumer mon ſein.
Ton ſoin eſt de me plaire;
C'eſt le mien chaque jour.

Hélas ! comment donc faire
Pour n'avoir point d'amour ?

LUBIN.

Notre amitié, ma chere, eſt bonne :
Tenons-nous-y.

ANNETTE.

Mais en effet,
Lubin, quel mal avons-nous fait ?

LUBIN.

AIR NOTÉ. N°. 11.

Le cœur de mon Annette,
Et le mien ne ſont qu'un ;
Moutons, chien & houlette,
Chez nous tout eſt commun.

ANNETTE.

Eh ! mais, oui-dà ;
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

ENSEMBLE.

Oh ! nenni dà ;
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

LUBIN.

Tes levres demi-cloſes
Reſpirent un air frais :
Croyant ſentir les roſes,
Je m'approche tout près.
Eh ! mais, &c.

Une abeille farouche,

Un jour, piqua ta main.

ANNETTE.

Un baiser de ta bouche
En fut le Médecin.
Eh! mais, &c.

LUBIN.

Tu te sens à la gêne,
Le soir, dans ton corset;
Moi, te voyant en peine,
Je défais ton lacet.
Eh! mais, &c.

Quelquefois tu sommeilles
Doucement dans mes bras.

ANNETTE.

Quelquefois tu m'éveilles:
Mais je ne m'en plains pas.
Eh! mais, &c.

LUBIN.

Souvent sous cette treille
Mon Annette s'endort,
Et ma voix la réveille.

ANNETTE.

Je m'en plaindrois à tort.
Eh! mais, &c.

LUBIN.

Quand la chaleur ardente,
L'Été, se fait sentir;

Doucement je t'évente.

ANNETTE.

C'eſt pour me rafraîchir.
Eh ! mais, &c.

LUBIN.

J'allume des bourées,
Quand viennent les grands froids.
De mes mains réchauffées
Je réchauffe tes doigts.
Eh ! mais, &c.

En courant ſur l'herbette,
Tu caſſas ton lacet.

ANNETTE.

Tu donnas ta roſette
Pour ſerrer mon corſet.
Eh ! mais, &c.

ENSEMBLE.

Oh ! nenni dà, &c.

ANNETTE.

Mais voilà tout pourtant : il dit que c'eſt un crime.
Eſt-il donc vrai, Lubin ?

LUBIN.

Ceſſe de t'allarmer :
C'eſt un mal de haïr : c'eſt un bien que d'aimer.

ANNETTE.

Pour rendre l'amour légitime,
Il faut qu'on ſe marie.

LUBIN.

Eh! bien :

Marions-nous.

ANNETTE.

Comment faut-il s'y prendre ?

LUBIN.

Comment ? Ma foi, je n'en ſçais rien :
Le Bailli pourra nous l'apprendre.

ANNETTE.

N'y compte pas : c'eſt lui qui prétend m'épouſer.

LUBIN.

C'eſt donc pour lui qu'il oſe propoſer....

ANNETTE.

Le voilà : je ſuis toute en tranſe.

LUBIN.

A ſon aſpect, je me ſens en fureur ;
Et je vais lui parler....

ANNETTE.

Oui, mais avec douceur ;
Je l'exige de toi.

LUBIN.

Soit.

ANNETTE.

Je fuis ſa préſence.

(*Elle rentre dans la cabane.*)



SCENE VIII.

LE BAILLI, LUBIN, ANNETTE *dans la cabane.*

LUBIN.

HOLA ! eh ! Monſieur le Bailli ;
C'eſt donc vous, c'eſt donc vous qui chagrinez Annette,
Et qui lui défendez de m'aimer !

LE BAILLI.

Eſt-ce ainſi
Que tu m'oſes parler ?

LUBIN.

Annette s'inquiette,
(Il regarde Annette, qui lui fait ſigne de ne point ſe fâcher.)
Elle pleure.... morgué !... ſi je n'étois poli.

LE BAILLI.

Tu perds cette jeune innocente.

LUBIN.

Moi, je la perds ! oh ! que nenni.
Je ſçaurai la trouver.

LE BAILLI, *à part.*

Je crois qu'il me plaiſante.
(Haut.)
Malheureux !

LUBIN.

Malheureux vous-même ! vraiment oui.

LE BAILLI.

Air : *Tout de fil en aiguille.*

Ton amour te prépare
Le plus funeſte ſort :
Tous deux il vous égare,
Il faut qu'on vous ſépare.

LUBIN.

Seroit-on ſi barbare ?
J'aimerois mieux la mort :
D'Annette je m'empare.

LE BAILLI.

Tu dois rougir....

LUBIN.

Tarare !
L'innocence la pare.

LE BAILLI.

Tu ravis ce tréſor,
Méchant ! & dans un temps encor
Où l'honneur eſt ſi rare !

LUBIN.

Si j'ai fait quelque tort, je peux le réparer ;
Mariez-nous ſans différer.

LE BAILLI.

Vous marier ! eh ! que pourriez-vous faire ?
Vous êtes pauvres tous les deux,
Vous rendriez vos enfans malheureux.

LUBIN.

Eh ! morgué, la Nature eſt une bonne mere :
Nous avons tous part à ſes ſoins.
Quand on ſçait travailler, on craint peu la miſere.
C'eſt dans le ſuperflu qu'on trouve les beſoins.
Mes enfans, après tout, feront comme leur pere.
Regardez-moi, n'ai-je pas profité ?
En ne poſſédant rien, j'ai l'ame ſatisfaite :
J'ai du plaiſir, de la ſanté,
Point d'ambition ; j'aime Annette,
J'en ſuis aimé : voilà le principal.

LE BAILLI.

Mais vous vivez ſans loix.

LUBIN.

Tant mieux.

LE BAILLI.

Voilà le mal.

LUBIN.

Voilà le bien.

LE BAILLI.

Les loix vous contrarient.

LUBIN.

Toujours des obſtacles nouveaux !
Je me moque de tout. Eh ! morgué, les oiſeaux
N'ont point de loix, & ſe marient.

LE BAILLI.

Ah ! le hardi petit coquin !

LUBIN.

Le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne
Ce que j'ai de plus cher !

LE BAILLI.

Comment donc ! il raiſonne !

LUBIN.

Par la jarni....

LE BAILLI.

Ne fais pas le mutin.
Le Seigneur va venir, attends.

LUBIN.

Eh ! bien ; qu'il vienne.
Je ne crains rien : morgué, ſi je ſçavois
Comment on ſe marie... Oh ! qu'à cela ne tienne...
Je vivrai comme je vivois.

LE BAILLI.

Je t'empêcherai bien....

LUBIN.

L'abominable homme !
Voulez-vous nous marier ?

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Non.

LE BAILLI.

Non.

LUBIN.

Il faut que je l'aſſomme
Pour lui faire entendre raiſon.

Trio : *De M. Blaiſe.*

LUBIN.

Ne m'échauffez pas davantage.

LE BAILLI.

Ne raisonne pas davantage.

LUBIN.

Je me sens là, là, là, là,
Certaine rage.

LE BAILLI.

La, la, la;
Point de tapage;
Car si....

LUBIN.

Jarni....

LE BAILLI.

Quoi!...

LUBIN.

Moi....

LE BAILLI.

Viens.

LUBIN.

Tiens.

ANNETTE.

Paix.

LUBIN.

Mais....

LE BAILLI.

Car si....

LUBIN.

Jarni....

ENSEMBLE.

LUBIN.	Ne m'échauffez pas davantage.
LE BAILLI.	Ne raiſonne pas davantage.
ANNETTE.	Lubin, Lubin, tu n'es pas ſage.
LUBIN.	Je ſens là, là,
	Certaine rage.
LE BAILLI.	La, la, la, la,
	Point de tapage.
ANNETTE.	Ah! ah! ah!
	Je perds courage.

(*Annette, appercevant le Seigneur, rentre dans le fond de la cabane & diſparoît.*

SCENE IX.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, LUBIN.

LE SEIGNEUR.

QU'EST-CE donc ? Vous voilà tous deux bien en colere !

LUBIN.

Ah ! pardon, Monſeigneur, vous jugerez l'affaire.

LE BAILLI.

Monſeigneur.....

LE SEIGNEUR.

Permettez qu'il conte ſes raiſons :
Lubin, voyons ce qui t'agite.

LUBIN.

Monſeigneur, j'aime Annette ; il veut que je la quitte.
J'aimerois mieux mourir dans les priſons :
Pour nous le Monde en feroit une,
Si l'on nous ſéparoit tous deux :
Nous ne demandons, pour fortune,
Que la permiſſion d'être toujours heureux.

LE SEIGNEUR.

Monſieur Lubin, il faut l'être avec bienſéance :
Mon devoir eſt de réprimer
Les déſordres & la licence.

LUBIN.

Eſt-ce un déſordre de s'aimer ?
Eh ! qui donc aimera ma petite couſine,
Si ce n'eſt moi ? Sa mere me l'a dit.
Et ce radoteur nous preſcrit
De ne nous regarder qu'en nous faiſant la mine ;
Il trouve bien mieux ſon profit
Entre parens qu'il brouille & qu'il ruine.
Monſeigneur, eſt-il beaucoup mieux,
Eſt-il plus dans la bienſéance
De ſe manger le blanc des yeux,
Que de loger enſemble, & s'occuper tous deux
A vivre en bonne intelligence ?
Je m'en rapporte à vous, mon bon Seigneur ;
A vous, auprès de qui toujours l'équité veille.
Vous n'êtes jamais fier, vous avez un bon cœur,
Vous ne faites le mal que lorſqu'on vous conſeille.

Votre bonté nous prévient tous,
Vous ſecourez le miſérable.
Quand le Bailli nous donne au Diable,
Nous nous recommandons à vous.

LE SEIGNEUR, *ſouriant.*

Je voudrois de bon cœur vous être favorable :
Mais la loi vous condamne.

LE BAILLI.

Oui, Monſeigneur dit bien.
On ne peut entre vous former aucun lien.
Les enfans qui te devroient l'être,
Te renieroient pour pere....

LUBIN.

Oh! je n'en ai point peur.
Les vôtres vous ont bien reconnu pour le leur.
Viens, viens, ma chere Annette : hâte-toi de paroître :
Tu ſçauras mieux que moi fléchir un ſi bon maître.



SCENE

SCENE X.

Les Acteurs précédens, ANNETTE.

ANNETTE, *approche lentement, la tête baissée.*

AIR.

LAISSE-MOI.

LUBIN.

Mais pourquoi?

ANNETTE.

Non, non.

LUBIN.

Ma petite, que crains-tu donc?
Monſeigneur eſt ſenſible & bon.
Il t'aimera,
Nous mariera.

ANNETTE.

Oui-dà!

LE SEIGNEUR.

Romance de Marmontel.

Sa figure eſt très-heureuſe,
Son air eſt de bonne foi.

LUBIN.

Suite de la Romance.

Viens; ſon ame eſt généreuſe:
Ne ſois donc pas ſi honteuſe.

D

Annette, redreſſe-toi.

LE SEIGNEUR.

Ne craignez rien, ma belle enfant.
Parlez-moi vrai.

ANNETTE.

Parle-t-on autrement?

AIR NOTÉ N°. 12. *Dans ma cabane obſcure.*

Monſeigneur, Lubin m'aime,
Sauf votre bon plaiſir;
Moi, je l'aime de même;
Il fait tout mon deſir.
Enſemble, dès l'enfance,
Nous étions de loiſir;
Nous fîmes connoiſſance,
Sauf votre bon plaiſir.

J'avois perdu ma mere,
Je me ſens attendrir;
Lubin perdit ſon pere,
Je l'entendois gémir:
Nous voilà ſans famille;
Hélas! que devenir?
Moi ſur-tout, pauvre fille!
Sauf votre bon plaiſir.

Le beſoin, l'habitude
Parvint à nous unir;
Et notre unique étude
Fut de nous ſecourir.
Quel ſort étoit le nôtre!

Nous sçumes l'adoucir :
Nous nous aidons l'un l'autre,
Sauf votre bon plaisir.

LE BAILLI.

La terre, sous vos pas, ne s'est pas entr'ouverte !

ANNETTE.

Au contraire, les fleurs sembloient se caresser.

LE BAILLI.

Le soleil à l'instant auroit dû s'éclipser :
Malheureux ! vous courez tous deux à votre perte.

DUO NOTÉ N°. 13.

ANNETTE & LUBIN.

Lorsqu'Annette est avec Lubin,
Il fait le plus beau temps du monde.
Je vois toujours le Ciel serein,
Et je n'entends jamais le tonnerre qui gronde.
Lorsqu'Annette est avec Lubin,
Il fait le plus beau temps du monde.

LE SEIGNEUR, *s'enflammant pour Annette.*

Quelle ingénuité ! je la trouve charmante ;
En honneur, elle est ravissante.

LUBIN.

AIR : *Dodo, l'enfant dormira tantôt.*

Monseigneur, vous ne voyez rien :
Quand elle est en habit de fête,
Oh ! c'est une grace, un maintien
Qui vous feroit tourner la tête.
De même en simple négligé,

Si vous sçaviez.... quel plaisir j'ai !

LE SEIGNEUR, *avec une espece de transport.*

Qu'elle est, qu'elle est bien !

LUBIN.

Monseigneur, vous ne voyez rien.

(*Lubin présente Annette au Seigneur, & lui fait faire la révérence.*)

LE BAILLI.

Ah ! le pendard !

LE SEIGNEUR.

Modérez votre bile.

LUBIN.

Tous ses ajustemens sont trop épais, trop forts ;
Je veux la faire habiller à la ville ;
Les habits qu'on lui fait l'étouffent dans son corps.

LE SEIGNEUR.

Je m'en chargerai, moi : Lubin, je te protége ;
Que l'on mene Annette au Château.

LUBIN.

Qu'on emmene Annette !

LE BAILLI, *à Lubin.*

Tout beau !

(*Au Seigneur.*)
Oui, Monseigneur, usez de votre privilége.

LUBIN.

Monseigneur !...

ANNETTE.

Ah ! Lubin !

LE SEIGNEUR.

Je fais tout pour le mieux,
Tu peux lui faire tes adieux.
C'en eſt aſſez : finiſſons, qu'on l'emmene.

ANNETTE.

Lubin, Lubin !

LUBIN.

Annette, ah ! quelle peine !

(Les gens du Seigneur enlevent Annette.

SCENE XI.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, LUBIN.

LUBIN.

QU'ON m'enferme avec elle.

LE BAILLI.

Arrête !

LE SEIGNEUR.

Calme-toi.

LE BAILLI.

Monſieur Lubin, point de colere.

LE SEIGNEUR.

J'aurai ſoin de ton ſort.

LUBIN.

J'enrage, jarnigoi !

Voyons ce qu'il me reſte à faire.
(Il arrache un bâton de la cabane, & court après Annette en prenant garde d'être apperçu du Seigneur.)

SCENE XII.

LE SEIGNEUR, LE BAILLI.

LE BAILLI.

COMME il eſt inſolent ! l'exemple eſt dangereux.
Loger enſemble, eſt un déſordre affreux ;
C'eſt une choſe épouvantable.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Je ſerois comme lui, peut-être auſſi coupable.

LE BAILLI.

Je ſuis de ce canton l'Officier principal,
Le Bailli, l'Avocat, le Procureur Fiſcal,
Et le Juge municipal,
De plus, Greffier de votre Tribunal ;
Comme Greffier, je me ſaiſis d'Annette :
C'eſt une preuve du délit.
Que Monſeigneur me la remette.
Je la confiſque à mon profit.

LE SEIGNEUR.

Vous allez ſur mes droits.

LE BAILLI, *faiſant des révérences.*

Ah ! Monſeigneur, ſi j'oſe...

LE SEIGNEUR.

Eh bien ?

LE BAILLI.

Je dois vous dire encor...

LE SEIGNEUR.

Plaît-il ?

LE BAILLI.

Pardon, ſi je propoſe...

LE SEIGNEUR.

Parlez.

LE BAILLI.

Annette eſt un tréſor.

LE SEIGNEUR.

Je le ſçais.

LE BAILLI.

Je voudrois en faire....

LE SEIGNEUR.

Quoi ?

LE BAILLI.

Ma femme

LE SEIGNEUR.

Vous !

LE BAILLI.

Oui ; pour le bien de mon ame
Je ne me ſuis encor marié que trois fois,
Et je veux eſſayer d'un quatrième choix.

LE SEIGNEUR.

Mais elle aime Lubin.

LE BAILLI.

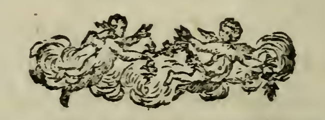
Ce n'eſt point une affaire :
Tout le paſſé ne m'inquiette pas ;
A l'uſage du ſiécle un mari doit ſe faire,
Nous voyons tous les jours des gens moins délicats.

Air : *De M. Sodi*, ou l'Air : *Que ne ſuis-je la fougère ?*

Mes trois femmes étoient veuves,
Lorſque je les épouſai :
De tenter d'autres épreuves
Toujours je me propoſai ;
Mais ici, comme à la ville,
Où trouver un cœur tout neuf ?
Si j'étois ſi difficile,
Je reſterois long-temps veuf.

LE SEIGNEUR.

Ah ! oui-dà ! votre zele eſt pur & reſpectable !
Je vois à préſent ce que c'eſt :
Le crime de Lubin, c'eſt qu'Annette eſt aimable.
Nous ne jugeons de tout que par notre intérêt.



SCENE XIII.

LE BAILLI, LE SEIGNEUR, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

AIR : *La petite Poſte de Paris.*

AH ! Monſeigneur, ah ! Monſeigneur,
Tout eſt chez vous dans la rumeur.
Il faut qu'on ſonne le tocſin,
Et ſur Annette & ſur Lubin :
Il faut écrire en tout pays,
Par la p'tit' Poſte de Paris.

Lubin d'un ſaut franchit le mur,
Tombe ſur nous, frappe à coup sûr :
Deux de vos gens ſont édentés,
Trois de vos chiens ſont éreintés,
Votre Suiſſe a le nez caſſé,
Et moi le dos tout fracaſſé.

LE SEIGNEUR.

Comment ! avec Lubin, Annette a pris la fuite !

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monſeigneur.

LE BAILLI.

Quel attentat nouveau !

LE SEIGNEUR.

Je vais donner mes ordres au Château.
Bailli, vous & mes gens, mettez-vous à leur ſuite.

SCENE XIV.

LE BAILLI, *ſeul.*

AU diable ! ſi j'y vais : ce drôle eſt trop hardi ;
Il vient, décampons au plus vîte.
Il ſe feroit un jeu d'aſſommer un Bailli.

SCENE XV.

ANNETTE ET LUBIN.

LUBIN, *tenant Annette d'une main, & de l'autre jouant du bâton à deux bouts.*

ARIETTE, NOTÉE. N°. 14.

NON, non, je ne crains perſonne;
Je t'environne,
Aucun danger ne m'étonne;
Sur moi que le Ciel tonne...
Moi, que je t'abandonne !
Si quelqu'un me raiſonne,
Je l'étends mort.

Mon ſang bouillonne :
L'amour, l'amour me rend fort.
Non, non, je ne crains perſonne,
Nul danger ne m'étonne.
Sur moi que le Ciel tonne...
Ma force t'environne :
L'amour, l'amour me rend fort.
Moi, que je t'abandonne !
Non, tout mon ſang bouillonne.
Je ne crains perſonne,
Et j'étends mort
Qui me raiſonne.
L'amour, l'amour me rend fort.

SCENE XVI. ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LES GENS DU SEIGNEUR, PAYSANS ET PAYSANNES.

LE SEIGNEUR.

ARRÊTE !

LUBIN, *laiſſant tomber ſon bâton.*

Ah ! Monſeigneur, votre ſeule préſence
Rappelle mon devoir & mon obéiſſance.
Ah ! diſpoſez, diſpoſez de mon ſort :
J'attends de vous ou la vie, ou la mort.

ANNETTE.

AIR NOTÉ. N°. 15. *Vous Amans que j'intéresse.*

Monseigneur, voyez mes larmes;
Je succombe à mes allarmes.
Monseigneur, voyez mes larmes,
Ah! laissez-vous attendrir.
A ses yeux si j'ai des charmes,
Est-ce lui qu'il faut punir?

Annette aima la premiere.

LUBIN.

Non, c'est moi, c'est moi, ma chere.

ANNETTE.

Je voulois en tout lui plaire;
Et mon cœur cherchoit le sien.

LUBIN.

Non, non, ma Bergere;
Ton cœur fut le prix du mien.

ENSEMBLE.

ANNETTE.	LUBIN.
Monseigneur, voyez mes larmes;	Monseigneur, voyez ses larmes;
Je succcombe à mes allarmes.	Mettez fin à ses allarmes.
Monseigneur, voyez mes larmes;	Monseigneur, voyez ses larmes;
Ah! laissez-vous attendrir.	Ah! laissez-vous attendrir.

ANNETTE.	LUBIN.
A ſes yeux ſi j'ai des charmes,	Si Lubin céde à ſes charmes,
Eſt-ce lui qu'il faut punir?	C'eſt lui ſeul qu'il faut punir.

ANNETTE.

Que ta peine me chagrine!

LUBIN, *au Seigneur.*

Mais Annette eſt ma couſine.
Cet enfant, cette orpheline
Doit-elle être à l'abandon?
Non, non.

ENSEMBLE.

Monſeigneur, &c.	Monſeigneur, &c.

LUBIN.

Ce ne ſont point mes jours que je regrette:
Mais, Monſeigneur, prenez pitié d'Annette,
Elle mourra par amitié pour moi.
Votre Bailli la déſeſpere.
Et dit, je ne ſçais pas pourquoi,
Qu'elle aura des enfans dont je ſerai le pere,
Et qu'ils reprocheront leur naiſſance à nous deux.

ANNETTE.

Hélas! ils viendront donc, ces enfans malheureux,
Reprocher leurs jours à leur mere,
Quand je n'y ſerai plus. De mes chagrins cuiſans
Je me conſolerai, s'ils ont la ſubſiſtance.
Je mourrois volontiers, quand ces pauvres enfans

N'auroient plus befoin d'affiftance.

LE BAILLI, *au Seigneur.*

Mais impofez-leur donc filence.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Avec trouble je les entends.

LUBIN.

Je conviens de mon tort : mais, je vous le répete,
Monfeigneur, prenez foin d'Annette;
S'il faut me féparer d'Annette abfolument,
Recevez-moi foldat dans votre Régiment.
Pour vous, avec plaifir, j'expoferai ma vie;
Je ne veux rien de plus : Annette m'eft ravie !
Quand il falloit applanir des chemins,
Piocher, bêcher, & faire des levées,
Enclorre vos Parcs, vos Jardins,
On me voyoit toujours le premier aux corvées :
C'étoit par amitié plutôt que par devoir.
Je ne veux pas m'en prévaloir :
Mais à votre bonté fi j'ai droit de prétendre,
Qu'Annette feule en foit l'objet,
Et j'en fentirai mieux le prix de ce bienfait.
Ah ! Monfeigneur, daignez m'entendre;
Quand vous voyez des malheureux,
Vous vous intéreffez pour eux :
Vous dites à part vous : ils font ce que nous fommes.
Oui, ces pauvres gens font des hommes.

LE SEIGNEUR, *avec une vivacité qui tient du dépit.*

Leve-toi, Lubin, leve-toi.

(*A part.*)
Il m'attendriroit malgré moi.
(*Haut.*)
Bailli, notez ce que j'ordonne.

LE BAILLI.

Oui, Monſeigneur.

ANNETTE.

Ah ! je friſſonne !

LUBIN.

Annette, me voilà perdu !

LE BAILLI.

Tu vas être puni ; je m'y ſuis attendu.

LE SEIGNEUR.

Notez bien... (1) que je leur pardonne.
Hélas ! pourquoi les déſunir ?
Vous pourrez vous aimer ſans crime.
Oui, mes enfans, vous allez obtenir
Ce qui rendra votre amour légitime.

LUBIN & ANNETTE.

Ah ! Monſeigneur !

ANNETTE.

Si mon cœur...

LUBIN.

Si nos vœux...

LE SEIGNEUR.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi ; votre reconnoiſſance,

(1) Le Seigneur regarde Annette & Lubin, & s'attendrit pour eux.

Si j'ai fait envers vous un acte généreux,
M'en ôteroit la récompenſe.
Celui qui donne eſt plus heureux
Que celui qui reçoit.

ANNETTE, *attendrie.*

Je ſens couler mes larmes.

LUBIN.

Le bon Seigneur !

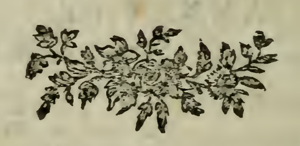
LE BAILLI.

J'enrage.

LE SEIGNEUR, *à part, regardant Annette.*

Ah ! qu'Annette a de charmes !
Allons, embraſſez-vous : j'aurai ſoin de vous deux.
Du vrai bonheur voilà l'image.
Ils jouiſſent de tout, en vivant ſimplement :
Sous les humbles toîts du village
Regnent l'amour naïf & le pur ſentiment.

(*On danſe.*)



DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

AIR NOTÉ. N°. 16.

LE SEIGNEUR.

QUE tout le Hameau s'apprête
A célébrer ce grand jour :
Vous qu'intéreſſe l'amour,
Prenez tous part à la Fête.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir ;
Leur ardeur fidelle
Eſt notre modele.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir ;
Le bonheur va les unir.

Jeunes cœurs qu'Amour appelle,
Imitez ces deux Amans :
Comme lui ſoyez conſtans,
Soyez auſſi tendres qu'elle.
Annette, &c.

L'éclat, la magnificence,
Ne ſatisfont point un cœur :

Cherchez-vous le vrai bonheur ?
Il n'eſt que dans l'innocence.
Annette, &c.

Dans les nœuds du mariage,
Pour vivre toujours heureux,
Hors l'Amour avec vous deux,
Point de tiers dans le ménage.
Annette, &c.

LUBIN.

Belles qui, par l'impoſture,
Croyez orner vos attraits;
Voyez ce teint vif & frais,
Votre art vaut-il la nature ?
Annette, &c.

ANNETTE.

L'eſprit & le beau langage
Rendent mal le ſentiment :
Un regard de mon amant
Exprime bien davantage.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir :
Leur ardeur fidelle
Eſt notre modele.
Annette & Lubin vont voir combler leur deſir;
Le bonheur va les unir.

(ON DANSE.)

(*Les filles du village donnent des rubans à Lubin; les garçons un bouquet à Annette.*)

RONDE.

AIR NOTÉ. N°. 17.

LE SEIGNEUR.

Lubin aime ſa Bergere ;
L'amour ſeul borne leurs vœux.
Sur un trône de fougere,
Le bonheur eſt avec eux.
Des grandeurs ils ſont au faîte,
Dans leurs innocens ébats.
Ah !
Il n'eſt point de Fête,
Quand le cœur n'en eſt pas.

LE BAILLI.

En dépit de ma tendreſſe,
A jamais ils s'aimeront ;
Ces plaiſirs, cette allégreſſe
Pour mes feux ſont un affront.
Lubin ravit ma conquête :
Je la verrois dans ſes bras !
Ah ! &c.

(Il ſort.)

LUBIN.

Par une vaine apparence,
L'on ſçait plaire rarement.
Les tréſors de l'opulence
Valent moins qu'un ſentiment.
Eſt-ce aux dehors qu'on s'arrête ?

Non : c'eſt du cœur qu'on fait cas.
Ah ! &c.

LE DOMESTIQUE *du Seigneur.*

Un Traitant donne à Colette
Et de l'or & des rubis.
Colin n'a qu'une fleurette ;
Mais l'Amour y met le prix.
La plus brillante conquête
Pour Colette a moins d'appas.
Ah ! &c.

ARLEQUIN ET LE CARILLONNEUR (1).

Mes enfans, bon jour, bonne œuvre ;
Vous voilà tous deux époux.
Je vous donne ce chef-d'œuvre,
C'eſt un meuble fait pour vous.
L'Amour, d'un air de conquête,
Sourit en diſant tout bas :
Ah !
Il n'eſt point de fête,
Quand l'berceau n'en eſt pas.

De Plutus un vieux Satrape
A Colette donne un Bal ;
En ſecret elle s'échappe,

---

(1) Le Bedeau & le Carillonneur apportent, en grande cérémonie, un berceau d'oſier enjolivé de fleurs, qu'ils préſentent à Annette & à Lubin.

Quand Lucas fait un ſignal.
Tous deux s'en vont tête-à-tête,
Sautant & chantant tout bas :
Ah ! &c.

LUBIN, *au Public.*

Lubin à ſon mariage,
Vous invite ſans façon.

ANNETTE.

Venez voir notre ménage
Comme amis de la maiſon.
Pour nous quel bonheur s'apprête,
Si de nous vous faites cas !
Ah !
Il n'eſt point de fête,
Quand vous n'en êtes pas.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Lieutenant Général de Police, *Annette & Lubin, Comédie*, & je crois que cette Piece délicatement écrite fera plaiſir au Lecteur. A Paris, ce 12 Février 1762.

MARIN.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur FAVART, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public, *les Œuvres de ſa Compoſition*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer & réimprimer leſdites Œuvres autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *quinze années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion ou de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou réimprimer, faire imprimer ou réimprimer, vendre & débiter leſdites Œuvres, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion

expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression desdites Œuvres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdites Œuvres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON ; le tout a peine de nullité des Présentes ; DU CONTENU desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdites Œuvres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-septiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf, & de notre Regne le quarante-quatriéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

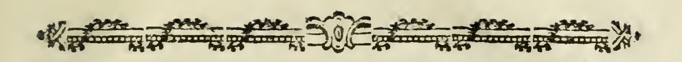
Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires de Paris. N°. 521. fol. 356, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, Art. 41, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris ce 16 Mai 1759.

G. SAUGRAIN, Syndic.

J'ai cédé mon préſent Privilége à M. DUCHESNE, Libraire à Paris, pour qu'il en jouiſſe, lui & les ſiens, comme d'une choſe a lui appartenante, ſuivant l'accord fait entre nous. A Paris, ce jourd'hui 12 Octobre 1759.

FAVART.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché, rue des Mathurins, 1768.



AIRS

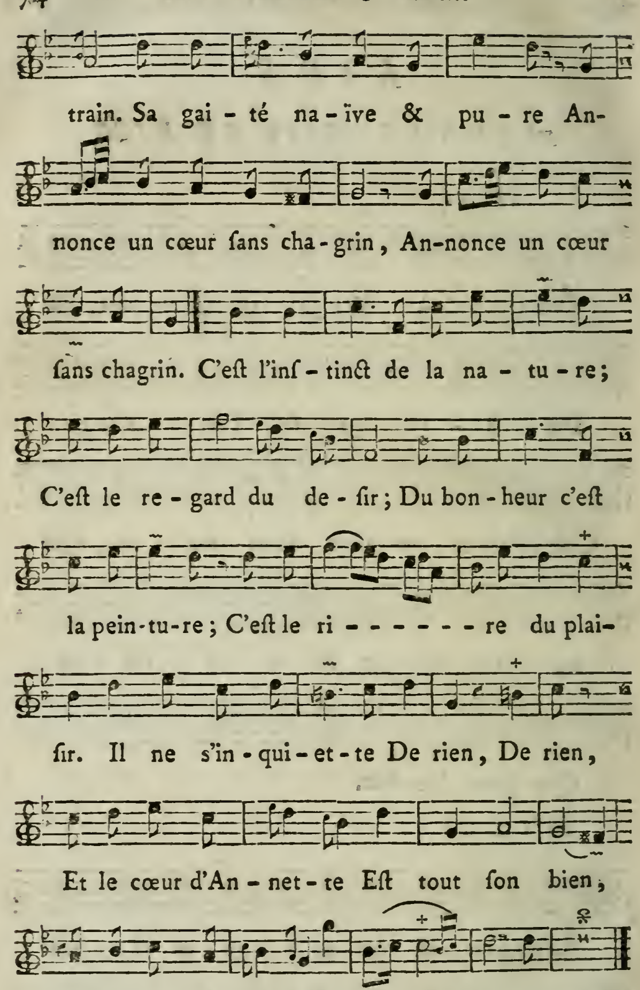
D'ANNETTE ET LUBIN.

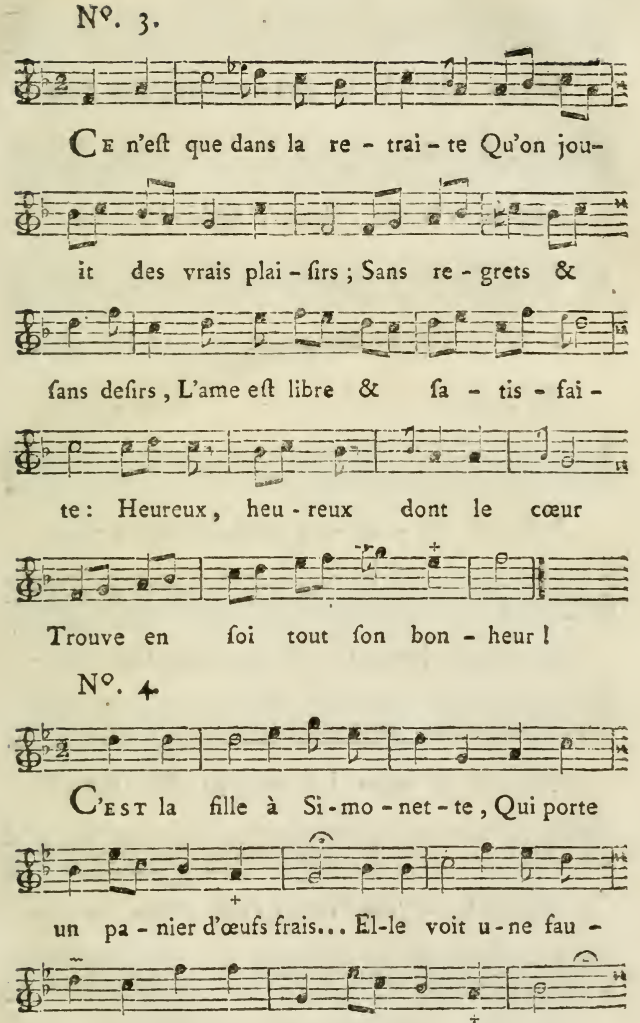
N°. 1.

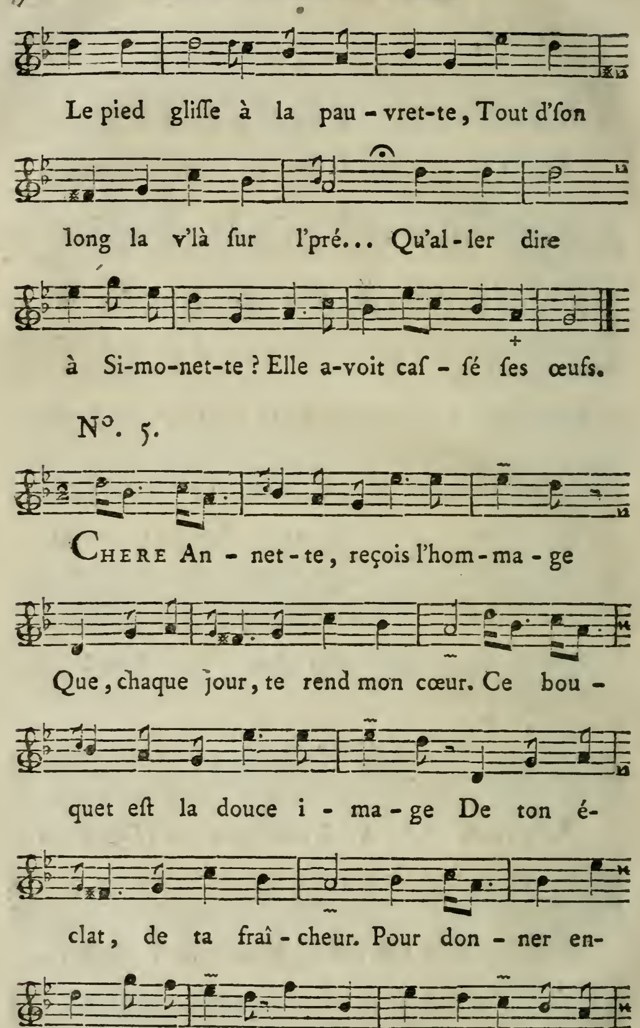
ANNETTE, à l'â-ge de quinze ans, Eſt une i-ma-ge du Prin-tems; C'eſt l'Au-ro-re d'un beau ma-tin, Qui ne veut naî-tre Et ne pa-roî-tre Que pour Lu-bin.

N°. 2.

LU-BIN eſt d'u-ne fi-gu-re Qui met tout le monde en train, Qui met tout le monde en


train. Sa gai - té na - ïve & pu - re An-
nonce un cœur ſans cha - grin, An-nonce un cœur
ſans chagrin. C'eſt l'inſ - tinct de la na - tu - re;
C'eſt le re - gard du de - ſir; Du bon - heur c'eſt
la pein-tu-re; C'eſt le ri - - - - - - - re du plai-
ſir. Il ne s'in - qui - et - te De rien, De rien,
Et le cœur d'An - net - te Eſt tout ſon bien,
Et le cœur d'Annet-te Eſt tout ſon bien. LUBIN, &c.


N°. 3.
CE n'eſt que dans la re - trai - te Qu'on jou-
it des vrais plai - ſirs ; Sans re - grets &
ſans deſirs, L'ame eſt libre & ſa - tis - fai -
te : Heureux, heu - reux dont le cœur
Trouve en ſoi tout ſon bon - heur !
N°. 4.
C'EST la fille à Si - mo - net - te, Qui porte
un pa - nier d'œufs frais... El-le voit u - ne fau -
vet - te, El - le veut cou - rir a - près...


Le pied glisse à la pau - vret-te, Tout d'son
long la v'là sur l'pré... Qu'al - ler dire
à Si-mo-net-te ? Elle a-voit cas - sé ses œufs.
N°. 5.
Chere An - net - te, reçois l'hom - ma - ge
Que, chaque jour, te rend mon cœur. Ce bou -
quet est la douce i - ma - ge De ton é-
clat, de ta fraî - cheur. Pour don - ner en-
cor plus de gra-ce Aux fleurs dont pour toi j'ai fait

choix, Con-tre ton ſein que je les pla - ce;

Ces deux ro - ſes en fe - ront trois, Ces deux

ro - ſes en fe - ront trois.

N°. 6.

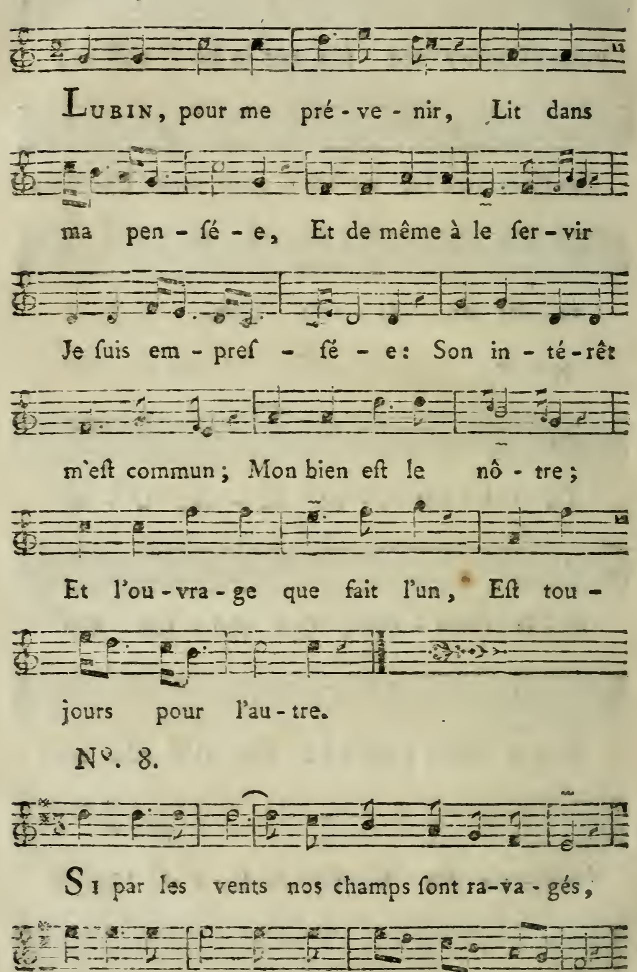
Il é - toit u - ne fil - le, U - ne

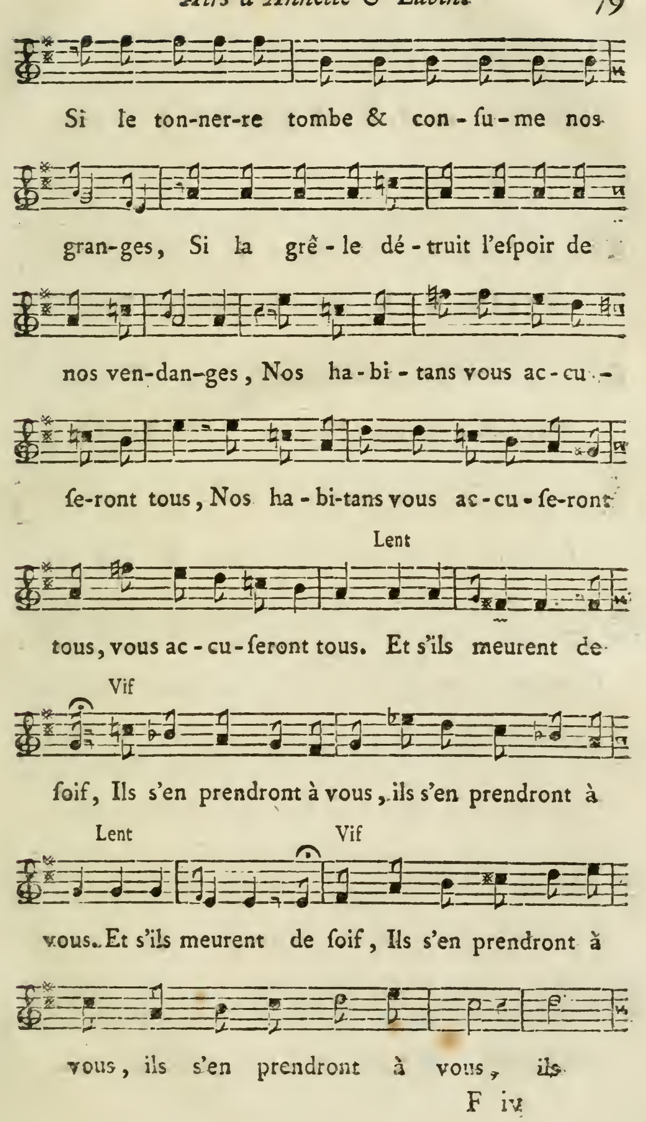
fil - le d'hon - neur, Qui plai - ſoit fort

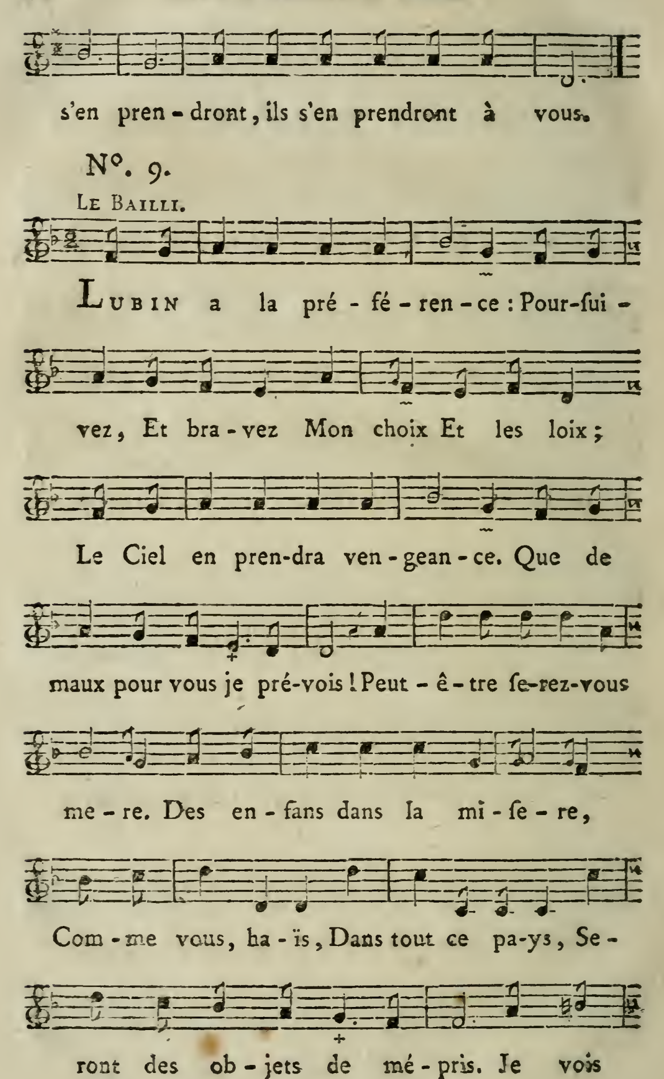
à ſon Sei - gneur; En ſon che - min ren -

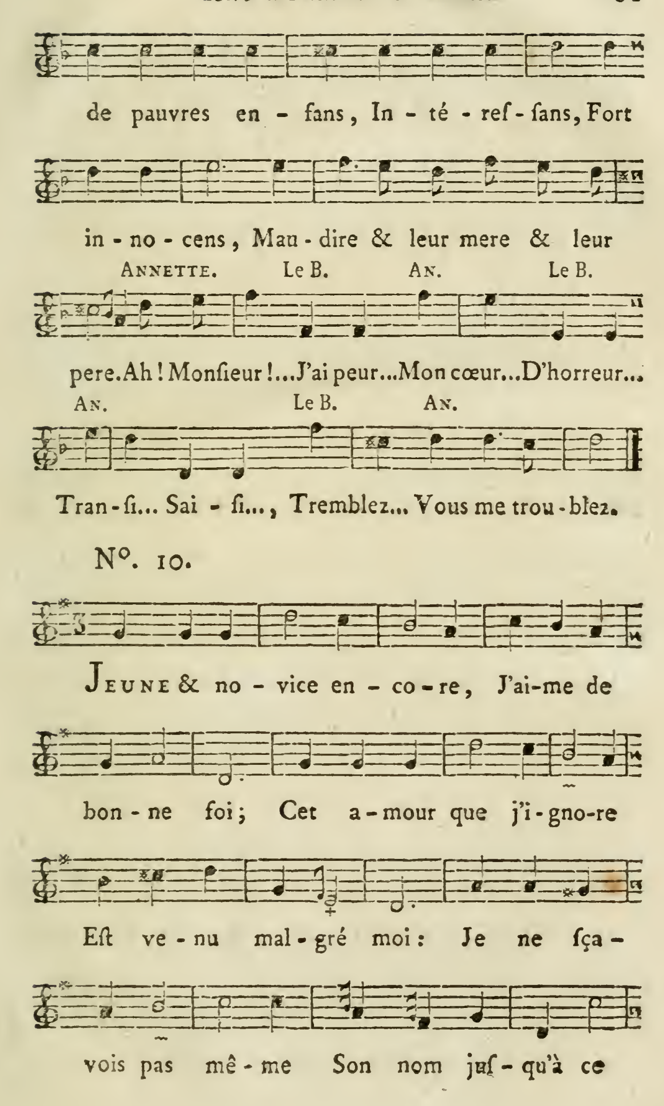
con - tre Ce Seigneur dé - loy - al, Mon - té

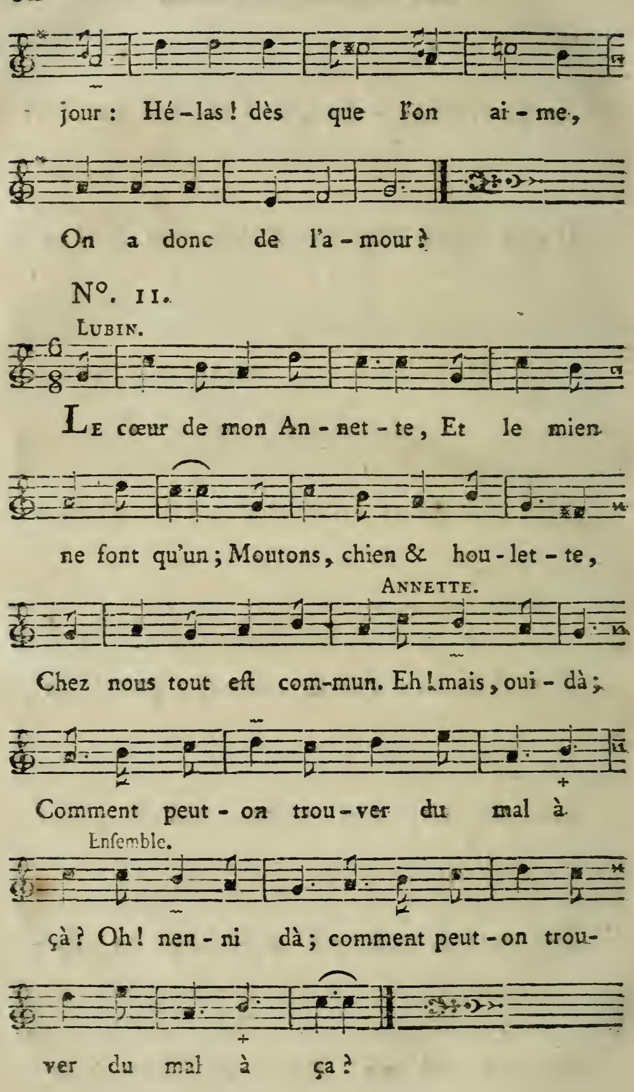
ſur ſon che - val.

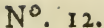

N°. 7.
LUBIN, pour me pré - ve - nir, Lit dans
ma pen - ſé - e, Et de même à le ſer - vir
Je ſuis em - preſ - ſé - e: Son in - té - rêt
m'eſt commun; Mon bien eſt le nô - tre;
Et l'ou - vra - ge que fait l'un, Eſt tou -
jours pour l'au - tre.
N°. 8.
SI par les vents nos champs ſont ra - va - gés,
Si par les loups nos mou - tons ſont man-gés;


Si le ton-ner-re tombe & con-fu-me nos
gran-ges, Si la grê-le dé-truit l'efpoir de
nos ven-dan-ges, Nos ha-bi-tans vous ac-cu-
fe-ront tous, Nos ha-bi-tans vous ac-cu-fe-ront
Lent
tous, vous ac-cu-feront tous. Et s'ils meurent de
Vif
foif, Ils s'en prendront à vous, ils s'en prendront à
Lent
Vif
vous. Et s'ils meurent de foif, Ils s'en prendront à
vous, ils s'en prendront à vous, ils


s'en pren - dront, ils s'en prendront à vous.
N°. 9.
LE BAILLI.
LUBIN a la pré - fé - ren - ce : Pour-ſui - vez, Et bra - vez Mon choix Et les loix;
Le Ciel en pren-dra ven - gean - ce. Que de maux pour vous je pré-vois ! Peut - ê - tre ſe-rez-vous
me - re. Des en - fans dans la mi - ſe - re,
Com - me vous, ha - ïs, Dans tout ce pa-ys, Se - ront des ob - jets de mé - pris. Je vois


de pauvres en - fans, In - té - ref - fans, Fort
in - no - cens, Mau - dire & leur mere & leur
ANNETTE. Le B. AN. Le B.
pere. Ah! Monfieur!... J'ai peur... Mon cœur... D'horreur...
AN. Le B. AN.
Tran - fi... Sai - fi..., Tremblez... Vous me trou - blez.
N°. 10.
JEUNE & no - vice en - co - re, J'ai-me de
bon - ne foi; Cet a - mour que j'i - gno-re
Eft ve - nu mal - gré moi: Je ne fça -
vois pas mê - me Son nom juf - qu'à ce


jour : Hé-las ! dès que l'on ai-me,
On a donc de l'a-mour ?
N°. 11.
LUBIN.
LE cœur de mon An-net-te, Et le mien
ne font qu'un ; Moutons, chien & hou-let-te,
ANNETTE.
Chez nous tout eſt com-mun. Eh ! mais, oui-dà ;
Comment peut-on trou-ver du mal à
Enſemble.
çà ? Oh ! nen-ni dà ; comment peut-on trou-
ver du mal à ça ?



Monseigneur, Lu - bin m'ai-me, Sauf vo - tre
bon plai - ſir : Moi, je l'ai - me de mê-me ;
Il fait tout mon de - ſir. En - ſem - ble,
dès l'en - fan - ce, Nous é - tions de loi - ſir ;
Nous fi - mes con - noiſ - ſan - ce, Sauf vo - tre
bon plai - ſir.

N°. 13.

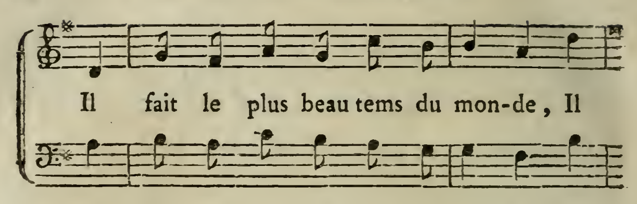
DUO.

ANNETTE.

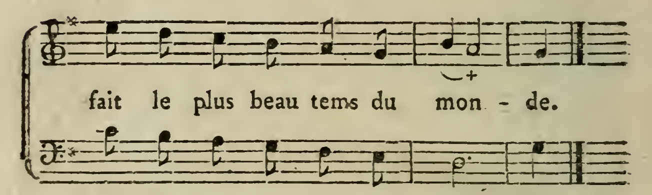
Lorſqu'ANNETTE eſt a-vec Lu - bin,

LUBIN.

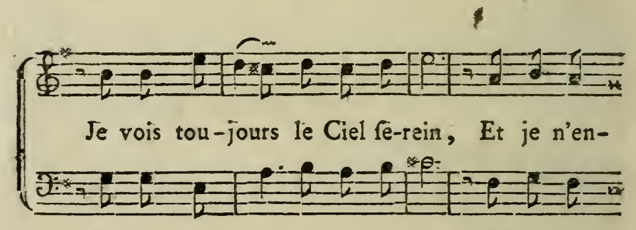
Lorſqu'ANNETTE eſt a-vec Lu - bin,



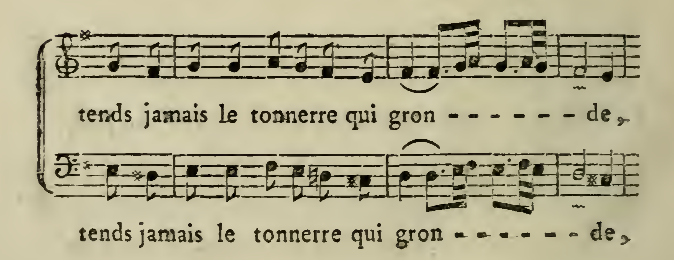
Il fait le plus beau tems du mon-de, Il

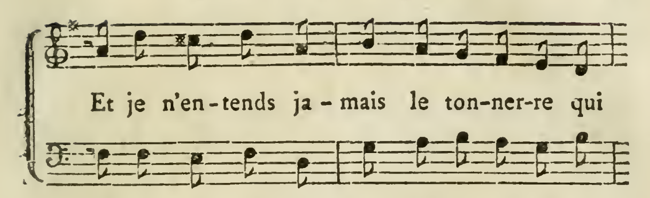


fait le plus beau tems du mon - de.

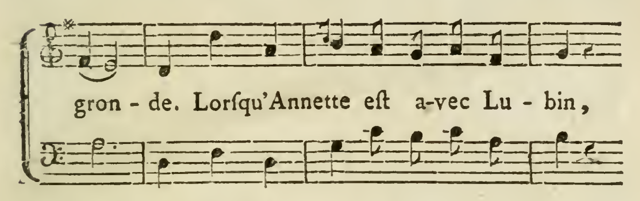


Je vois tou-jours le Ciel ſe-rein, Et je n'en-

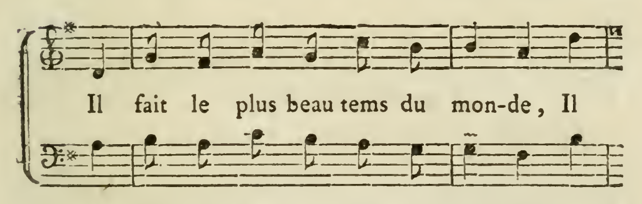




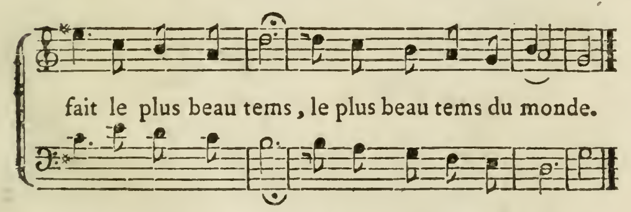
Et je n'en-tends ja - mais le ton-ner-re qui



gron - de. Lorſqu'Annette eſt a-vec Lu - bin,



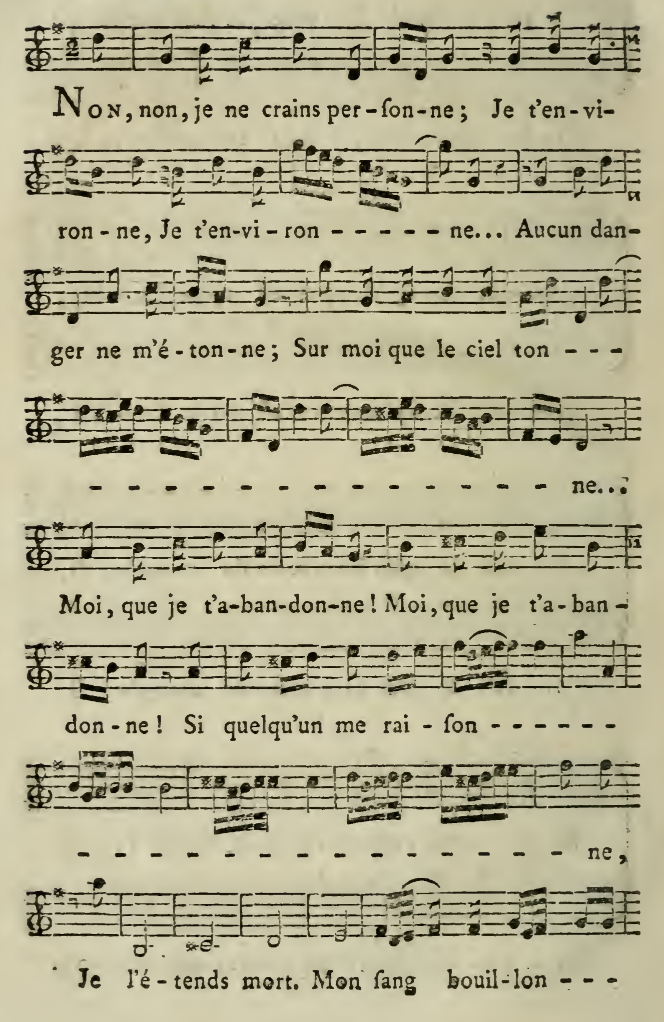
Il fait le plus beau tems du mon-de, Il

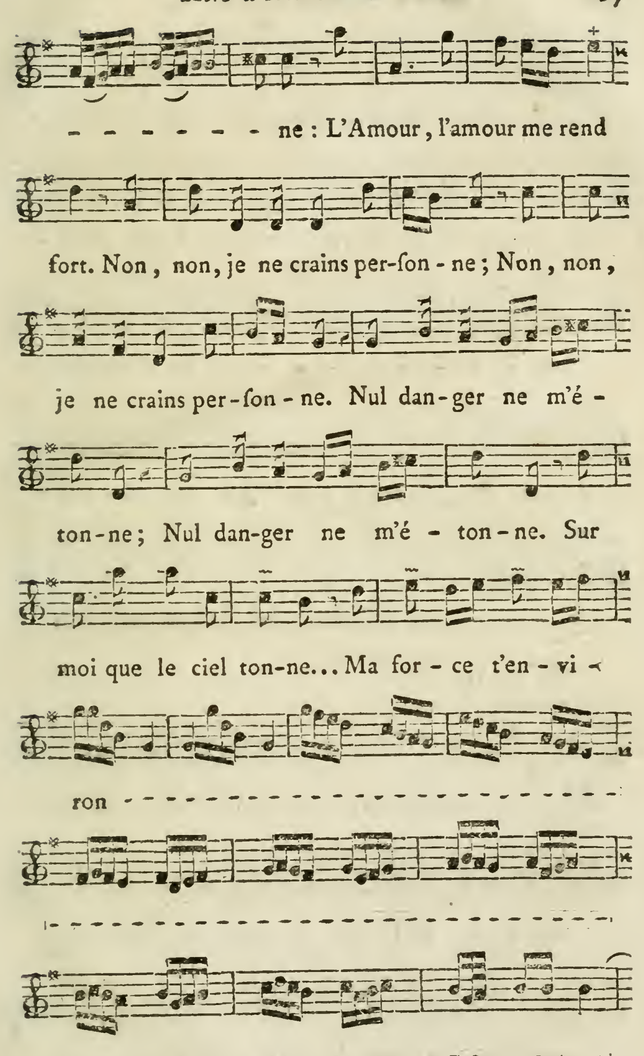


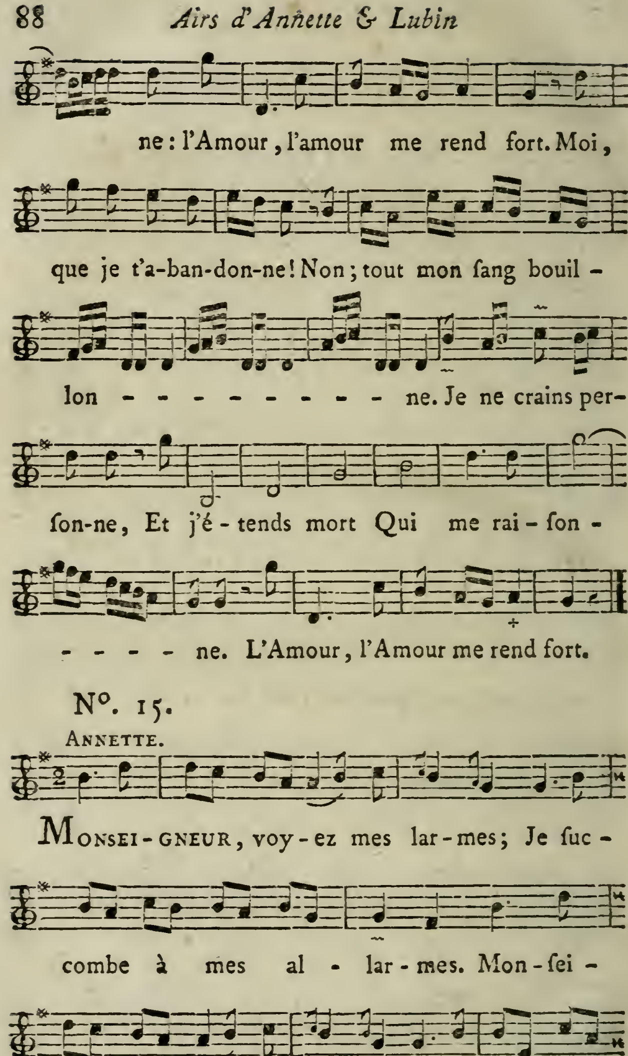
fait le plus beau tems, le plus beau tems du monde.

ARIETTE.

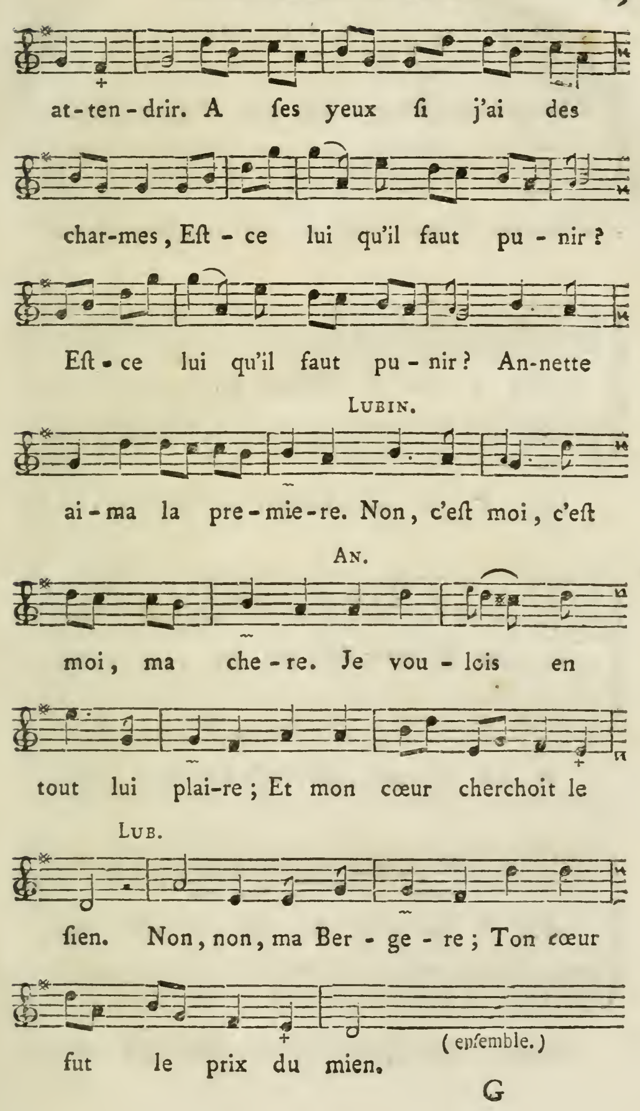
N°. 14.

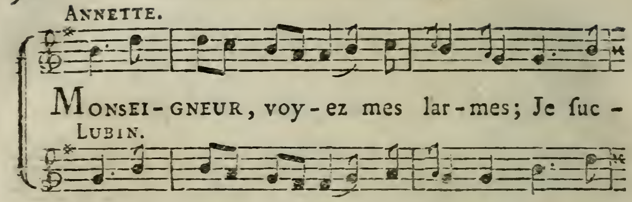

NON, non, je ne crains per-fon-ne; Je t'en-vi-
ron-ne, Je t'en-vi-ron - - - - - - ne... Aucun dan-
ger ne m'é-ton-ne; Sur moi que le ciel ton - - -
- - - - - - - - - - - - - - ne...
Moi, que je t'a-ban-don-ne! Moi, que je t'a-ban-
don-ne! Si quelqu'un me rai-fon - - - - - -
- - - - - - - - - - - - - - - ne,
Je l'é-tends mort. Mon fang bouil-lon - - -


- - - - - - ne : L'Amour, l'amour me rend
fort. Non, non, je ne crains per-ſon-ne; Non, non,
je ne crains per-ſon-ne. Nul dan-ger ne m'é-
ton-ne; Nul dan-ger ne m'é-ton-ne. Sur
moi que le ciel ton-ne... Ma for-ce t'en-vi-
ron -

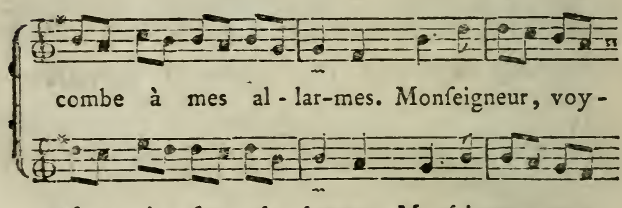

ne : l'Amour, l'amour me rend fort. Moi,
que je t'a-ban-don-ne! Non ; tout mon ſang bouil -
lon - - - - - - - - ne. Je ne crains per-
ſon-ne, Et j'é - tends mort Qui me rai - ſon -
- - - - ne. L'Amour, l'Amour me rend fort.
N°. 15.
ANNETTE.
MONSEI - GNEUR, voy - ez mes lar - mes ; Je ſuc -
combe à mes al - lar - mes. Mon - ſei -
gneur, voy - ez mes lar - mes ; Ah ! laiſ - ſez - vous

attendrir.

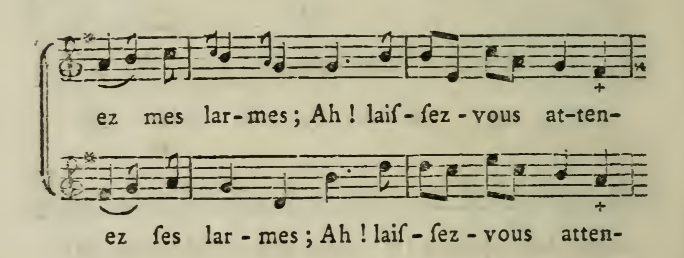

at-ten-drir. A ſes yeux ſi j'ai des
char-mes, Eſt - ce lui qu'il faut pu - nir ?
Eſt - ce lui qu'il faut pu - nir ? An-nette
LUBIN.
ai - ma la pre - mie - re. Non, c'eſt moi, c'eſt
AN.
moi, ma che - re. Je vou - lois en
tout lui plai-re ; Et mon cœur cherchoit le
LUB.
ſien. Non, non, ma Ber - ge - re ; Ton cœur
fut le prix du mien.
(enſemble.)

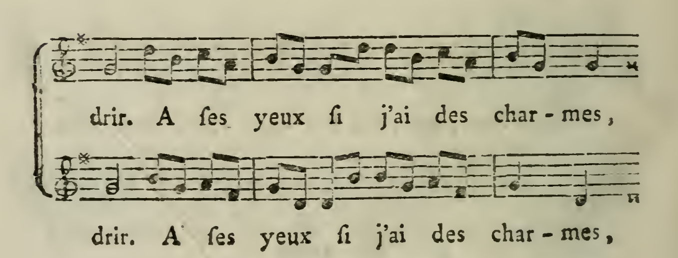


MONSEI-GNEUR, voy-ez ſes lar-mes; Met-tez

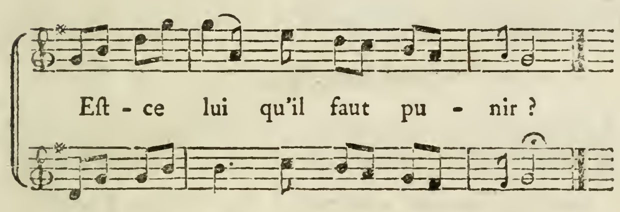


fin à ſes al-larmes. Monſeigneur, voy-

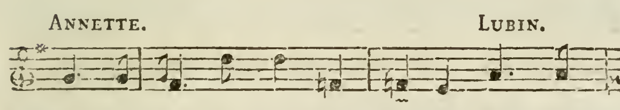


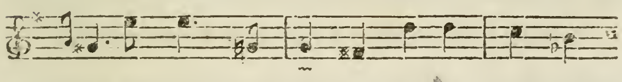


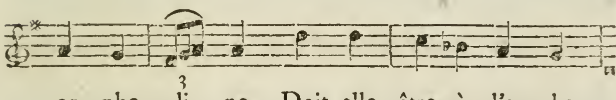




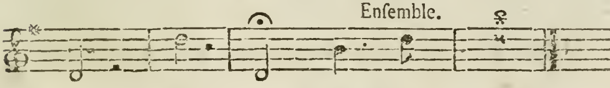
ANNETTE. LUBIN.





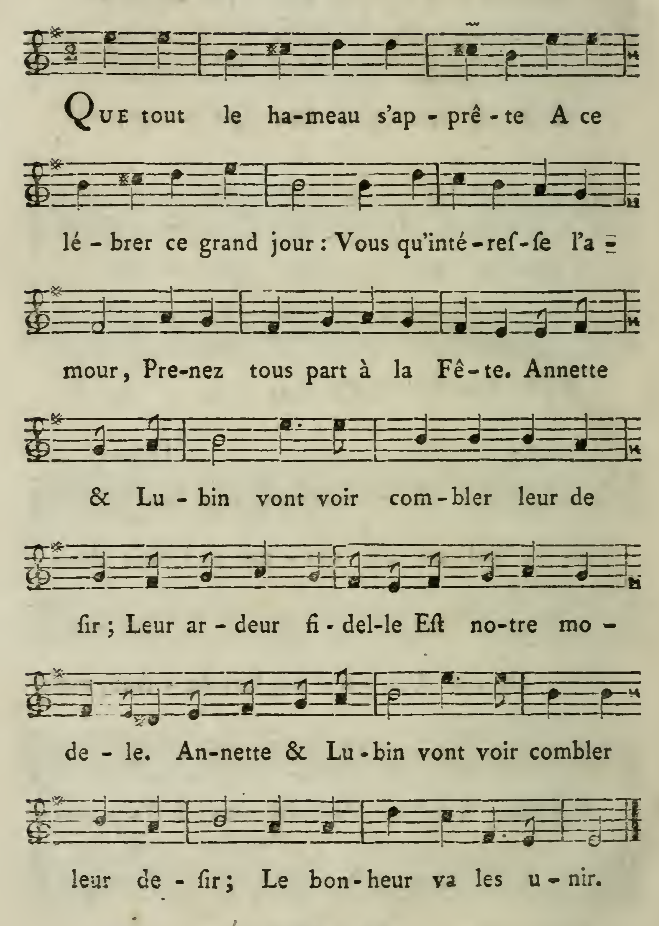


Enſemble.



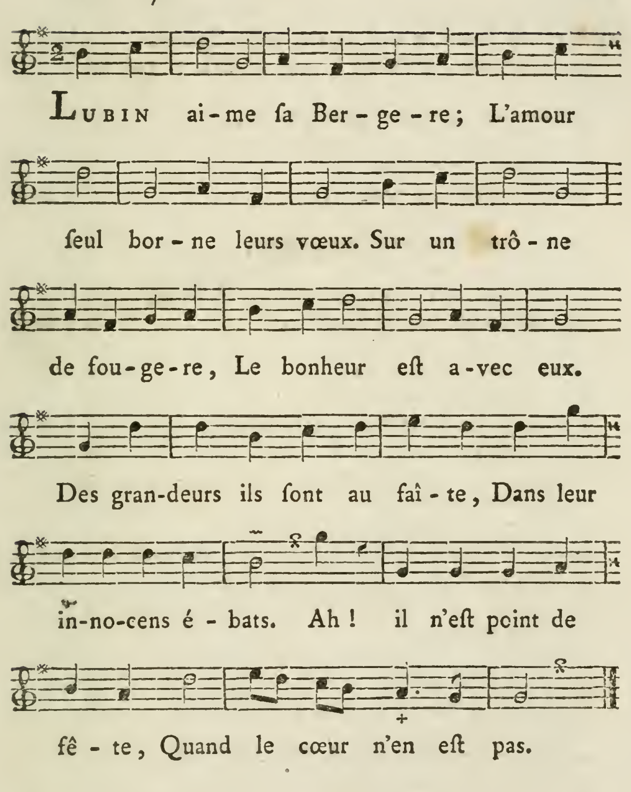
VAUDEVILLE.

N°. 16.



RONDE.

N°. 17.



La Partie de Muſique a été imprimée chez BARBOU, avec les Caractères gravés par M. Fournier le jeune.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES THÉATRES.

THÉATRES de M. de Voltaire, 6 vol. *in*-12,	18 l.
Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12, belles figures.	9 l.
de Marivaux, Théâtre Franç. & Ital. 7. vol.	21 l.
de M. Pannard, en 4 vol. *in*-12,	12 l.
& Œuvres de Fagan, 4 vol. *in*-12,	12 l.
de Philippe Poiſſon, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de Boindin, 2 vol. *in*-12.	5 l.
de M. Paliſſot, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
de V ***, *in*-12,	3 l.
de Madame de Graffigny, *in*-12,	3 l.
de la Noue, vol. *in*-12,	3 l.
de Duché, ou Tragédies ſaintes, vol. *in*-12.	3 l.
de l'Affichard, volume *in*-12,	2 l. 10 ſ.
d'un Inconnu, vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
de la Motte, vol. *in*-12,	3 l.
de Delaunay, vol. *in*-12,	3 l.
de Guyot de Merville, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
de Colardeau, vol. *in*-12,	3 l.
de le Franc, 4 vol. *in*-12,	8 l.
de Moiſſy, vol. *in*-12,	3 l.
de Châteaubrun, *in*-12,	3 l.
des Boulevards, ou les Parades, 3 vol. *in*-12.	7 l. 10 ſ.
d'Apoſtolo-Zéno, traduit de l'Ital. 2 vol. *in*-12,	5 l.
Bourgeois, ou Recueil de Pieces Bourgeoiſes,	3 l.
de la Grange, *in*-8.	3 l.
de Romagenſi & Riccobini, vol; *in*-8,	5 l.
d'Aviſſe, vol. *in*-8,	3 l.
de Boiſſi, 9 vol. *in*-8, nouvelle édition,	36 l.
de Peſſelier, vol. *in*-8.	5 l.
de Campagne, Recueil de Parades, *in*-8.	5 l.
de M. Favart, avec figures & Muſique,	40 l.
de Vadé, avec les airs notés, 4 vol. *in*-8.	20 l.
d'Anſeaume, 3 vol. *in*-8. avec les airs notés,	15 l.
de Poinſinet, 2 vol. *in*-8. Muſique,	10 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, 8 vol. *in*-8.	40 l.
Supplément aux Théatres François & Italien, 6 vol. *in*-12,	15 l.

Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in*-12,	30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire, 4 vol. *in*-8.	20 l.
Œuvres de P. Corneille, 10 vol. *in*-12,	20 l.
de T. Corneille, 9 vol. *in*-12,	18 l.
de Racine, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15. ſ.
Les mêmes, 3 vol. *in*-4.	60 l.
de Crébillon, 3 vol. *in*-12,	6 l. 15 ſ.
de Campiſtron, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
de Moliere, 8 vol. *in*-12,	16 l.
de Regnard, 4 vol. *in*-12,	9 l.
de Dancourt, 12 vol.	24 l.
de la Grange-Chancel, 5 vol. *in*-12,	10 l.
de Deſtouches, 10 vol. *in* 12,	20 l.
de la Chauſſée, 5 vol. *in*-12,	12 l. 10 ſ.
de Baron, 3 vol. *in*-12.	6 l. 15 ſ.
de M. de Sainfoix, 4 vol. *in*-12,	10 l.
de Champmeſlé, 2 vol. *in*-12.	5 l.
de Pradon, 2 vol. *in*-2,	5 l.
de la Foſſe, 2 vol. *in*-12,	4 l.
de la Fond, vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
de Poiſſon, pere, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de la Thuillerie, vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
de Greſſet, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de Bourſaut, 3 vol. *in*-12,	9 l.
de le Grand, 4 vol. *in*-12, ſous preſſe,	12 l.
d'Auterocne, 3 vol. *in*-12, ſous preſſe,	9 l.
de Montfleury, 3 vol. *in*-12,	9 l.
de Quinault, 5 vol. *in*-12,	12 l. 10 ſ.
de Morand, 3 vol. *in* 12,	9 l.
de le Sage, 2 vol. *in*-12,	5 l.
de Dufréni, 4 vol. *in*-12,	12 l.
de Barbier, vol. *in*-12,	2 l. 10 ſ.
d'Antereau, 4 vol. *in*-12,	10 l.
de l'Abbé Nadal, 3 vol. *in*-12,	7 l. 10 ſ.
de Danchet, 4 vol. *in*-8.	12 l.
de la Fontaine, 4 vol.	8 l.
de Brueys & Palaprat, 5 vol. *in*-12,	10 l.
de Rouſſeau, 5 vol. *in*-12,	10 l.
Théâtre de Société,	10 l.
Théâtre François, ou Recueil des Piéces de l'ancien Théâtre, 12 vol. *in*-12,	36 l.

Théâtre Italien de M. Ghérardi, 6 vol. *in*-12. 18 l.
Théâtre Italien, depuis ſon rétabliſſement, 10 vol. *in*-12, 25 l.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in*-12, 12 l.
Supplément aux Parodies du Théâtre Italien, 3 vol. *in*-8. 15 l.
Théâtre des Grecs, 6 vol. *in*-12, 18 l.
Œuvres de Plaute, 10 vol. *in*-12, 30 l.
Les Speƈtacles de Paris ou les Calendriers Hiſtoriques & Chronologiques de tous les Théâtres, ſeize Parties; chaque Partie ſe vendent ſéparément, 1 l. 4 ſ.





